

N° 28
2012

CHRONIQUES



NONTRONNAISES

Présentées par le GRHIN
Groupe de Recherches Historiques du Nontronnais



SOMMAIRE

Éditorial	P.3
Des dessins du baron de Verneilh-Puyraseau <i>Francis Gérard</i>	P. 5
Michèle Brunet - de la place du Canton à « Lecture pour tous » <i>Hervé Lapouge</i>	P. 29
Notre voyage en Charente <i>Marie-Thérèse Mousnier</i>	P. 42
Le vin de Rossignol et des environs <i>Michel Vergnaud</i>	P. 53
Teyjat : présence du passé <i>Jean-Marc Warembourg</i>	P. 89
La Vierge dorée de l'église de Bussière-Badil <i>Marie Pauthier</i>	P. 116
Ephéméride	P. 124

N. B. : Les articles publiés dans le présent bulletin n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs.

ÉDITORIAL

Dans les regards croisés de ces 28^{èmes} Chroniques Nontronnaises, les Auteurs nous font allègrement voyager sous le signe de l'Art, par lequel se sont exprimés des talents très diversifiés.

Dans l'Art de la gravure, du croquis humoristique, du dessin, véritable catalogue de notre Périgord :

Baron Jules de Verneilh-Puyraseau - Francis Gérard.

Dans l'Art littéraire, par l'étude d'un microcosme nontronnais
du de Michèle Brunet - Hervé Lapouge.

Dans l'Art gustatif, vers l'ouest :

dans les signobles de Rossignol - Michel Vergnaud.

Dans l'Art de faire vivre un passé, illustré par d'anciennes familles de
Teyjat :

en histoire, archéologie, peinture et politique - Jean-Marc
Warembourg.

Dans l'Art statuaire avec la restauration de la Vierge dorée de
Bussière-Badil :

Un sujet valorisé avec les recherches de - Marie Pauthier.

Ainsi en Périgord septentrional, notre aimable Société poursuit sa mission : mettre en pleine lumière tant de savoirs, au service des Arts.

Merci à tous, chers collègues, pour l'intérêt et l'animation apportés au Groupe de Recherches Historiques du Nontronnais.

La Présidente,
Marie-Thérèse Mousnier.

Édition et illustrations : Francis Gérard
Lecture : Christiane Le Deley

Sortie de Charroux organisée par Jacques Jarry
Sortie en Verteillacois organisée par Michel Vergnaud
et Francis Gérard

DES DESSINS DU BARON JULES DE VERNEILH- PUYRASEAU

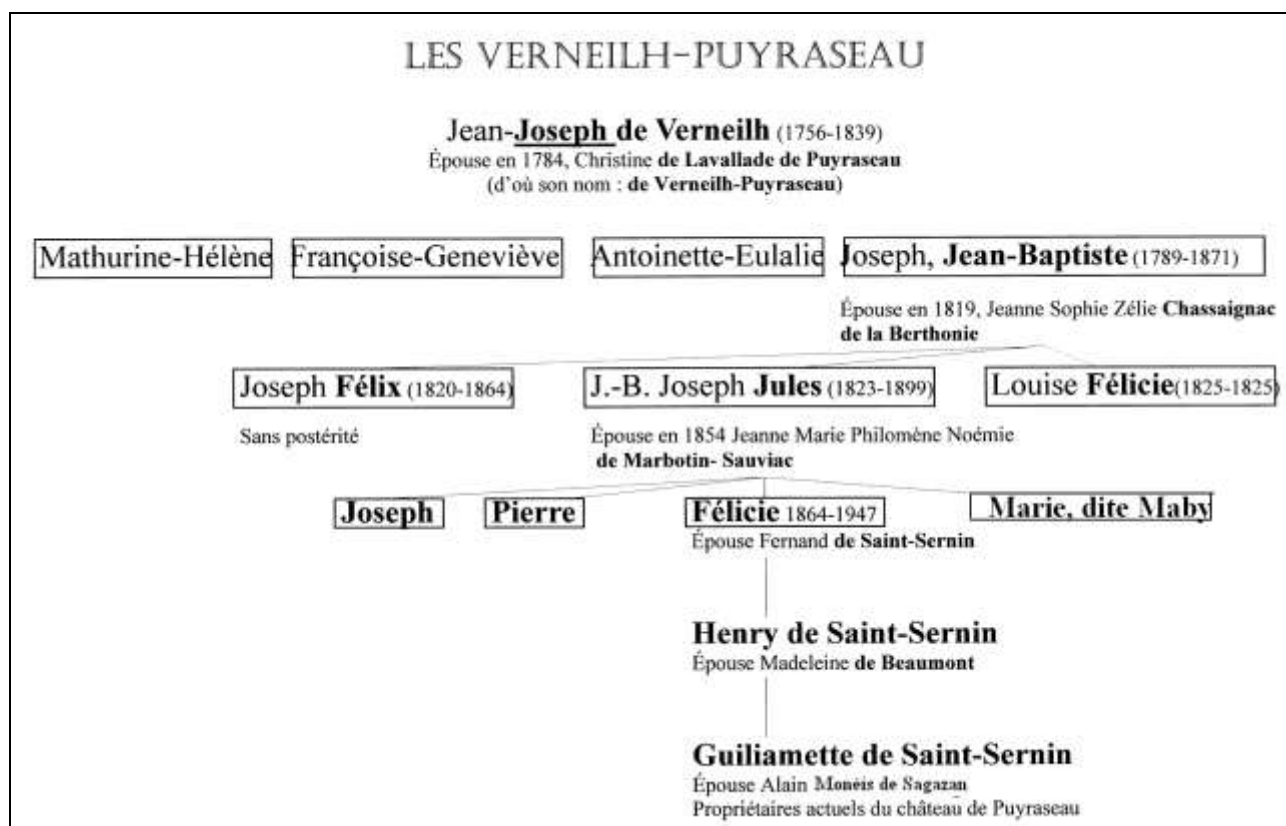


Porte du château des Combes. 1890 - dessin original (plume) - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1161.

Conférence donnée au GRHIN
le 1^{er} décembre 2011
par Francis Gérard

Des dessins du baron Jules de Verneilh-Puyraseau.

I - Généalogie et biographie rapide de Jules de Verneilh.



Généalogie simplifiée - Fernand de Saint-Sernin se prénomme aussi Aimar.

A - Joseph de Verneilh, (1756-1839) son grand-père.

Il était co-seigneur de Nexon en Limousin où, dans cette ville, se trouve le village de Verneuil, d'où son premier nom. Jules aura encore une maison à Nexon.

En 1784, il a épousé Christine de Lavallade qui lui apporta en dot le fief et château de Puyraseau à **Piégut-Pluviers**.

C'était une personnalité politique française importante :

- député sous la Révolution (franc-maçon)
- préfet de la Corrèze et du Mont-Blanc, sous l'Empire.
- à nouveau député de 1817 à 1824 et de 1827 à 1830.

Il fut fait baron par Louis XVIII. (Baron Joseph de Verneilh-Puyraseau)

Il s'intéressa beaucoup à l'histoire et publia, en plus de ses mémoires, une histoire de l'Aquitaine en trois tomes (1822-24-27) dont Félix et Jules se sont beaucoup servi.

C'est lui, le grand-père qui surveillera les études de son petit-fils Jules au Lycée de Limoges.

B - Jean-Baptiste de Verneilh-Puyraseau (1789-1871) son père.

Il œuvrait dans la magistrature mais fut aussi un collectionneur éclairé d'œuvres d'art. C'est lui qui est à l'origine de l'engouement artistique de son fils.



Joseph de Verneilh - aquarelle de Jules de Verneilh - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1460.

C - Félix de Verneilh-Puyraseau (1820-1864) son frère.

Il terminait ses études de droit à Paris quand son frère Jules arriva à 16 ans, bachelier, pour entamer les siennes.

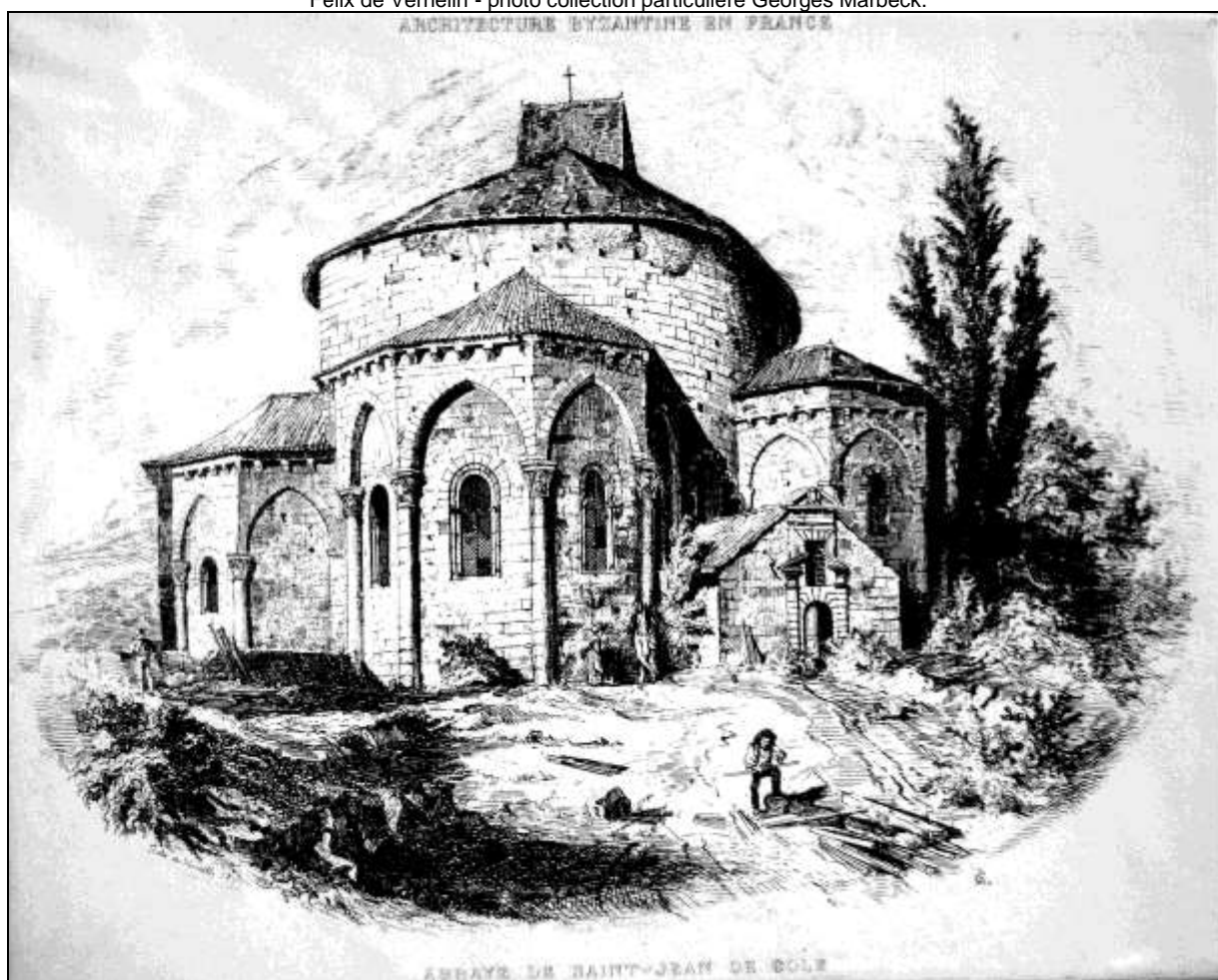
Félix s'est lancé dans l'archéologie, par relations et par passion. Il y entraîna son frère qui n'en sera pas moins licencié en droit à 19 ans.

Grâce à Félix, Jules rencontre les archéologues de la première heure : **Arcisse de Caumont**, **Guilhermy**, **Didron** et bien d'autres.

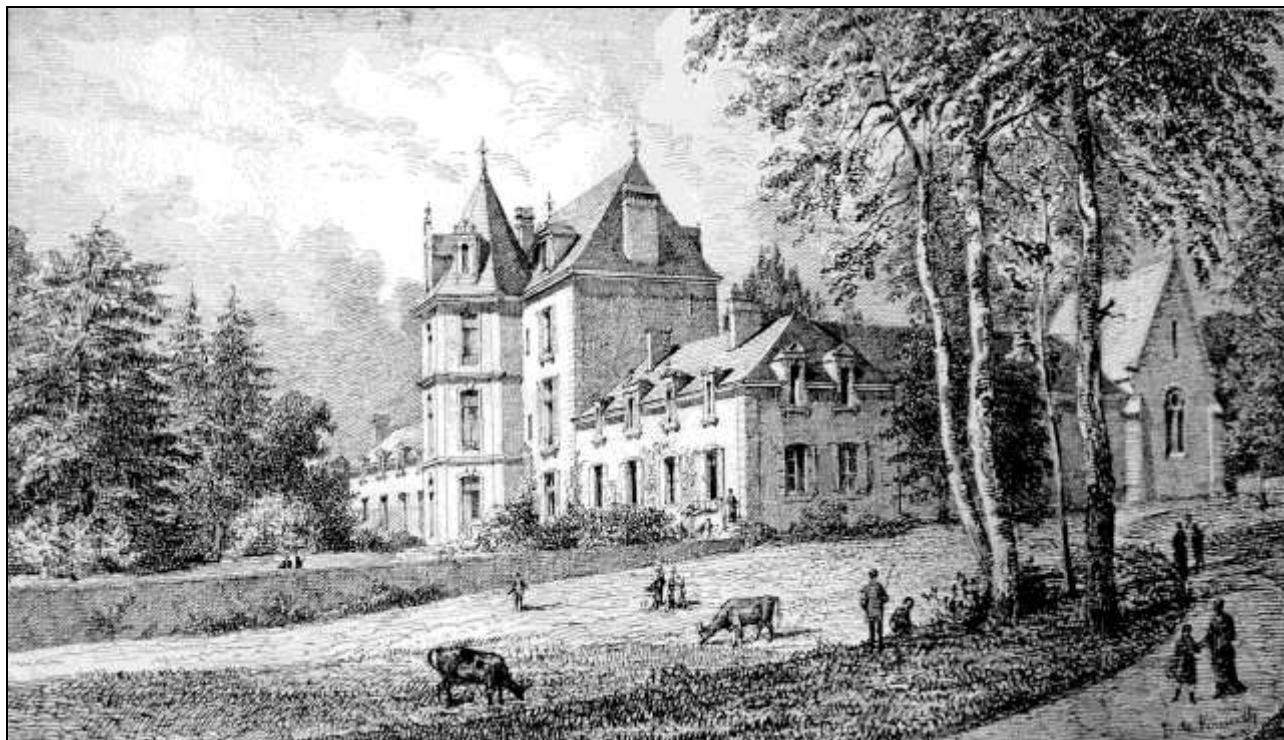
Jusqu'au décès prématuré (44 ans) de Félix, Jules restera dans l'ombre de celui-ci, l'aidant dans ses travaux de recherche (la cathédrale de Cologne, les églises byzantines de France...) et surtout en illustrant ses publications.



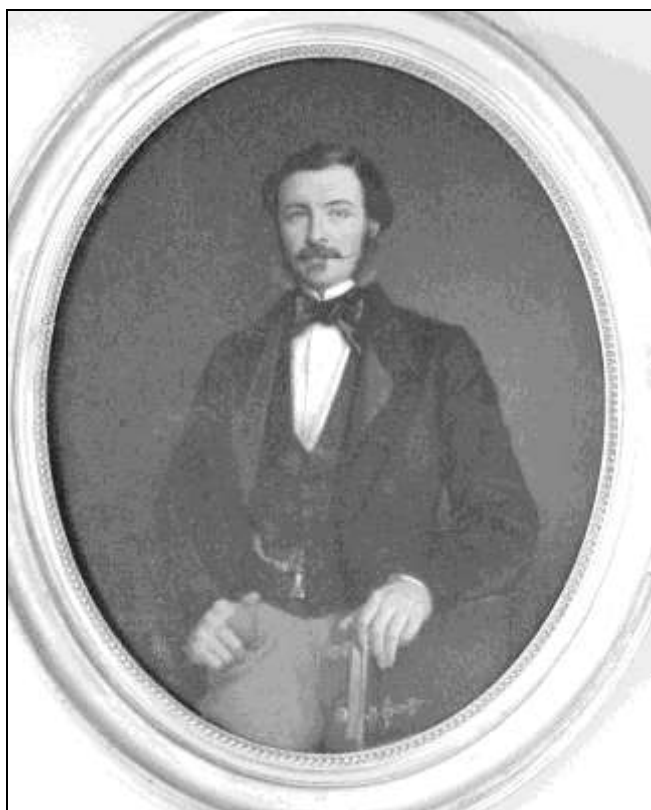
Félix de Verneilh - photo collection particulière Georges Marbeck.



Gravure de Jules de Verneilh - illustration du livre de Félix sur les églises byzantines de France. Collection Puyraseau.



Le château de Puyraseau. Gravure originale de Jules de Verneilh - collection Puyraseau.



Jules de Verneilh et Mademoiselle de Marbotin-Sauviac, son épouse, huile sur toile pour leur mariage - collection Puyraseau.

D - Jules de Verneilh-Puyraseau (1823-1899).

Jean-Baptiste-**Jules** baron de Verneilh-Puyraseau est né à Nontron le 8 février 1823. Il fait ses écoles à Nontron où ses parents ont un appartement.

Très jeune, certainement grâce à son père, se révèle sa passion pour le dessin. Il peint aussi (Prise d'Alger, fête à Puyraseau... dès 9 ans)

Puis il part pour Limoges rejoindre son grand-père pour suivre le lycée.

Bachelier à 16 ans, il rejoint son frère Félix à Paris pour y faire ses études de droit. Il subit fortement l'influence bénéfique de celui-ci et découvre la passion de l'archéologie.

Jules est **un artiste** complet, dessinateur, portraitiste, caricaturiste, aquarelliste, peintre... mais aussi poète et musicien (il joue d'oreille des œuvres de maîtres connus et compose au piano).

A Paris, chez Didron, il a rencontré Gaucherel qui le formera aux eaux-fortes. Ensemble ils feront éditer un volume important sur le Vieux-Périgueux, paru en 1867 où 20 eaux-fortes des monuments de la ville sont partagées également entre les deux artistes.

Il fera aussi à Paris, la connaissance de Viollet-le-Duc dont il subira fortement l'influence architecturale. On le consultera beaucoup en Nontronnais en particulier pour des conseils architecturaux (châteaux de Lambertye, de Moncheuil, mais peut-être aussi de Puycheny et de Puycharnaud ?)

Jules, pour ses gravures, procède toujours à peu-près ainsi :

- une esquisse à la mine de plomb, prise sur place en général.
- un dessin travaillé, souvent à la plume mais aussi au crayon, aquarelle, pastel...
- une gravure originale.
- une matrice en cuivre au burin pour édition.

Pour le bulletin de la SHAP par exemple, Jules envoie son dessin original, mais réalise parfois aussi la matrice en cuivre.

Les dessins originaux, accumulés à la SHAP, seront donnés au Musée du Périgord par le Marquis de Fayolle en 1904. Il était l'ami de Jules de Verneilh et président de la Société Archéologique à ce moment.

Jules de Verneilh se révélera rapidement un **archéologue et un historien** reconnus. Jusqu'à la maladie de son frère Félix, il publiera dans l'ombre de celui-ci, puis dès 1858, c'est lui qui fera le rapport au congrès archéologique de France à Périgueux ; il éditera un mémoire sur les monuments du Quercy, etc.

Son œuvre sera partagée entre ses deux passions :

- le dessin
- l'histoire

et entre trois lieux :

- le Limousin (origine de la famille à Nexon)
- le Périgord (son lieu de vie, entre Puyraseau, le fief, et Nontron)
- le Bordelais (son épouse est issue d'une ancienne famille bordelaise aisée. Ils auront un appartement à Bordeaux.)

Ses publications principales se feront donc d'abord en **Périgord**, avec le Bulletin de la SHAP où depuis le tome II de 1875 et jusqu'à la veille de son décès en 1899, il publiera « *les Causeries archéologiques* » très attendues surtout pour leurs illustrations, dans la ligne et la qualité de ce grand aquafortiste.

Il rencontrera à **Bordeaux** un aquafortiste célèbre, Léo Drouyn. Ils nourriront des relations amicales et travailleront ensemble. C'est Léo Drouyn qui présentera Jules de Verneilh à l'Académie nationale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Bordeaux en 1876. Il y fera la connaissance du marquis de Castelnau, du vicomte de Gourgues, de Charles Desmoulin, entre autres historiens connus. Il publiera dans les Actes de cette Académie.

Pour le **Limousin**, il publiera également dans le Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin, sur le même modèle.

Bien d'autres publications verront le jour, en plus de celles citées, notons en particulier les excursions en **Nontronnais** (1866 et 1873). Elles seront éditées dans les pages des actes de la Société d'Agriculture, sciences et arts de la Dordogne. Et elles seront lues (...35 pages pour la seconde) à Nontron lors du Concours départemental de cette Société. Société dont le baron Jules de Verneilh sera vice-président durant 16 années.

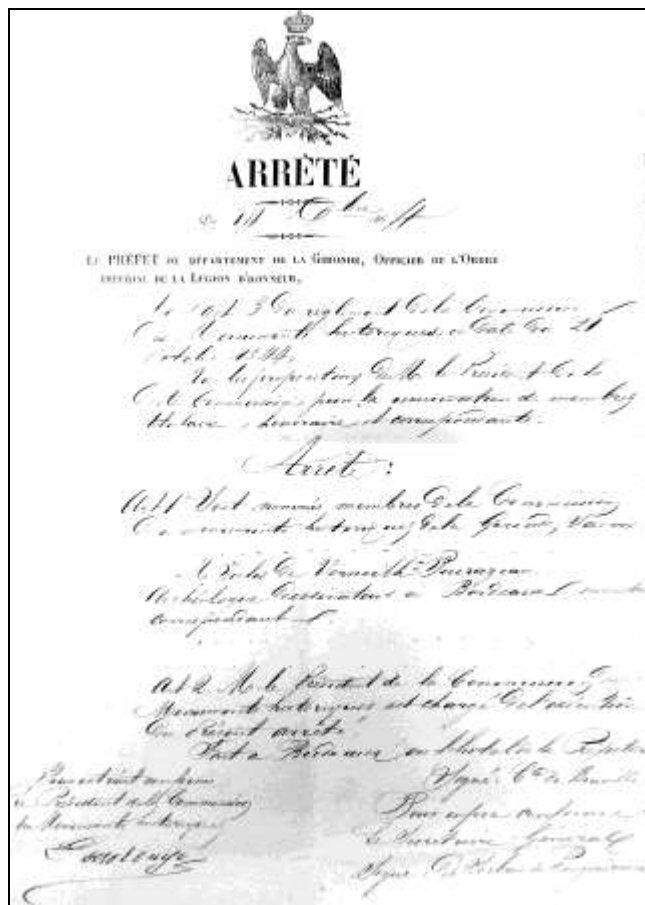
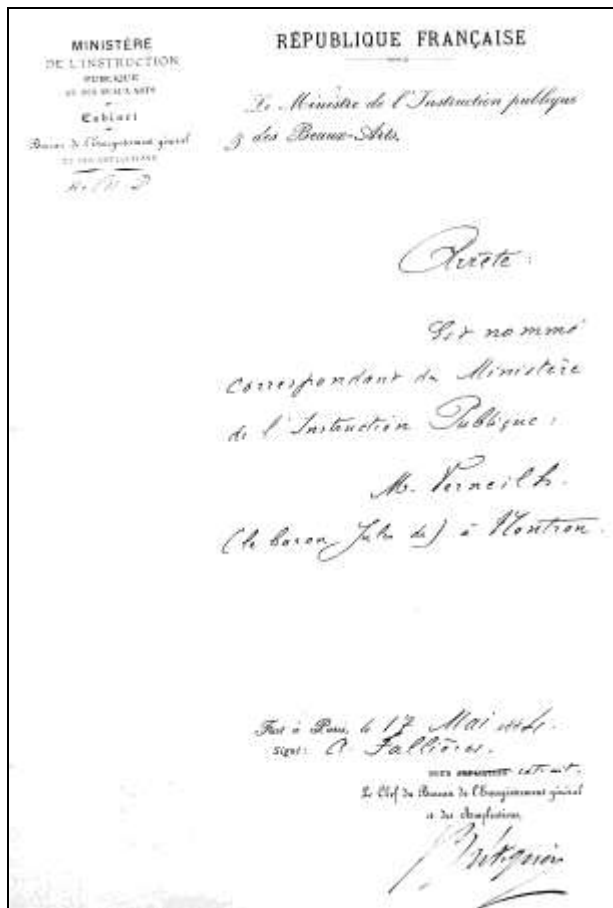


Photo du baron Jules de Verneilh parue pour sa nécrologie dans le Bulletin de la SHAP t XXVI - 1899 et buste inauguré en 1903 au Musée d'Art et d'Archéologie du Périgord, ville de Périgueux. (photo FG)

Un archéologue reconnu. Le baron Jules de Verneilh succède à son frère Félix après le décès de celui-ci. Il deviendra comme lui, Inspecteur divisionnaire de la Société française d'Archéologie, membre de l'Institut des provinces.

Mais comme lui aussi, il acceptera d'être correspondant du Ministère de l'Instruction Publique.

Le préfet de la Gironde le nommera membre de la commission des monuments historiques.



Documents du fonds Verneilh aux Archives Départementales de la Dordogne (55 J).

L'implication politique dans les limites de son domaine.

La Société Historique et Archéologique du Périgord (SHAP) fut créée en 1874 au sein du Musée du Périgord. Les deux premiers présidents furent les directeurs (puis conservateurs) de ce Musée.

Cette société fut gérée dès sa création par 5 vices-présidents pour chacun des 5 arrondissements de la Dordogne. Jules de Verneilh sera de 1874 à son décès le vice-président représentant le Nontronnais. Il a fortement contribué à la création de cette société, comme il a œuvré pour le Musée du Périgord, géré par le Conseil général.

Ce dernier donnera en 1874, un rôle important de contrôle des œuvres du musée à Jules de Verneilh :

« le Conseil général de la Dordogne a décidé, dans sa session d'octobre 1874, qu'une commission composée de 5 membres pris dans son sein, auxquels il a adjoint **M. Jules de Verneilh** et **M. l'archiviste départemental (Villepelet)** serait chargée de la surveillance du Musée départemental, placé sous la direction éclairée et dévouée de l'honorable **docteur Galy**. »

Le don du fonds St-Astier en 1891 (pas loin de 200 œuvres) provoquera la construction du musée tel qu'il est encore aujourd'hui. Il entraînera la fusion du musée communal des Beaux-Arts, dirigé par le Marquis de Fayolle, et du musée départemental dirigé par le Conseil général.

On ne peut minimiser son influence **à Bordeaux** aussi. En plus des publications dans les Actes de la Société (*de la décadence de la Grande peinture à Bordeaux, les anciens voyageurs à Bordeaux, Les Bastides...*) il joua un rôle important avec Léo Drouyn.

Voici une note des Actes de 1899 à propos de l'inauguration du buste de Léo Drouyn qui montre la considération accordée à Jules de Verneilh (qui bien sûr est à l'origine de la souscription).

« Aujourd'hui, à ce modeste[Léo Drouyn] que la gloire a pris comme malgré lui on rend un hommage plus durable, en élevant son buste au pied de cette église Saint-André (1) qu'il étudiait encore quand je le rencontrai pour la dernière fois.

(1) Cet emplacement a été désigné dès la première heure par deux archéologues érudits, le marquis de Castelnau d'Essenault et le baron Jules de Verneilh, récemment décédé. Jules de Verneilh, qui était, lui aussi, un aquafortiste et un dessinateur d'un remarquable talent, était le collaborateur habituel de Drouyn, dans les dessins duquel il faisait la « figure ». Quand Drouyn avait suffisamment avancé une de ses vues à la plume, il écrivait à J. de Verneilh de lui envoyer des groupes, dont il indiquait les dimensions. J. de Verneilh dessinait ses personnages et les adressait à Drouyn, qui les reproduisait et qui proclamait volontiers cette collaboration : c'est de Drouyn que je tiens ces renseignements. »

Notons ici que la décoration de la salle à manger du château de Puyraseau, commune de Piégut, fut réalisée conjointement par Verneilh et Drouyn... Avec quelques difficultés : Madame de Chassaignac de La Berthonie, mère de Jules de Verneilh, exigeait de pouvoir déjeuner dans sa salle à manger durant les travaux. Il fallait échafauder et déséchafauder plusieurs fois par jour... Elle n'était pas très commode. (communication orale de Mme de Sagazan).



Buste de Léo Drouyn à Bordeaux (source Internet)

En Limousin, Jules de Verneilh publiera dans le Bulletin de la Société Archéologique et Historique du Limousin des articles archéologiques illustrés de gravures, sur le même type que dans le Bulletin de la SHAP. (Bord, Thouron, Nexon, Nieul, Marval...)

De collaborateur fidèle, il deviendra, post mortem, collaborateur principal...

Lors de l'inauguration de son buste le 3 septembre 1903 au Musée du Périgord, M. René Fage, président de la Société Archéologique et Historique du Limousin, s'est fait excuser.

Le Marquis de Fayolle, président de la SHAP, et à l'origine de ce buste, lira en séance du jeudi 3 septembre, avant l'inauguration, l'excuse suivante :

« pour motif de dispersions dues aux vacances, la Société ne peut être représentée mais M. René Fage nous rappelle que Jules de Verneilh honore autant le Limousin que le Périgord : 'c'est une illustration que les deux provinces peuvent revendiquer'. »

E - Conclusion de la première partie.

Ce résumé, tiré de la nécrologie du baron de Verneilh écrite en 1899 par le marquis de Fayolle dans le bulletin de la SHAP, est un peu court et n'honore que bien partiellement la mémoire du baron Jules de Verneilh.

Nous espérons que la seconde partie, avec un aperçu de ses oeuvres, vous montrera avec évidence son grand talent.

Pour nous, membres du GRHIN, Jules de Verneilh doit rester très présent dans notre mémoire. Qui mieux que lui, si l'on excepte son collègue et ami Ribault de Laugardière, s'est acharné à défendre notre Nontronnais un peu perdu entre Limousin et Périgord. Nous avons avec lui un ambassadeur efficace qui manque encore à notre arrondissement.

Avant d'en terminer, laissons la parole à l'ami, au marquis de Fayolle, qui honora ce Piégutain illustre :

« Tel fut le baron de Verneilh, comme artiste, comme savant ; il resterait à faire connaître l'homme du monde, l'ami serviable, le cœur excellent dont la courtoisie parfaite, le charme des manières, la causerie étincelante ont séduit tous ceux qui l'ont connu. Il n'avait qu'une ambition, celle de faire le bien, aussi son nom était-il universellement connu et respecté en Nontronnais. On y avait partout recours à ses conseils, dans des questions d'art et d'archéologie.

Depuis longtemps il se plaisait surtout dans son cher Puyraseau qu'il avait restauré suivant ses goûts, dont il avait fait une sorte de vaste atelier tout encombré de dessins, de peintures et d'estampes. C'est là dans cette bibliothèque qui semble encore animée de son souvenir qu'il fallait le voir au milieu des siens qu'il affectionnait, dans cette vie de famille qu'il animait de sa gaieté communicative entre ses livres et ses crayons. »

Remerciements : Madame et monsieur de Sagazan pour l'ouverture généreuse de Puyraseau et de leurs archives personnelles.

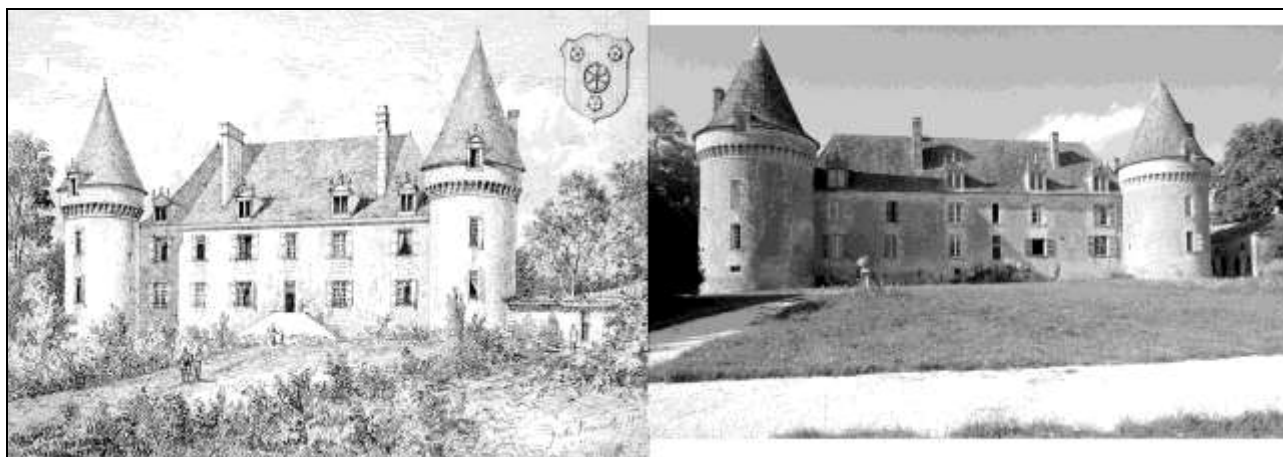
Monsieur Georges Marbeck, apparenté à la famille de Verneilh, et qui lui aussi m'a spontanément offert ses documents familiaux.

Madame Merlin-Angalde, conservatrice en chef du Musée d'Archéologie, des Beaux-Arts et des Arts premiers de la ville de Périgueux et sa collaboratrice mademoiselle Isabelle Maleyre.

Jean Bardoulat pour sa documentation et son travail sur le sujet dans les Chroniques Nontronnaises n° 0, 5, 10, 19 et 27. (Les Chroniques n° 0 vous donnent les publications complètes de Jules de Verneilh)

Sources : collections particulières, fonds Verneilh aux Archives départementales, bulletins des sociétés citées ci-dessus.

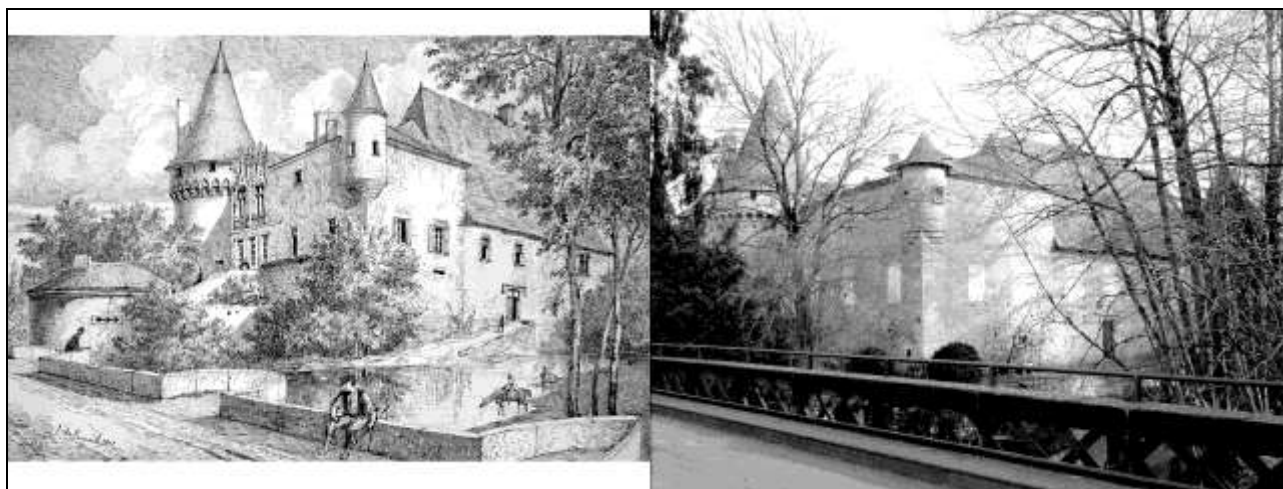
II - Aperçu des dessins et gravures de l'artiste Jules de Verneilh.



Château de Beauvais, plume de 1895, original - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1197.

Photo FG

Cette gravure du château de Beauvais à Lussas-et-Nontronneau, comparée à la photo, permet de comprendre l'art de Jules de Verneilh. Si l'on observe bien, le château, parfaitement reconnaissable, est 'ramassé en largeur' mais élevé par la finesse des tours et l'appointage des toitures. Les toits sont plus élevés et les tours plus pointues. C'est une caractéristique de l'œuvre de Jules de Verneilh, il repère d'un oeil averti ce qui magnifie le monument et le met en valeur... en l'élevant. Cette 'contre-plongée' donne beaucoup de 'distingué' au dessin.



Château de Javerlhac, plume de 1895, original - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1186.

Photo FG.

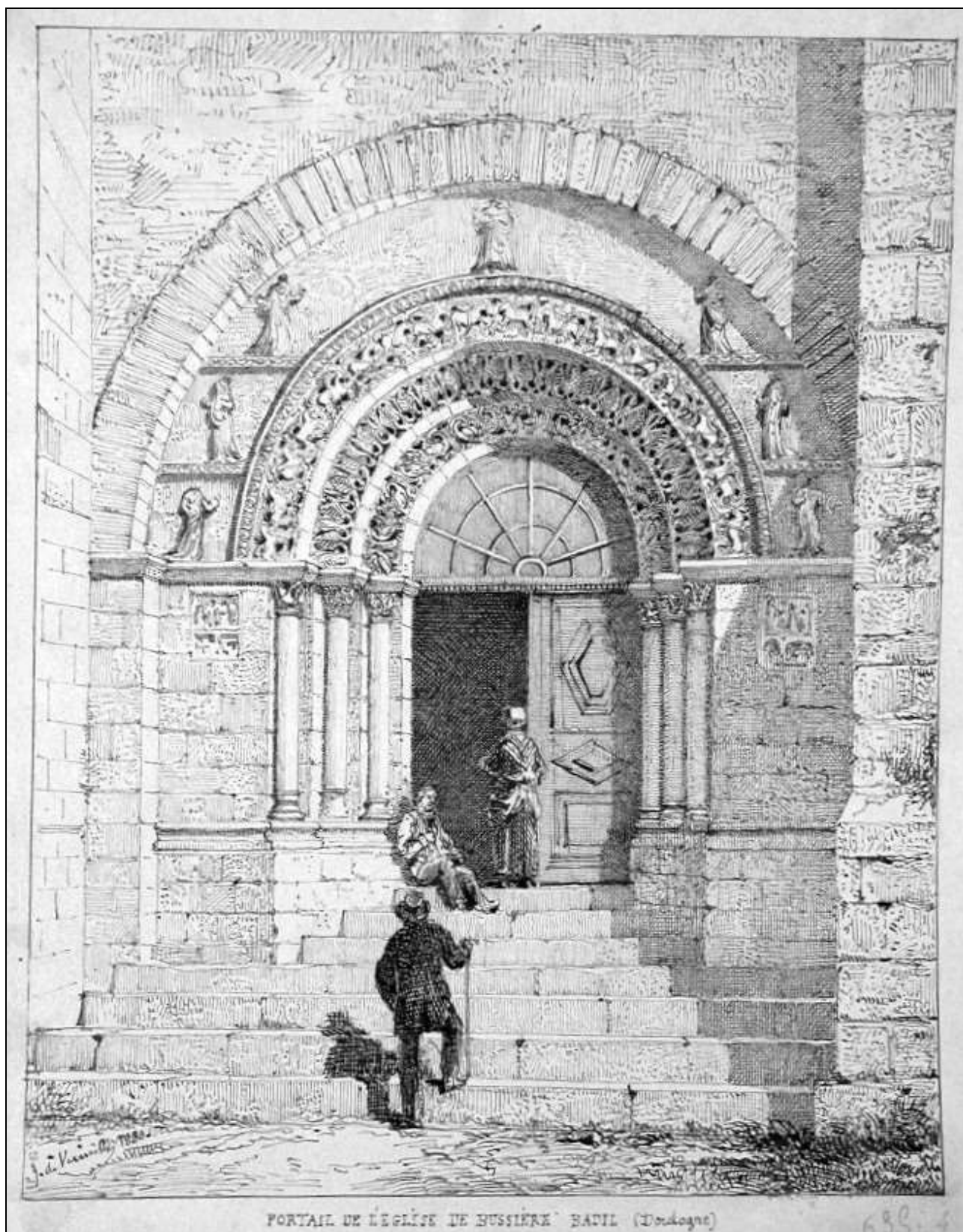
La comparaison reste tout à fait vraie ici (tours, toitures). Notons que les fenêtres de la Renaissance flamboyante de la façade sont bien mises en valeur dans le dessin. La comparaison historique avec plus d'un siècle d'écart entre les deux documents, permet aussi quelques remarques : remplacement du vieux pont de pierre par un pont métallique peu esthétique, disparition de la casemate de défense avancée, disparition due au nouveau pont ?

Toutefois, pour les déductions 'archéologiques' entre les dessins de Jules de Verneilh et l'aspect actuel du monument, soyons prudents :

- La date indiquée sur l'œuvre est celle de sa finition souvent très proche de sa publication, le croquis saisi in situ est parfois très antérieur (dessin du portail de Bussière-Badil daté de 1880, alors que l'esquisse est de 1848).

- Certaines fantaisies de l'artiste ne sont pas à négliger (fossés en eau du château de Mareuil, cheminée descendue sur la pelouse à Bourdeilles...)

- Quelques petites erreurs sont inévitables (date du bénitier de St-Jean-de-Côle...).



Portail de l'église de Bussière-Badil. Plume de 1880, original - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1184.

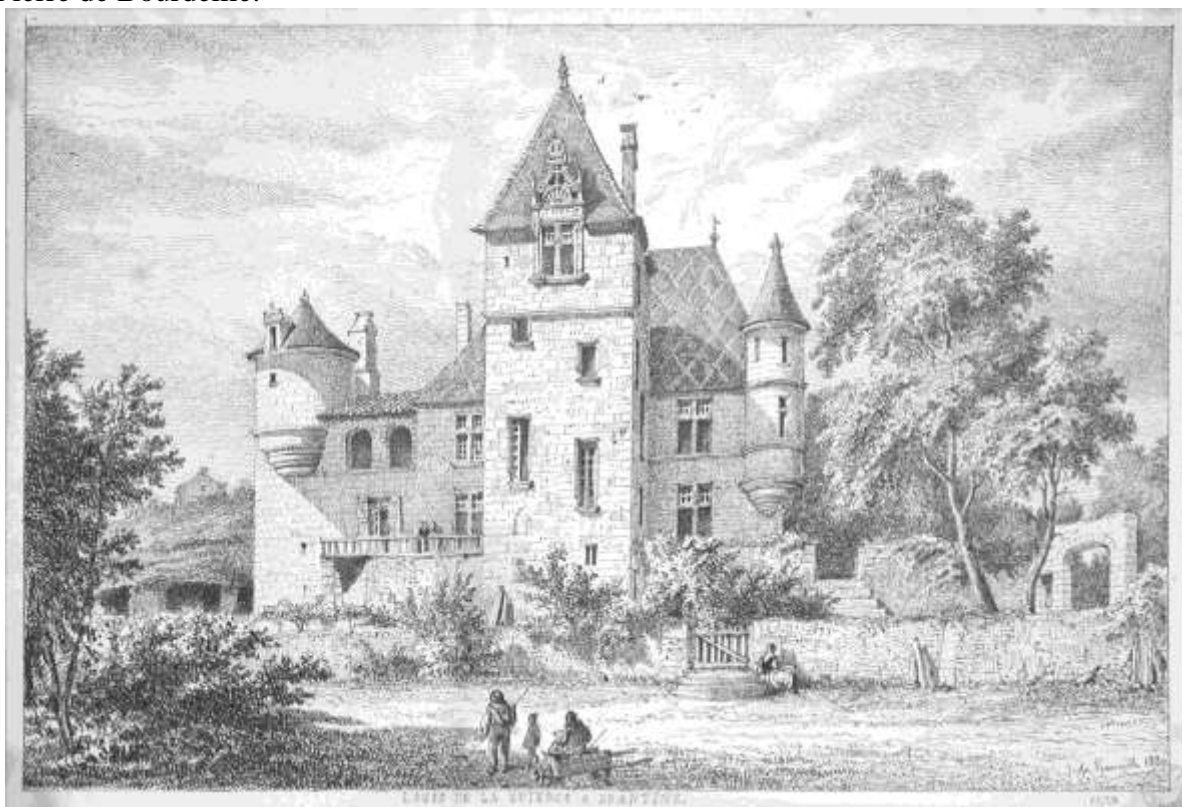
Toujours la présence agréable de petits personnages très expressifs, et qui donnent vie et échelle au monument.

Mais ce qui est tout à fait remarquable ici, c'est la patience du dessinateur : il ne manque pas un cheval dans la première arcature sculptée, pas une feuille d'acanthé dans la seconde. Même les cygnes de la troisième arcature sont bien visibles. Les ombrages donnent du relief à chacun des petits éléments mais un ombrage général sur la droite vient se surajouter pour le relief du monument...



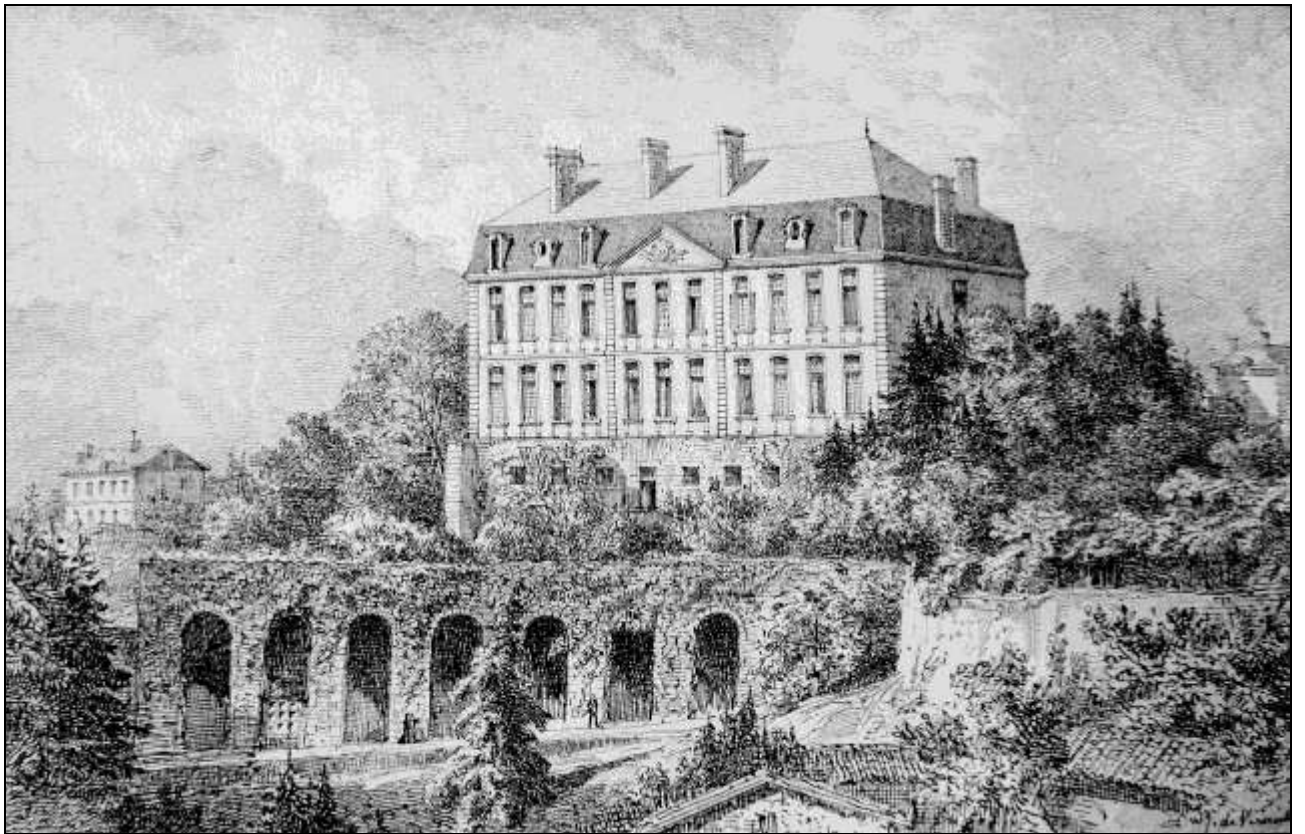
Brantôme, ancienne porte de Bourdeilles, lavis, 1890, peinture originale - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1181.

Une autre technique ici utilisée, le lavis, encre diluée passée au pinceau pour ombrer un dessin. Cela donne un aspect plus lissé mais, que nous sachions, les lavis n'ont pas été publiés à l'époque. Le pavillon Renaissance existe toujours, ainsi que la tour-pigeonnier. La porte a disparu comme le bâtiment de gauche, remplacé par la fontaine où se trouve actuellement le buste en bronze de Pierre de Bourdeille.



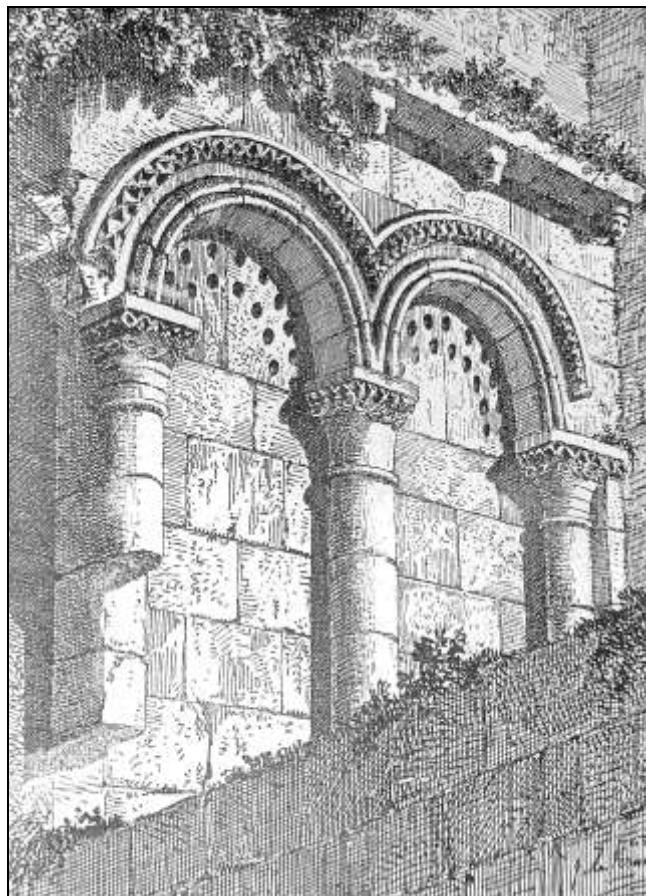
Château de la 'Guierce' à Brantôme. 1880, plume, original - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1173. (actuellement 'La Hierce')

Magnifique construction du début de la Renaissance, avec une tour-escalier carrée : un des premiers escaliers droits. Jules de Verneilh a isolé dans son dessin l'élégance des tours et tourelles.



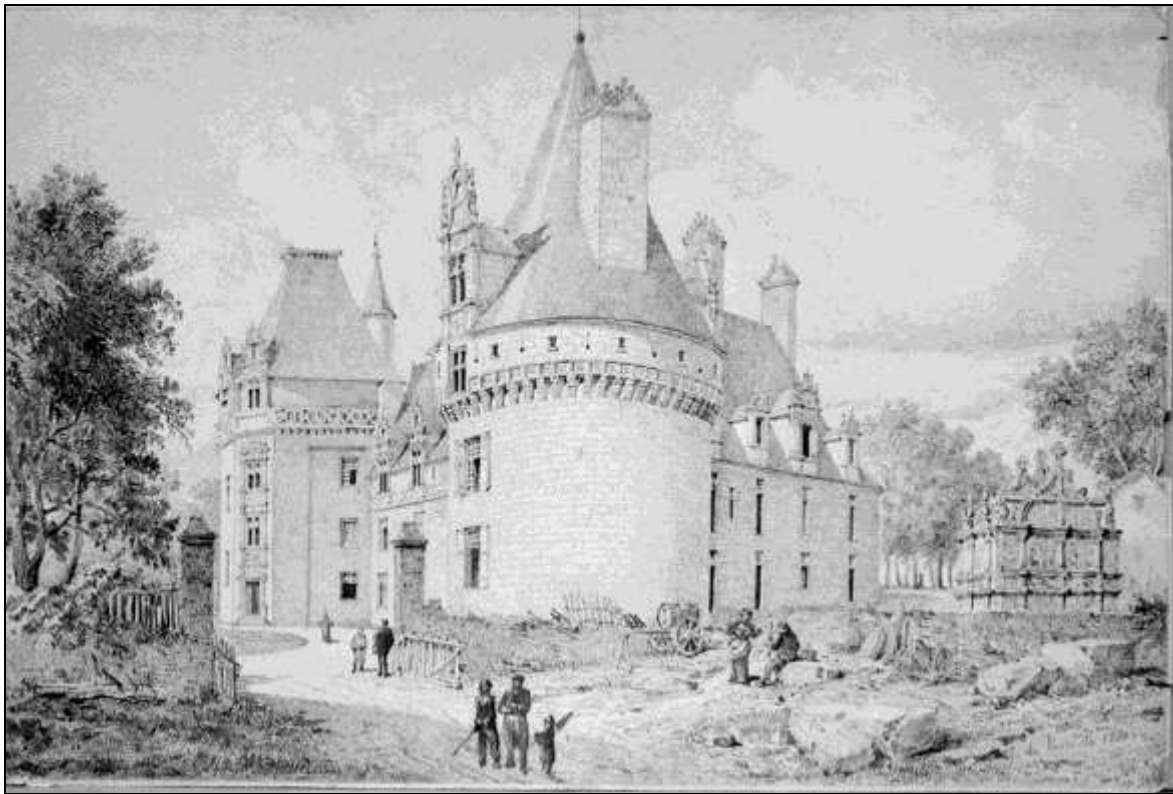
Le château de Nontron. Gravure originale. Collection Puyraseau.

... Groupe de Recherches Historiques du Nontronnais oblige...



Le moutier de l'abbaye des Peytavis, église St Sauveur de Nontron. 1879, Bulletin de la SHAP.

Cette église se trouvait sur la place Agard actuelle, à l'emplacement de la pharmacie. Jules de Verneilh a tenté vainement d'empêcher sa démolition.



Château de Puyguilhem à Villars, plume, 1875, original - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1198.

Le château est saisi sur le vif, dans son élégance naturelle. Le chapiteau sculpté qui se trouve sur la droite du château est le faitage monumental d'une cheminée se trouvant sur la façade à l'opposé de celle-ci. D'après les dépliants touristiques, cette cheminée aurait été descendue, restaurée et remontée pierre à pierre... Mais qui mieux qu'un artiste comme Jules de Verneilh aurait pu, d'un trait de plume, descendre une cheminée sculptée qu'il tenait à honorer de son dessin.



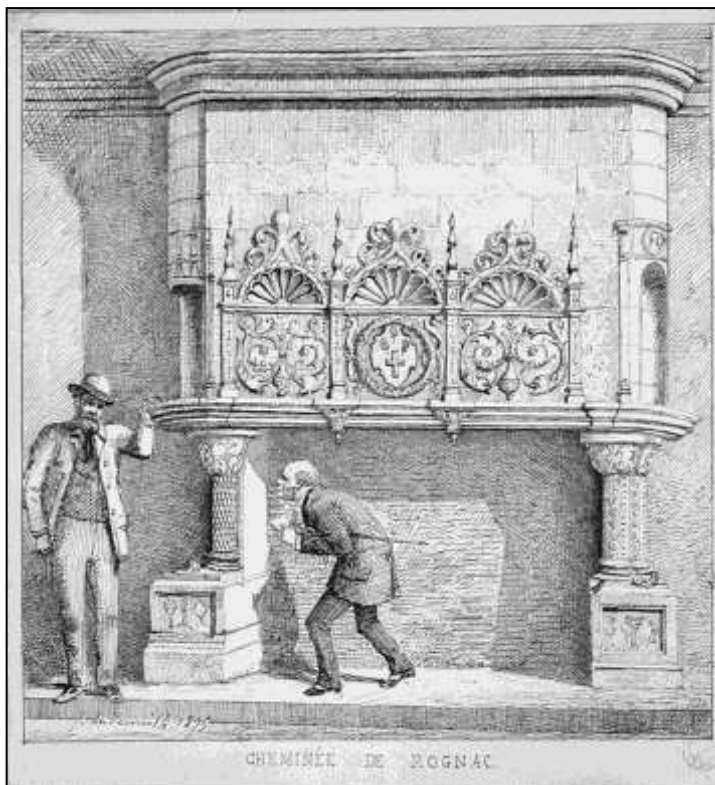
Château de Moncheuil à St-Martial-de-Valette, plume, 1893, original - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1168.

Le château de Moncheuil est bien mis en valeur par Jules de Verneilh, qui y était d'autant plus attaché qu'il a fortement contribué à sa restauration, à sa décoration noble.



Chapiteau extérieur de l'abbatiale de St-Jean-de-Côle, 1880, plume, original - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1165. Photo FG.

Là, opinion très personnelle, s'affirme le goût élevé... un peu sophistiqué, mais avec grande élégance, de Jules de Verneilh. Il me semble que la photo montre un chapiteau roman du XIe siècle, alors que le dessin se rapproche plus d'un chapiteau de style gothique, style un peu plus 'flamboyant' que l'original. La sculpture est affinée, avec un très grand respect pourtant des détails. Ce chapiteau se trouve dans le jardin du cloître qui est privé.



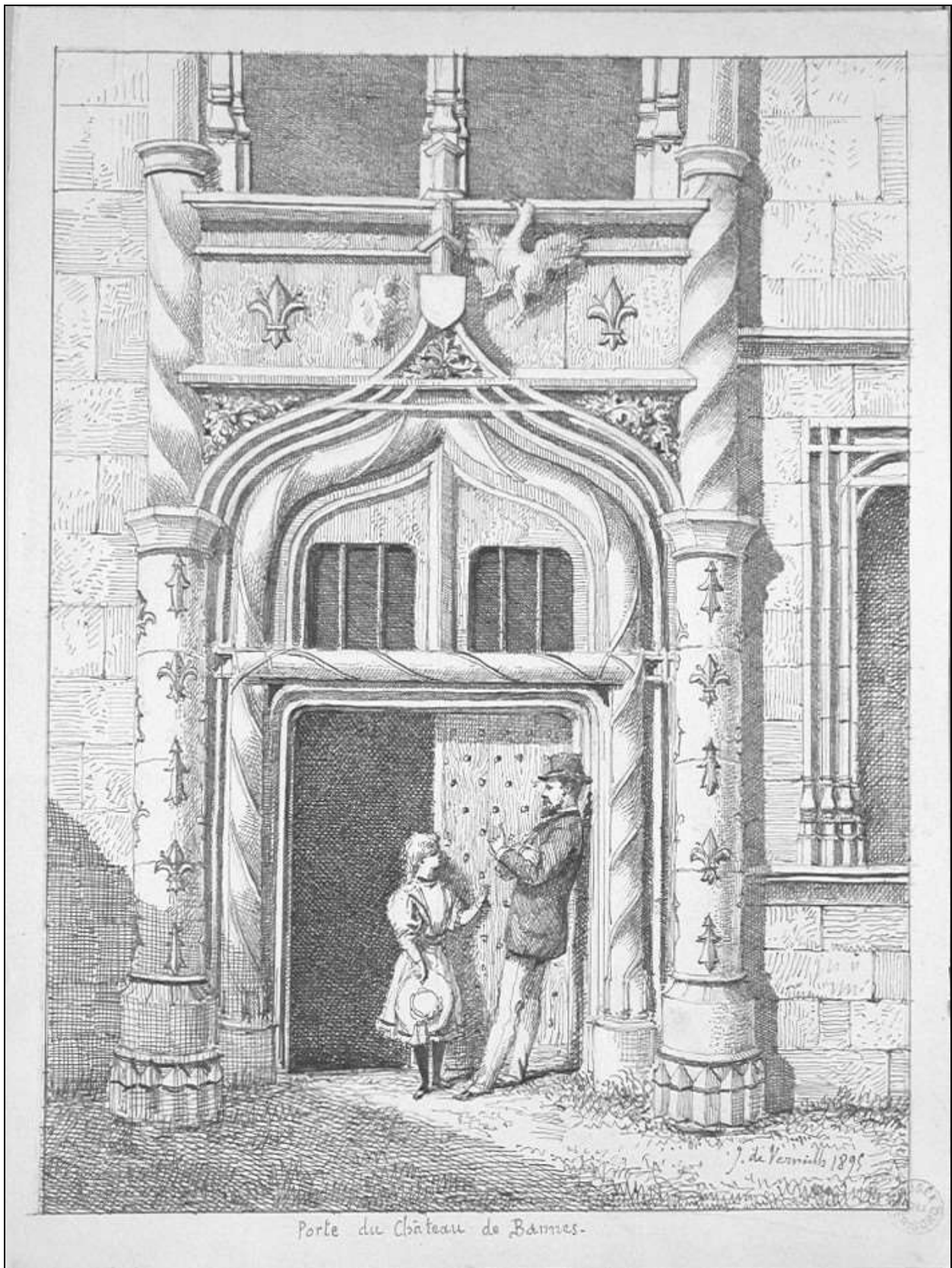
Cheminée du château de Rognac, dessin, 1895, original - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1288.

Rognac se trouve sur la commune de Bassillac, près de Trélissac. Cette cheminée a été démontée et vendue en Amérique.

Toutefois, avant son départ, une copie a été faite dans l'hôtel de Fayolle à Périgueux, non dans la partie où se trouve la SHAP, mais un autre hôtel un peu plus loin. (communication orale Jean Bardoulat)

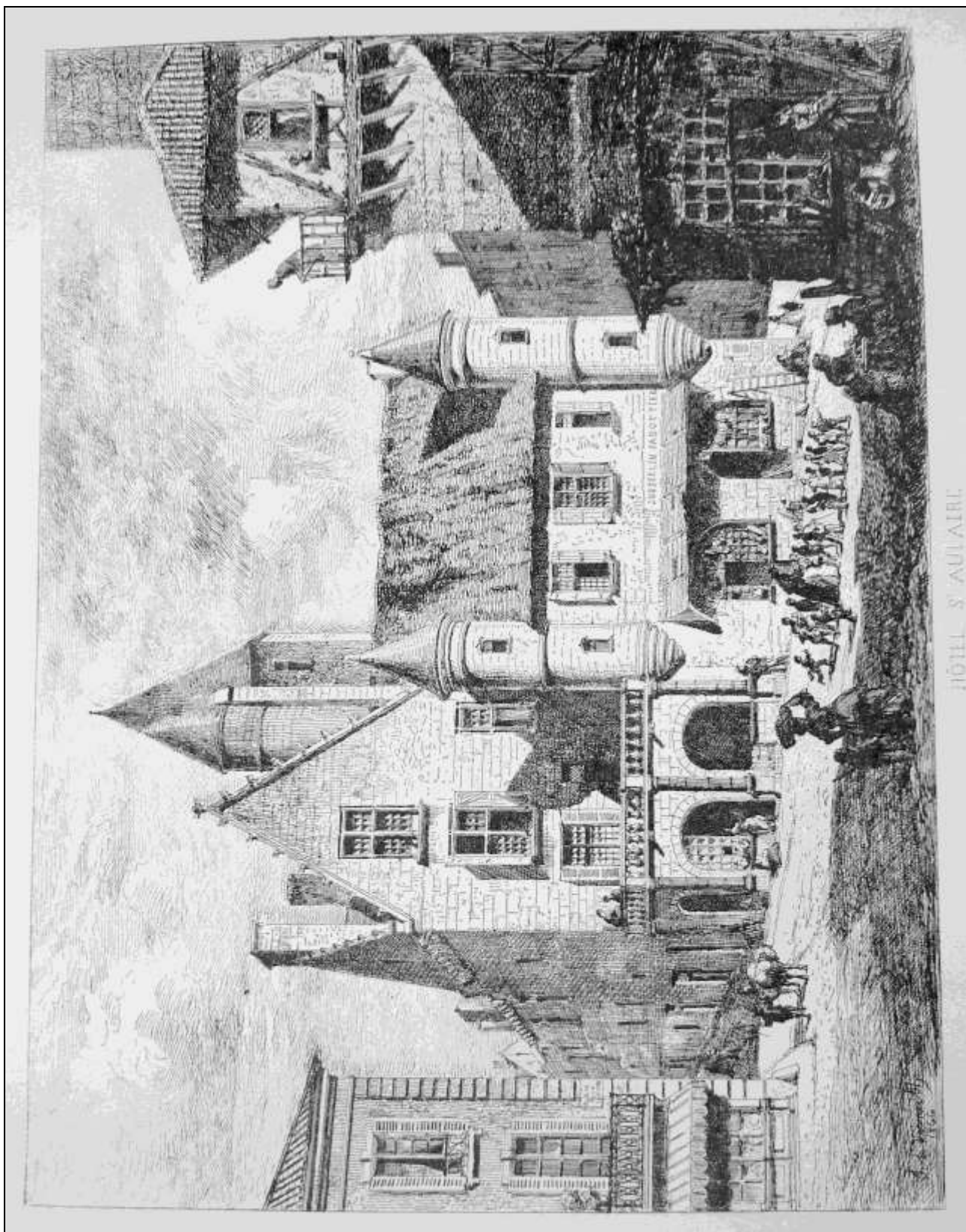
Jules de Verneilh affectionnait particulièrement les cheminées sculptées et les portails « Renaissance flamboyante » dans ses dessins. Il pouvait y ajouter des personnages de grandeur plus lisible, à l'échelle du monument. Il en profitait pour laisser libre cours à ses talents de portraitiste et de caricaturiste. Ici, il ne serait pas impossible de voir dans le personnage de gauche un autoportrait un peu en dérision, bon enfant et moqueur... de ce petit bonhomme tout courbé, souffreteux et ridicule... mais qui montre bien la taille du manteau de la cheminée : ne va-t-il pas se cogner ?

peu en dérision, bon enfant et moqueur... de ce petit bonhomme tout courbé, souffreteux et ridicule... mais qui montre bien la taille du manteau de la cheminée : ne va-t-il pas se cogner ?



Porte du château de Bannes, dessin, 1895, original - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1287.

Magnifique portail où tous les détails des sculptures remarquables sont bien mis en valeur par un ombrage habile. Là aussi, Jules de Verneilh s'adonne à son goût prononcé et expressif du portrait : la petite fille répond respectueusement en s'exprimant aussi avec la main gauche. Elle tient d'une façon très élégante son chapeau de la droite, campée dans ses très petits souliers vernis. Le personnage, qui n'est autre que Jules lui-même, explique sentencieusement, l'index gauche dressé. Beaucoup de noblesse ! (Bannes, commune du Change)



Hôtel de St Aulaire à Périgueux. Gravure extraite de l'album 'Le Vieux Périgueux' publié en 1867 avec Gaucherel. Collection Puyraseau

Cet album imposant, dont un exemplaire original est conservé au Musée du Périgord et un autre à Puyraseau, fut en partie réédité par la SHAP assez récemment. Les gravures sur le Vieux Périgueux sont exceptionnelles, comme le montre l'exemple ci-dessus.



Scène de promenade dominicale, gravure originale, 1866, collection Puyraseau.

Quoi de plus élégant que ce fourmillement de personnages dans un cadre noble ? A droite se montrent les belles dames et les beaux messieurs, à gauche un peuple bon enfant cherchant à vendre quelque fruit du labeur hebdomadaire.

III - Le monde intime et le portraitiste .../...



Plume aquarellée avec début d'un poème familial, original, fonds Verneilh aux Archives départementales de la Dordogne.

Le château de droite est Puyraseau. Maby est la cadette et Félicie l'aînée, les garçons sont Joseph et Pierre, les quatre enfants de Jules, « leur vieux père ».



Portrait un peu caricaturé de 'la Famille', original, crayon, Fonds Verneilh des Archives départementales (55 J).

« Cette vie de famille qu'il animait de sa gaieté communicative entre ses livres et ses crayons. » Et quels crayons ! (Il manque ici le fils aîné, Joseph.)



Sa fille cadette Maby, original, plume, fonds Verneilh des Archives départementales (55 J).



Le talent du portraitiste.

Portrait de jeune fille, original, crayon, fonds Verneilh des Archives départementales (55 J).



Cahier de dessin, original, crayon et plume, Fonds Verneilh des Archives départementales(55 J).

Il faut savoir vieillir, le grand-père, en 1897, occupait ses petits-enfants. Dans ce cahier se côtoient les modèles de l'artiste et la reproduction... fidèle... de l'enfant. Quelle éducation !
Jean de Saint Sernin est mort au champ d'honneur durant la guerre de 1914-1918.

IV - Le caricaturiste.



Le chevalier de Macaire, dessin et pastel, original - coll. Ville de Périgueux-MAAP - B. 1214.

Quelle noblesse... surtout dans les plis du pantalon...



Caricature, original, plume, fonds Verneilh des Archives départementales (55 J).

Une expression étonnante, regard perçant, lèvres lippues, main boudinée, appelons ce portrait caricaturé « le ventripotent ».



La garde mobile de Piégut-Pluviers, original, plume, fonds Verneilh des Archives départementales (55 J).

Des soldats goguenards, un lieutenant bien en chair et le maire, ceint de son écharpe, qui discours... Tandis que les enfants hurlent ou sifflent leur moquerie ! Mais qui était donc le capitaine de cette « garrde » mobile de Piégut ? Jules de Verneilh, bien sûr ! et très officiellement. Nous ne savons pas s'il a beaucoup montré son dessin.

V - Conclusion.

Que dire de plus ? Que nous espérons avoir abordé tous les talents de ce grand artiste que fut le baron Jules de Verneilh.

Bien sûr il n'y a ici qu'une infime partie de l'œuvre du maître.

Le reste est de la même plume. Peut-être mériterait-il d'être mieux connu.

Cet exposé qui privilégie l'artiste ne doit pas faire oublier l'archéologue-historien. Il a beaucoup publié, avec une autre plume, aussi acérée, une seconde œuvre qui mérite tout autant notre attention d'historiens.

Francis Gérard.

MICHÈLE BRUNET
(1913 – 2006)

« DE LA PLACE DU CANTON
À
LECTURE POUR TOUS »



**Conférence donnée au GRHIN
Le 5 avril 2012
Par Hervé Lapouge**

Place du Canton.

Nous sommes au tout début de l'année 1909 à Nontron, petite ville de quelque trois mille cinq cents habitants (1906 : 3426h – 1911 : 3508h), à la fois rurale par son commerce, ses marchés et ses foires, mais aussi artisanale et industrielle par sa tradition coutelière et la fabrication toutefois encore balbutiante de sa pantoufle en feutre.

Constant Arthur Epinoux vient de se rendre propriétaire du commerce d'épicerie et débit de boissons tenu jusqu'alors par la famille Agard à l'angle de la place du Canton et de la rue de Périgueux.

Fils de Jean Baptiste Epinoux, cordonnier, et de Marie Léontine Morisset, ménagère, Constant Arthur a vu le jour le 5 octobre 1884 à Limalonges, petite commune de moins de 1000 habitants de l'arrondissement de Niort, dans les Deux-Sèvres.

Après de courtes études primaires, il oriente sans attendre son futur professionnel en devenant garçon épicier chez « *Félix Potin* » à Paris.

Avant d'arriver à Nontron et alors qu'il travaille encore chez « *Félix Potin* », le 6 avril 1907, Constant Arthur qui a alors vingt-deux ans, épouse Léa Suzanne Germaine Vignaud à Civray dans la Vienne, d'où cette dernière, tout juste âgée de dix-sept ans, est originaire.

Le 16 décembre 1908, alors que Constant Arthur prépare à Nontron l'ouverture de son magasin pour le 1^{er} janvier suivant, Léa Suzanne donne au couple, chez ses parents à Civray, place Gambetta, où elle accouche, un premier enfant : Paule Zélie Andrée Constance.



Au fil des jours, si le Café des Voyageurs, installé au premier étage, voit son activité décliner, en revanche et très rapidement, l'épicerie Epinoux gagne en notoriété et acquiert même une solide réputation. Commerçant modèle, Constant veille à la gestion de sa boutique, à l'entretien de sa cave à vins et surtout à la torréfaction du café, qu'il effectue lui-même dans un petit local ouvert sur la rue, sous les regards de plus en plus nombreux de curieux ou de chalands attirés par l'incomparable senteur. Suzanne, plus expansive que son « taiseux » de mari, se charge de l'accueil.

Devant ce succès, mais aussi sans nul doute en prévision d'un heureux événement à venir dans le foyer Epinoux, un garçon épicier, Marcel Rivaud, qui d'ailleurs épousera plus tard la sœur de Madame Epinoux, est engagé.

Ainsi, le 10 décembre 1913, à onze heures et demie du soir, au numéro 6 de la place du Canton, vient au monde Micheline Suzanne Epinoux.

Le lendemain, 11 décembre, à dix heures et demie du matin, le maire de Nontron, François Olivier Villepontoux, dresse l'acte de naissance numéro 45, sur la déclaration faite par Constant Arthur Epinoux, père de l'enfant, en présence des témoins : Jean Faure, âgé de vingt quatre ans, mareyeur et André Rouyer, âgé de vingt six ans, sellier, l'un et l'autre voisins et amis de la famille Epinoux.

L'enfance : un mauvais moment à passer.

De son enfance nontronnaise, Micheline Suzanne devenue l'écrivain Michèle Brunet, en parlera – c'est le moins que l'on puisse dire - en quelques lignes désenchantées, sans nulle complaisance nostalgique :

« Dans la petite épicerie de mon père, mon enfance s'est passée entre les ballots de morue et le bidon de pétrole dont le robinet fermait mal... Le fromage me laisse également un mauvais souvenir... Je le coupais très mal... Le roquefort s'émiettait et la cliente n'en voulait plus et, aujourd'hui encore, ma reconnaissance et ma sympathie vont au camembert qui s'est toujours vendu en boîte... »

« A la sortie de l'école, vers onze heures, je regardais la place du Canton, enfoncée dans ses basses rues, toute noire même s'il faisait soleil, et j'appréhendais le retour à la maison. Le froid m'y attendait et les pommes de terre à éplucher, le seau de charbon à remplir, le couvert à mettre... D'autres enfants avaient un refuge pour y planter leur univers, un grenier, un jardin. Moi, non. »



De gauche à droite :
Marcel RIVAUD ; Constant Arthur EPINOUX ; Léa Suzanne VIGNAUD épouse EPINOUX ; Mme PICHON, grand-mère de Mme EPINOUX ;
Devant : Paule Zélie EPINOUX ; Pierre ROUYER.

En fait, rien ne trouve grâce dans ses souvenirs :

« Au-dessus de l'épicerie, sur la façade blanche, on pouvait lire : Café des Voyageurs. Ces lettres tristes, sans fantaisie, je les appelais les veuves. C'est qu'aussi je le détestais le Café des Voyageurs. »

La place du Canton, l'épicerie, le Café des Voyageurs étouffent véritablement la petite Micheline Suzanne pour qui, c'est une évidence, *« l'enfance n'est qu'un mauvais moment à passer »*...

Vers l'âge adulte.

A Nontron, de l'École primaire de filles à l'épicerie... et de l'épicerie à l'École primaire... puis... de l'épicerie à l'École Supérieure de Jeunes filles, où, après le certificat d'études, Micheline Suzanne entreprend, en très brillante élève, des études secondaires... il n'y a guère de place pour le rêve. Les opportunités d'évasion, voire de simple distraction, sont plutôt rares.

Pourtant, un jour de 1930,

« exceptionnellement, parce que je viens d'avoir seize ans et mon brevet, parce que le bal du 14 juillet a lieu sous les tilleuls de la place Saint-Étienne »,

Elle fait la rencontre d'un jeune et beau garçon, sportif grand amateur de rugby, aux allures de cow-boy de cinéma.

A la rentrée, l'idylle se prolonge par des visites souriantes à l'épicerie. De tendres billets s'échangent et, faut-il en croire la tradition orale nontronnaise, le haut du crâne de la muse du linguiste Camille Chabaneau, toute proche de l'École Supérieure de Jeunes filles, sert alors de discret réceptacle.

Le printemps arrive. Et, le 27 avril 1931, à onze heures trente, à la mairie de Nontron, Micheline Suzanne, âgée seulement de 17 ans, sans doute très amoureuse, épouse Maurice Boutinaud en présence de Jean Boutinaud, boucher et Jean Masson, charcutier, tous deux domiciliés à Nontron, témoins majeurs.



Les deux sœurs EPINOUX : Paule Zélie et Micheline Suzanne avec le fiancé de cette dernière : Maurice BOUTINAUD.

Né le 12 mars 1905 à Nontron, donc plus âgé de près de dix ans que son épouse, fils du marchand boucher Joseph Boutinaud et de Marguerite Binchet, il exerce et exercera toute sa vie, comme son père, comme son frère Jean, établi à Marthon, la profession de boucher et de négociant en viande.

Personnage atypique, ambivalent à souhait, à la fois riche d'une intarissable truculence publique et d'une véritable quiétude domestique, il est, en résumé et selon son épouse devenue écrivain, dans un entretien pour Le Figaro Littéraire de la semaine du 21 au 27 novembre 1963 avec Thérèse de Saint Phalle, journaliste et romancière de renom : « *un homme très bon, ayant toujours respecté mes goûts.* »

Bouchère Place Alfred-Agard.

Une nouvelle vie commence et cette nouvelle vie n'a, toujours selon Micheline Suzanne, rien de drôle. Les conditions de travail dans la boucherie de la place Alfred-Agard, toute proche de la mairie, sont difficiles :

« Le vent d'hiver court librement dans le magasin fermé par une simple grille à mi-hauteur. Malgré mes sabots de bois, mes socquettes, je sens au long de mes jambes l'haleine du ciment gris presque toujours mouillé. Par les mains qui tiennent la viande, par les pieds montent deux courants froids qui viennent se nouer dans ma poitrine en un bloc paralysant... »



Très vite, il faut le dire, la boucherie se fait plus confortable. Période à laquelle le jeune couple accueille son premier enfant : Mauricette Marguerite, née le 22 mars 1933, à cinq heures, au domicile de ses grands-parents maternels, comme il était alors souvent d'usage.

Les années passent. Au temps du Front populaire, le commerce nontronnais vit un véritable âge d'or. La famille Boutinaud : Joseph, le père, marchand expéditeur de viandes et de bestiaux, et Maurice, le fils, boucher, affrontent la rude concurrence des Léon Léandre Georget et Léon Masson pour le premier, Charles Jardry et Dauphin Martin pour le second.

Micheline Suzanne se multiplie, veillant à la fois sur l'éducation de sa fille et sur la bonne marche de la boucherie. Elle se découvre également une véritable passion pour la lecture et la poésie. A Thérèse de Saint Phalle, elle racontera cette découverte :

*« Durant près de vingt ans, j'ai scié des os et coupé des tranches. En même temps, je lisais. J'avais entendu un soir à la radio un extrait des **Fleurs du mal**. Le lendemain, j'ai couru acheter le volume. J'ai appris par cœur tous les poèmes des **Fleurs du mal** derrière ma caisse. Quand un client arrivait, je posais le livre sous le comptoir et j'allais lui préparer ou hacher son bifteck en me récitant des vers. »*

De la Guerre à la Paix.

Et puis, la guerre éclate : années troubles entre toutes de l'histoire nontronnaise. Micheline Suzanne observe. Navigue de l'étonnement à l'indignation, de l'angoisse à la souffrance. Se forge une volonté et affirme sa personnalité. Elle voit naître en elle un humanisme profond avec, pour elle-même, un désir d'indépendance et de liberté.

Au premier étage du domicile de la famille Boutinaud, au numéro 4 de la rue Brune, à l'arrière de la boutique, la famille Bloch, juive-alsacienne, trouve un logement discret. C'est aussi à la porte de la rue Brune que viennent se présenter, furtivement, à l'occasion d'un mariage ou d'un enterrement, des clients auxquels les tickets d'alimentation ne suffisent pas. Maurice contribue également, par des fournitures clandestines de viande, à la subsistance des maquisards dans les forêts d'alentour.

Rayon de soleil dans la grisaille de cette période terrible : le 8 juin 1941, à dix-huit heures, au numéro 4 de la rue Brune, Jean François, très attendu garçon par le « clan » Boutinaud, voit le jour. Un destin à l'image de celui du « Fils à Jo » du film de Philippe Guillard s'ouvrait devant lui.

Le monde retrouve enfin son calme. Nontron aussi.

En 1947, Micheline Suzanne Boutinaud, à la suite d'ennuis de santé, quitte son commerce de boucherie. Elle quitte aussi le logement du centre-ville pour habiter la maison construite autrefois par « le grand-père Binchet », dans le haut de la ville, aux Gaumondières.

Elle peut alors consacrer du temps à l'écriture :

« ma vaisselle terminée, à neuf heures, je monte l'escalier qui mène au grenier où je me suis aménagé une petite mansarde. Mon royaume. Je tire la chaise, je m'installe devant la table, j'ouvre mon cahier et, là, je deviens quelqu'un d'autre... »

Ce quelqu'un d'autre s'appelle Michèle Brunet., pseudonyme choisi tout simplement dans le seul but d'alléger un nom légal lui semblant trop lourd. C'est ainsi que « Micheline » devient « Michèle » et « Boutinaud » devient « Brunet ». Tout simplement.

Premières publications.



En 1948, elle participe à la fondation de la revue « Scories – Les Lettres de Province ». Revue trimestrielle de la Société du Domaine Littéraire et Artistique Français, elle a pour directeur l'instituteur Louis Ferré et pour rédacteur en chef, Yves Sandre, agrégé de lettres, professeur de lycée puis maître de conférence, poète, romancier, auteur dramatique et peintre.

Membre du comité de gestion et de rédaction, Michèle Brunet publie notamment dans l'édition du printemps 1949 un conte inédit : « **Nocturne** », puis à la fin de la même année, une courte nouvelle : « **Madame Niselles et l'amour** ». Il s'agit là de ses deux premiers récits connus.

Le 4 octobre 1951, à quatorze heures, dans la maison familiale des Gaumondières, la naissance de Pierre Michel vient enrichir le foyer Boutinaud, interrompant pour peu de temps tous travaux littéraires.

Premier roman.



Au mois de mai 1952, les éditions Denoël publient le premier roman de Michèle Brunet : « **Grignac et mon amour** ».

Tout d'abord, il est à noter que ce premier ouvrage est dédié à Charles Vildrac (1882 - 1971), poète, conteur, essayiste et surtout auteur dramatique, assurément un des écrivains de théâtre les plus importants des années 1920. Il fonda avec Georges Duhamel le groupe de l'Abbaye, une expérience communautaire en bord de Marne ouverte aux artistes (1906-1908).

Il fit aussi partie de l'Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires, créée en 1932, aux côtés de Louis Aragon, Paul Vaillant-Couturier ou encore Léon Moussinac, journaliste, écrivain et critique de cinéma, incarcéré à la prison de Nontron en 1940 pour « propagande communiste ».

Selon sa fille, Michèle Brunet « *admirait particulièrement Charles Vildrac, sans pourtant l'avoir jamais rencontré.*

Doutant d'elle-même, elle lui avait expédié son manuscrit encore inachevé, en lui demandant si, à son avis, il était judicieux de continuer. Charles Vildrac lui répondit avec enthousiasme, lui apporta son appui à ses débuts, ainsi qu'une très précieuse amitié. »

Bien au-delà d'une simple chronique villageoise douce-amère, « **Grignac et mon amour** » porte un regard aigu et sans concession sur une enfance, solitaire et sans joie, sur une ville, prise d'une mauvaise fièvre quand éclate la guerre.

Avec, toujours présente, une passion amoureuse, bonheur, angoisse et souffrance mêlés qui, dans le violent orage de la Libération, voit peu à peu s'éteindre ses feux.

Au fil de ses pages, « Grignac » s'agrément de subtils portraits, de descriptions d'une exquise acuité, d'émotions révélées...

Ce premier ouvrage valut à Michèle Brunet des réactions bien différentes. A Grignac, autrement dit Nontron, certains se reconnurent ou crurent se reconnaître et firent en sorte de la gratifier d'une bouderie qu'ils souhaitèrent éternelle.

Par contre, le monde littéraire et la grande émission de Pierre Dumayet « Lecture pour tous », véritable phare culturel de l'unique chaîne de télévision lui ouvrirent grandes les portes d'une notoriété ainsi annoncée.

La presse ne fut pas en reste et lui consacra de nombreux articles. La radio l'interviewera par la voix de Jean Thévenot (1916-1983), Docteur ès sciences sociales et politiques, Secrétaire général de la Radio française à la libération, journaliste, producteur et animateur de radio et de télévision.

Celui-ci, dans le cadre d'une série d'entretiens télévisés « Trois objets, une vie », vit choisir son invitée comme objet déterminant dans sa vie un poste de radio, appareil qui lui avait fait connaître la poésie. Pour illustrer cette émission, elle reprit la blouse blanche de son habit de

bouchère, le temps d'un tournage réalisé dans une boucherie... de Neuilly-sur-Marne où habitait la famille Thévenot. Ces rencontres furent le début d'une longue amitié entre Michèle Brunet et les époux Thévenot, Jean et Violette.

Écriture à deux mains.

En 1953, Michèle Brunet et sa fille, séjournant pour un temps à Nontron au terme d'une dernière année d'études passée à Londres pour sa licence d'anglais, décident d'écrire à deux mains un roman humoristique : « **Neuf de pique et châteaux de cartes** ».

Ce roman raconte les avatars du legs qu'une richissime et excentrique vieille dame décide de faire à l'orphelinat d'une localité... fâcheusement dépourvue d'orphelins. Le maire, surexcité, édifie des châteaux de cartes qui s'effondrent régulièrement...

Proches et complices, comme elles n'ont jamais cessé de l'être, la mère et la fille s'amuse beaucoup à cette rédaction... choisissent même de signer leur composition : « Michèle et Sophie Brunet »... mais, pour reprendre un propos entre sourire et regret de Sophie « *ne firent pas rire d'éditeur* ».

Sophie Brunet gardera ce nom lors de ses débuts quelques années plus tard à la radio comme assistante de Mireille qui vient de lancer son Petit Conservatoire de la Chanson, puis au Service de la Recherche de la Radio-Télévision, embryon de l'Institut National de l'Audiovisuel (I.N.A), fondé par Pierre Schaeffer (1910-1995), ingénieur, chercheur, théoricien, compositeur et écrivain, père de la musique concrète et de la musique électro-acoustique, homme de radio et de télévision. Résistant, il préparera clandestinement les émissions de la Libération...

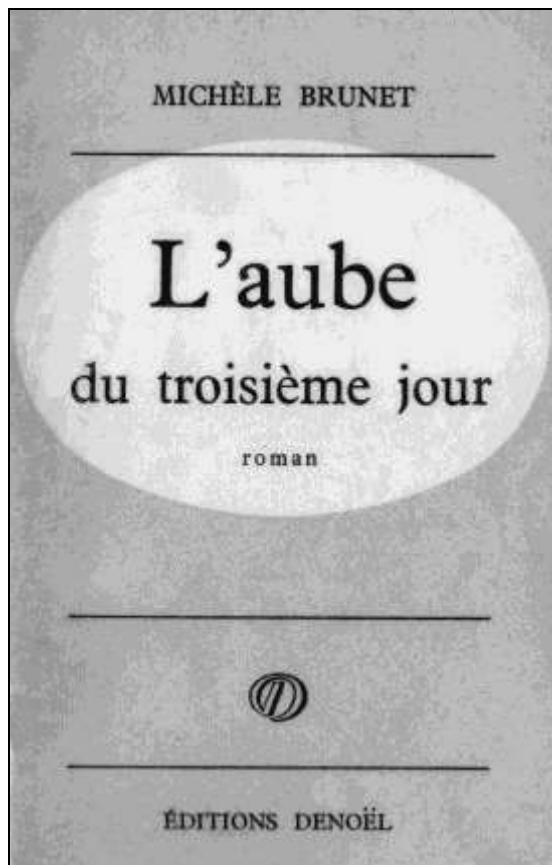
Sophie Brunet signera notamment « **Le soleil de Pâques** », très remarquable et très remarqué roman publié en 1962 chez Albin Michel. Ce livre, écrit simplement mais avec une émotion partout sensible, est une méditation en acte sur l'existence et le mal de vivre. En 1969, aux éditions Richard-Masse, elle signera un portrait de Pierre Schaeffer suivi de réflexions de Pierre Schaeffer.

Second roman.

Le 6 septembre 1954, un peu plus de deux ans après la sortie en librairie de « **Grignac et mon amour** », les éditions Denoël, toujours elles, publient le deuxième ouvrage de Michèle Brunet : « **L'aube du troisième jour** », roman d'amour et de haine.

Dans cette histoire d'un amour interdit, trop fort, et qui devient l'axe d'une vie avec sa naissance douloureuse, son ascension, son apogée et le versant qui retombe vers une fin difficile comme la mort, Michèle Brunet, de sa plume acérée, met en scène une remarquable galerie de personnages : Hélène Verdoix, institutrice, jeune, grande, belle avec maladresse, défiante ; Fabien Durruty, inspecteur primaire, et son amour insuffisant ; Marmesan, pharmacien horripilant de mystère et de sournoiserie ; Favard et ses cent trois kilos, son âme chétive et sa calvitie, drapé dans sa triple dignité de maire, conseiller général et patron du Grand Hôtel...

D'autres encore, rentrant dans le jeu du diable pour accabler au nom de la morale, au nom de la vertu, quand une petite ville, Fossagne, ou plus précisément Nontron, là encore sévèrement égratignée, tient le rôle du tueur avec ses bâillons, avec ses liens, avec ses armes, pour envoyer Hélène, belle et forte, aimant la vie, vers la mort.



Enfin, Marthe, épouse de Marmesan, qu'elle appelle « le masque », auprès duquel elle mène une vie morne, presque irréaliste, avant de vivre par procuration la passion d'Hélène. Témoin et narratrice d'un drame qui la laisse désespérée, l'écriture sera pour elle la lumière, encore timide, d'une aube nouvelle.

La critique est élogieuse et voit dans ce deuxième roman, plus sombre que le précédent, mais dont l'ironie tempère la violence, une parfaite confirmation. La télévision et « Lecture pour tous » sont encore au rendez-vous. Michèle Brunet, humble et modeste, discrète au-delà du raisonnable, sans doute très étonnée de rencontrer un tel succès, aurait pourtant bien des raisons de se voir un avenir littéraire radieux.

Comme le fleuve.

Deux nouvelles années s'écoulent. En septembre 1956, Michèle Brunet confie le soin à la maison Denoël d'effectuer l'édition de son troisième roman : « **Comme le fleuve** », vie d'une femme à la recherche de l'absolu, où toutes les femmes peuvent retrouver certains de leurs élans, de leurs angoisses, de leurs trébuchements...

Irène Langlois, fille d'épiciers de la petite ville de Nanteuil, aurait pu rêver d'un mari, d'un foyer, d'une vie ordinaire en quelque sorte. Mais voilà, adolescente d'une grande sensibilité, révoltée et timide à la fois, elle attend tout de la vie et de l'amour.

Dans un premier temps, l'affection profonde, attentive et raisonnable que lui offre son patron, Henri Vincenat, industriel à l'esprit cartésien, lui donne un certain équilibre. Bien loin de ses aspirations. Bientôt, une rencontre, presque de hasard, avec Jérôme Vieuxville, homme marié, jeune et beau, lui révèle la passion totale, merveilleuse et simple.

Quand, enfin, Jérôme se trouve sur le point de retrouver sa liberté et de pouvoir épouser Irène, le destin frappe, terrible. Comment la jeune femme supportera-t-elle, dans ce milieu provincial sans indulgence, une épreuve qui disloque toute sa vie? Pourra-t-elle trouver un

improbable apaisement dans la pratique de certaines mystiques orientales que lui préconise en thérapie son cousin Laurent? L'amour fidèle et sûr, presque paternel, que lui propose encore Henri Vincenat, lui servira-t-il de refuge?

Peut-être la phrase d'André Suarès (1868-1948), poète et écrivain, placée en épigraphe de ce roman, nous en donne-t-elle la clef : « Quel grand amour ne cherche pas Dieu, comme le fleuve cherche l'océan? »

Véritable constante dans l'œuvre de Michèle Brunet, son art du portrait, de la description, entre observation et composition, illumine les pages de « **Comme le fleuve** ». Il n'est certainement pas inutile de le souligner.

Le diable a tout éteint aux carreaux de l'auberge.

Trois romans, trois succès. Tout semble devoir être facile pour Michèle Brunet. Mais voilà : Michèle Brunet n'aime pas la facilité. Écrire pour écrire, publier pour publier ne l'intéresse pas. Alors, commence une longue période de silence.

Michèle Brunet s'offre de longues promenades dans la campagne nontronnaise, quelques escapades à Paris pour fréquenter les salles de théâtre, de Shakespeare à Claudel, de Ionesco à Beckett, en compagnie de sa fille dont, de retour à Nontron, elle reste très proche par un échange épistolaire constant, veille aussi sur les études de son plus jeune fils et, souvenir personnel, porte un regard bienveillant sur les multiples activités de la sympathique mais parfois turbulente confrérie de « galopins » envahissant la maison des Gaumondières. Elle reste également très attentive à l'évolution de l'œuvre d'écrivains-amis. Le Corrèzien Michel Peyramaure, encore à l'aube d'un long et brillant parcours littéraire, est de ceux-là et de nombreuses correspondances sont alors échangées.

Elle observe aussi le monde qui l'entoure. La Guerre d'Algérie, la révélation des tortures pratiquées la laissent « *à un point de désespoir où plus rien n'a de sens* ». Le sentiment de culpabilité éprouvé au moment de la découverte des camps de concentration resurgit atrocement.

Alors, laissant un moindre rôle à son sens de l'observation, elle imagine, en reflet de son propre ressenti, un personnage auquel, confiera-t-elle au Figaro Littéraire, « *elle s'est absolument identifiée, au point de devenir cet homme.* »



Au début de l'année 1963, sept ans après son troisième roman, une véritable éternité en littérature, idéalement propice à l'oubli des lecteurs, des éditeurs... enfin, de toutes et de tous, Michèle Brunet propose à Denoël une nouvelle création au titre inspiré par Baudelaire : « **Aux carreaux de l'auberge** ». Le 20 septembre, l'ouvrage est achevé d'imprimer et s'offre à la découverte :

Loyal, solide et calme dans son travail, fraternel avec ses ouvriers, honnête avec ses fournisseurs et ses clients, aimable avec tous, Marc Nortier, prospère entrepreneur en matériaux de construction, a réduit sa vie privée à une poignée de cendres. Pour un meurtre dont il ne veut pas avouer le mobile, il se trouve en prison et, au grand désespoir de son avocat, refuse la liberté provisoire et se montre gêné des faveurs qui lui sont consenties.

Pourtant, s'il semble totalement se désintéresser de son avenir, il reste très attaché à son passé et entreprend même, en forme de thérapie, l'écriture de ses souvenirs.

L'enfance, la jeunesse, une épouse à l'ombrageuse fierté, une belle-famille qui ne l'estime guère, un fils qui meurt alors que, sans succès, il tente de sauver un camarade des griffes de la Gestapo, et puis, France, Lili, d'autres encore... Autant d'échecs, autant de chocs qui nourrissent en lui un sentiment de culpabilité et le font trébucher... jusqu'au meurtre.

Voyage au plus profond d'un homme écrit par une femme, ce qui en soit n'est pas fréquent, « **Aux carreaux de l'auberge** », vigoureux, lucide et grave, captive et passionnée de la première à la dernière ligne. Michèle Brunet le considérait comme « *le plus achevé* » et « *le mieux maîtrisé* » de ses romans « *sur le plan de la création* ». Tout le monde en fut d'accord. A juste raison. En effet, un demi-siècle après sa rédaction, non seulement pas une seule ligne du roman n'a pris une ride dans la forme mais, sur le fond, reste très actuel avec, en simples exemples, aujourd'hui encore au cœur du débat, l'expression clairement et vigoureusement exprimée de son hostilité au racisme et au colonialisme.

Rebelle et libre.



Michèle Brunet, fidèle à elle-même, ne se laisse en aucune façon griser par l'accueil réservé « **Aux carreaux de l'auberge** ». D'abord, si elle aime Paris où elle se serait volontiers installée comme libraire si les circonstances l'avaient permis, elle a peu de goût pour les manières d'usage dans le microcosme des gens de lettres. Télévision, radio, presse, sollicitations multiples ne l'enchantent pas vraiment. Ensuite, elle se refuse à sourire ou à écrire « sur commande » comme le voudraient les éditeurs soucieux de rentabilité.

Michèle Brunet, femme éprise de liberté, entend bien le rester.

Elle reprend pourtant la plume. Écrit. De nombreuses lettres. Elle lit aussi : beaucoup. Et n'oublie pas de s'intéresser avec infiniment d'attention aux publications d'auteurs devenus des amis.

Elle participe à l'action d'Amnesty International, donne des leçons de français à des prisonniers dans un cadre associatif...

Elle veille, attentive et tendre, sur ses proches, sur les dernières années de son père, comme elle avait assisté sa mère quelques années auparavant, dans une longue et douloureuse agonie jusqu'au jour de sa mort le 7 octobre 1955.

Les années passent...

Au début des années 1990, j'eus la chance de renouer avec les souvenirs et les bonheurs d'enfance qui avaient été les miens dans la maison des Gaumondières.

Je balbutiais alors dans l'écriture de sujets historiques essentiellement locaux et Michèle Brunet s'intéressa à mes travaux. Je la visitais, écoutais ses commentaires et répondais de mon mieux à ses questions...

Après le décès de son époux, Maurice Boutinaud, le 3 novembre 1992, je poursuivis mes visites. J'avais véritablement pris conscience de la qualité de l'œuvre de Michèle Brunet et ne m'expliquais pas le pourquoi de l'interruption d'un parcours qui, avec « **Aux carreaux de l'auberge** », se trouvait à son apogée.

Un jour, poussant mon audace, la question vint : Pourquoi ? Michèle Brunet était assise, un cendrier devant elle, une cigarette dans ses mains en continuel mouvement. Elle se leva et :

« Tu sais, je n'ai jamais renoncé à l'écriture. J'ai seulement voulu rester seule maîtresse de mes envies. Je mettais une dernière main à un nouvel ouvrage quand mon père est mort. Certes, je n'ai pas vraiment envié sa vie, mais je la respectais. Je l'ai écrit : dans une discussion, je prenais toujours le parti de mon père, non parce qu'il était le plus fort, mais parce qu'il raisonnait droit. J'ai donc posé mon stylo et ne l'ai jamais repris. Voilà »

Constant Arthur Epinoux, l'épicier de la place du Canton, est décédé le 4 avril 1976 à Nontron. Avec cette disparition s'est arrêté pour Michèle Brunet qui préféra toujours la lucidité, l'humilité aux vanités de la lumière, un parcours littéraire qui mérite de s'inscrire dans la mémoire de notre littérature.

Hors ceux qui furent publiés, Michèle Brunet ne laissa rien de ses écrits. Elle offrit aux Nontronnais, en ultime cadeau, la présence au Premier Salon du livre ancien de Nontron de Michel Peyramaure, venu la visiter le 1^{er} décembre 2002.

Et puis, le 6 février 2006, les volets de la grande maison des Gaumondières ne s'ouvrirent pas comme à l'habitude, dès les premières lueurs du jour. Michèle Brunet, redevenue Micheline Suzanne Epinoux, épouse Boutinaud, venait de nous quitter.

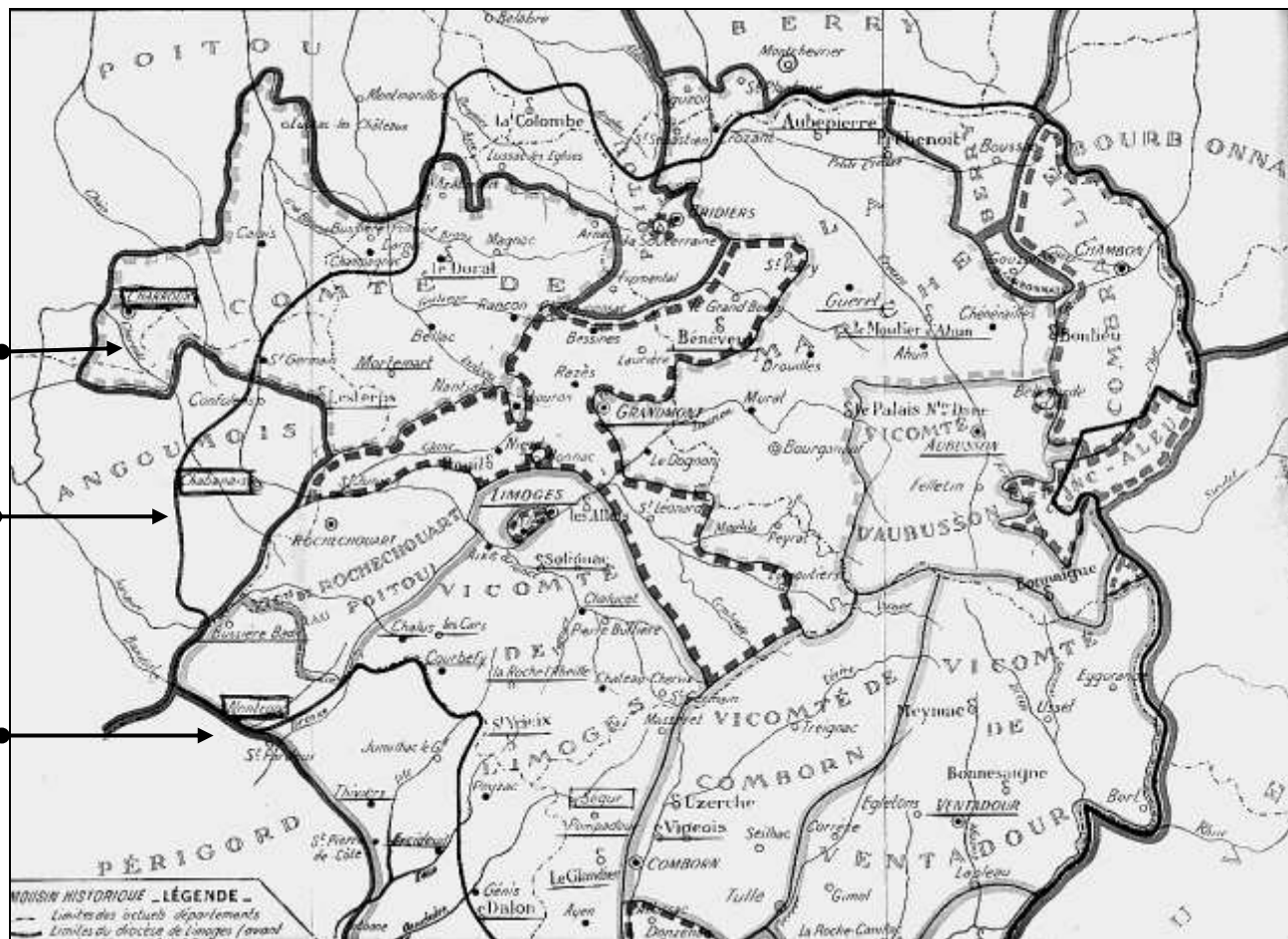


NOTRE VOYAGE EN CHARENTE



Charroux - Tour dite de Charlemagne - photo FG

Compte-rendu du voyage du GRHIN
du 12 mai 2012
par Marie-Thérèse Mousnier



Château de Rochebrune (Etagnac) - photo FG

1 - Château de Rochebrune (Etagnac)

Partie de l'ancienne principauté médiévale du seigneur de Confolens et Chabanais cette petite ville de l'Angoumois fut jadis du diocèse de Limoges ; chef-lieu de canton, arrondissement de Confolens, elle est située sur la Vienne. Baronnie érigée en principauté, droit de justice sur 18 paroisses et 40 fiefs, elle fut possédée en 1316 par Simon de Rochechouart, sieur de Tonnay-Charente. Elle arriva par succession dans la maison de Thouars dont Jean III se qualifiait de prince de Chabanais.

Vers 1560, la terre fut vendue à Joachim de Montesquiou, dit **Montluc**. Par mariages successifs cette terre échoua à la maison de Pouange. Les descendants la possédaient en 1789 sous le titre de simple marquisat (Joseph de Verneilh). Le château de Rochebrune situé dans ce fief fut acquis au XVI^e siècle par les Montluc qui le remanièrent et l'agrandirent largement. Au XIX^e siècle, en 1803, le château fut acquis par le général comte Dupont qui s'est illustré aux batailles de Marengo et de Pozzolo. Le château abrite ses souvenirs de campagnes napoléoniennes et a conservé son riche mobilier Empire - salle à manger, salle d'arme, cheminées en pierre et plafonds peints, décorés aux armes des seigneurs de Chabanais. Ce très bel ensemble architectural est retranché derrière des douves encore en eau et flanqué de quatre tours rondes : monument imposant situé au cœur de la forêt d'Etagnac.

2 - Charroux.

Visite de l'abbaye par le conservateur : - Tour Charlemagne ; vestiges du cloître ; salle capitulaire avec art statuaire important ; trésor.

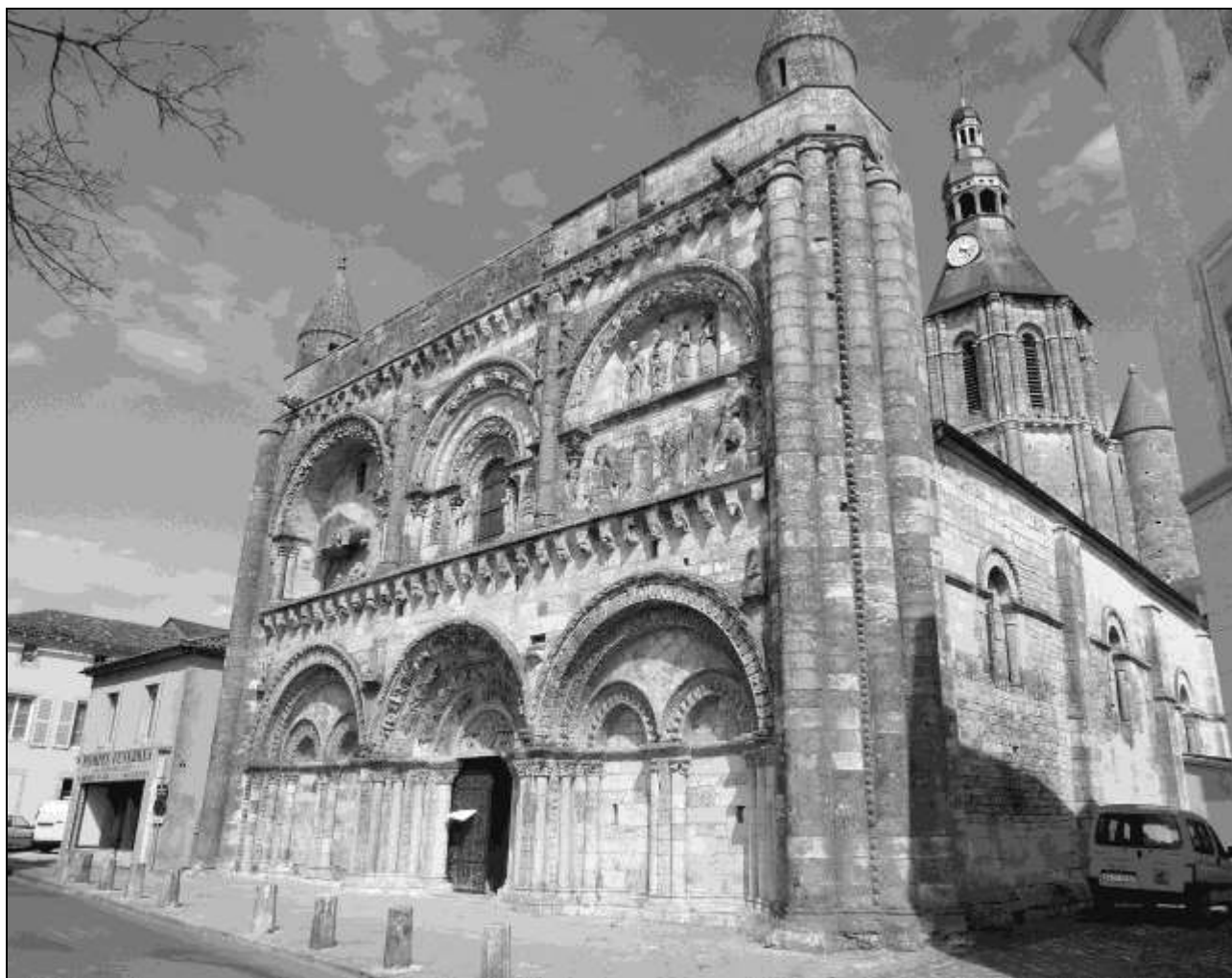
3 - Promenade digestive.

Découverte du village médiéval : - Halles ; maison à panneaux de bois du XV^e siècle ; parcours des rues dont celle du 'Merdanson', où le ruisseau a été canalisé comme à Nontron... place de la Cahue ; maison de Robert Charroux, historien ; église paroissiale ; très belle et grande maison à colombages. Rue St Sulpice, une des plus anciennes, se retrouvent tous les styles d'habitat, du Moyen-Age à la maison bourgeoise du XIX^e siècle. De la rue des Soupirs le regard s'étend sur toute la cité avec toujours présente la tour Charlemagne, visible de tous les côtés, tel un phare.

A l'époque romane, Charroux se développait sur le coteau d'en face. Avec la fondation de l'abbaye, puis celle du comté de la Marche, deux bourgs se développèrent simultanément : le bourg de l'Abbé, autour du monastère, coteau sud, le bourg du comte, en face et près du château des comtes de Charroux. C'est la même configuration qu'à Limoges. Malgré les différends entre l'Abbé et le comte, Charroux était en 869 la capitale de la Basse-Marche.

4 - Civray.

Église St-Nicolas, à l'image de Notre-Dame de Poitiers, art roman poitevin remarquable. Elle est entièrement peinte à l'intérieur et de ce fait impressionnante par les fresques-peintures à la colle de Pierre Amédée Brouillet - alors que la plupart des églises de l'ouest de la France étaient peintes à fresques aux tons moins violents. La visite intérieure n'était pas prévue, mais lors de notre reconnaissance il nous parut impossible de ne pas vous faire partager ce bel et riche ensemble fondu dans une telle harmonie de dessins et couleurs. Quant à l'extérieur, restauré soigneusement grâce à Prosper Mérimée (1842), reconnaissons néanmoins que du fait des guerres de Religion (1568) plusieurs statues de la façade furent brisées, dont celle de la statue équestre. Le prieuré, lui, fut incendié. En 1793 plusieurs autres statues perdirent leurs têtes. Il n'en demeura pas moins une façade foisonnante de l'art lapidaire. L'église est datée de la seconde moitié du XII^e siècle, période de transition entre le roman et le gothique. Sont représentés, entre autres, sur la façade ; Charlemagne et le baron local (ici Aldebert III, comte de La Marche ou Henri II Plantagenêt époux d'Aliénor ?). Il existe une grande analogie avec la façade de la cathédrale d'Angoulême, celle-ci restaurée entièrement.



Civray - église St Nicolas - photo FG

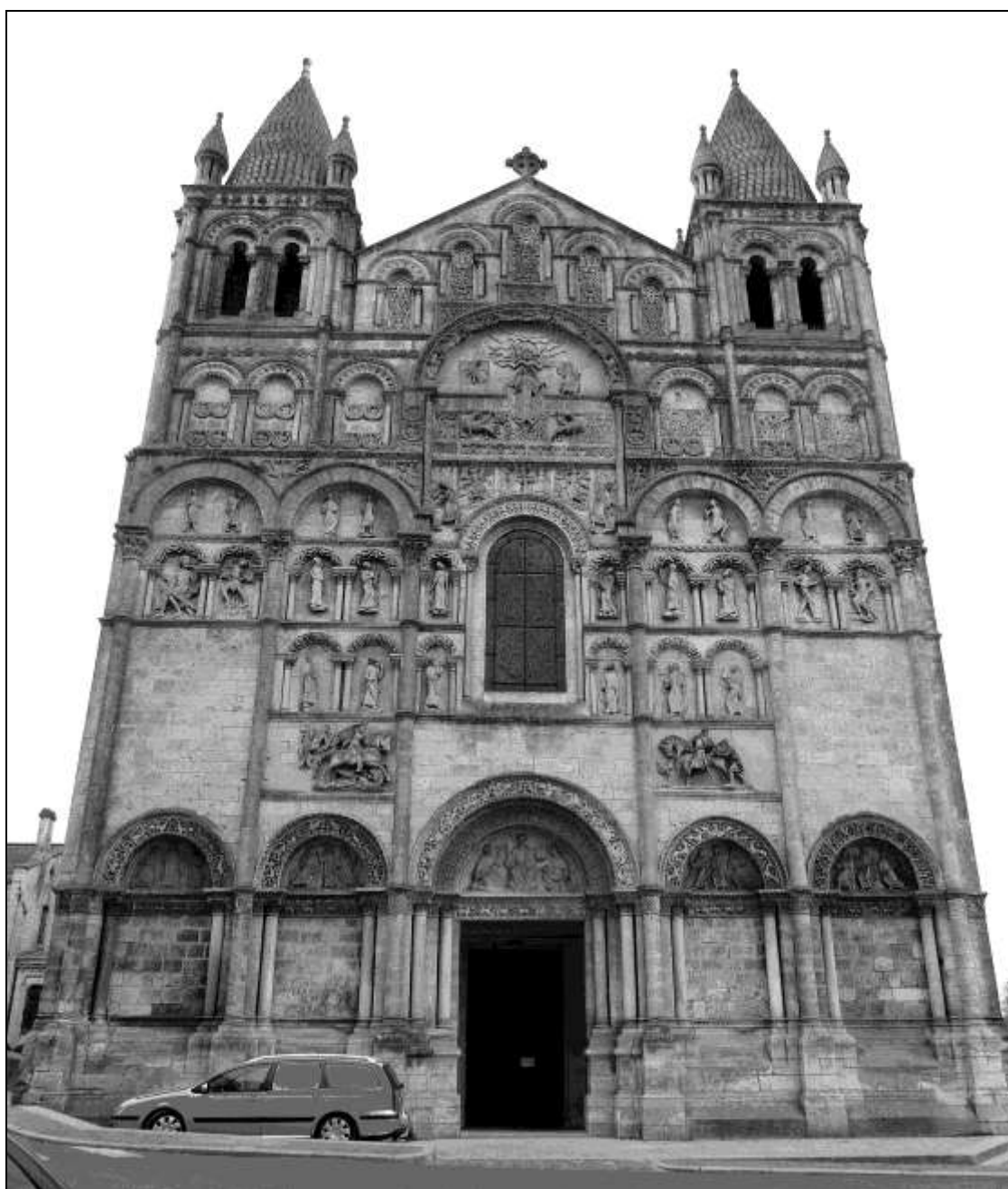
5 - Musée d'Angoulême.

Nos pas s'orienteront vers le département d'archéologie où nous partirons à la recherche du superbe casque d'Agris en particulier. Le Musée est installé dans l'ancien évêché, au chevet de la cathédrale. Il présente sur trois niveaux des collections d'archéologie charentaise, ce qui nous intéresse, mais aussi d'art extra-européen et de beaux-arts. Exceptionnelles collections de fouilles récentes.



Le casque d'Agris
Musée d'Angoulême.

6 - Cathédrale. En cours de restauration. Magnifiques chapiteaux corinthiens étudiés par Félix de Verneilh (Les églises byzantines en France)



Façade de la cathédrale d'Angoulême - photo FG

Pour plus de détails.

Quelques notes sur l'histoire de Charroux.

Ville ou cité dont le nom pouvait être d'origine celtique ; qui évolua en Carafo, nom mérovingien ; puis en Karrafium, latin ; Charros ; Carrafus ; et enfin en 1392 appellation définitive : Charroux. Ceci nous démontre, si besoin était, que par le cours de ces diverses appellations, ce lieu fut habité de façon pérenne depuis la nuit des temps ; d'ailleurs nombreux sont les vestiges druidiques en forêt, puis gallo-romains, mérovingiens (tombes) et enfin carolingiens : la construction de l'abbaye qui commença l'histoire de la cité.

Charroux, aujourd'hui bien oubliée, se situe aux frontières du Poitou, du Limousin et de l'Angoumois. (voir carte ci-avant)

En 785 Charlemagne a délégué ses pouvoirs sur la région à Roger, comte de Limoges (son neveu), lequel avec son épouse Euphrasie possédèrent château et châtellenie de Nontron.

L'empereur ordonna à Roger de bâtir une abbaye, à qui il fit don de plusieurs reliques (indispensables pour attirer les foules). De son côté, en cette fin du VIII^e siècle et même au IX^e, le comte de Limoges et son épouse firent de nombreuses donations et fondations dans leur testament ; époque où il s'agit de sauver son âme... par ce moyen pour les riches. Ainsi dotèrent-ils l'abbaye de Charroux de biens en Limousin, Poitou, Auvergne et Périgord.

La charte primitive fut faite par le pape Léon III, qui vint exprès d'Aix-la-Chapelle, où il s'était réfugié auprès de l'empereur, à Charroux. Ainsi fut édifiée l'église abbatiale sous le vocable de St-Sauveur. Don fait par testament, le comte et son épouse étant sans enfants.

A Nontron en 804, fut fondé par les bénédictins, près de la future place de la Cahue, le moûtier ou prieuré de St-Sauveur, même vocable que celui de l'abbaye de Charroux ; même nom de la place de la Cahue de Charroux et même nom du ruisseau, le Merdanson, que celui attribué à Charroux, qui porte aujourd'hui le nom d'une rue légèrement transformé en Verdanson.

Toutes ces institutions étaient bien nécessaires pour qu'un territoire puisse prendre le titre de baronnie, laquelle devait comprendre au moins 3 châtellenies (ici Javerlhac, Abjat, Piégut, Le Bourdeix...) et une ville close : Nontron, dont toutes les rues donnant sur l'extérieur étaient fermées par des portes et des murailles élevées, formant remparts, protégeant ses jardins. Toutes les maisons serrées les unes contre les autres communiquaient entre-elles, traces encore visibles.

En outre, la baronnie devait comprendre un prieuré conventuel et un collège, d'où la nécessité de s'attacher des moines, mais encore nécessité d'avoir une forêt. Forêt de Nontron 500 hectares ; forêt de Charroux appartenant à l'abbaye.

Toute châtellenie devait posséder un sceau aux contrats authentiques (sic), un prieuré, une maladrerie, des foires ou marchés. Enfin seuls barons et châtelains pouvaient faire ces sortes de fondations.

Autres points communs aux deux cités : les invasions normandes, la guerre de Cent Ans (Charroux fut ruiné), les guerres de Religion où les édifices religieux furent détruits ou mutilés, nous avons vu des traces de l'art statuaire de Charroux.

Richesse et puissance de Charroux.

En 1096, Charroux possédait : 100 églises, dont 40 dans le diocèse de Poitiers, 6 monastères, 2 châteaux-forts et même... 3 vaisseaux.

L'abbaye fut visitée par les rois :

- Louis XI qui fit don de 6 lampes en argent d'un poids de 146 kg,
- Charles VII qui se faisait précéder aux combats par la relique de Bellator, empruntée à Charroux.

Les ostensions importantes de Charroux ont lieu tous les sept ans, monstration des reliques promenées par 120 moines. En 2009, la tradition fut maintenue le 14 juin, sous la présidence de l'archevêque de Poitiers, avec participation des confréries limousines.

Le commerce était florissant ; création par les moines de 11 foires par an. François 1^{er} en créa d'autres. Création de fabriques de chapeaux, de serges et de tanneries. Les halles, toujours en place, sont parmi les plus grandes de l'Ouest de la France.

Le comté de la Marche.

La dynastie carolingienne se maintint jusqu'à l'avènement d'Hugues Capet en 987, mais dans les provinces, le pouvoir politique était désormais exercé par les anciens représentants du pouvoir central, et leurs successeurs. Dans la région : les comtes de Poitou et d'Angoulême et le

vicomte de Limoges. C'est alors qu'il se forma entre Poitou et Limousin une zone de Marche, qui acquit son autonomie, d'où naquit le comté de la Marche ; dont le centre fut d'abord fixé à Charroux, lequel comté eut des difficultés avec le comté de Poitou.

Dans cette période d'invasions et de guerres entre seigneurs (féodalité), des voix s'étaient élevées en faveur de la paix. C'est ainsi que Charroux, qui connut quatre conciles, tint le premier Concile de la Paix, mouvement appelé « de la paix de Dieu » en 989.

En l'abbaye se réunirent : l'archevêque de Bordeaux et les évêques de Poitiers, de Limoges, de Périgueux, de Saintes et d'Angoulême ; Limoges étant très lié au siège de Poitiers.

De ce concile résultèrent plusieurs décisions pour protéger de tous dommages les personnes et les biens des non combattants, clercs, paysans et autres pauvres...

Et toujours de la grande prospérité et du renom de l'abbaye.

A l'origine, vers 830, les moines se comptaient au nombre de 84, mais depuis il y eut accroissement en puissance et richesse par restitutions, donations nouvelles en Poitou, Saintonge, Angoumois, Flandre, Angleterre. En 1022, l'évêque de Limoges décéda et fut inhumé en ce lieu .

Prospérité et devoirs.

Dans cette période, en ces hauts lieux de la culture, furent enseignées « les sciences et les mères langues » - gratuitement. Le service de l'aumônerie remettait à trois pauvres chaque jour, une chopine de vin et un pain de 2 sols, et ce malgré les sièges et ravages subis. Chaque habitant « tant mâle que femelle » recevait annuellement de l'abbaye une rente d'un boisseau de mouture de blé et un liard, et le Jeudi Saint, à chacun un pain de dix deniers (en fonction du repas de la Cène).

Chaque habitant pouvait « tenir 2 chiens courants » - droit de pêche et de chasse - et transmission en franchise de leurs propriétés les uns aux autres.

Pas de droits seigneuriaux et banalités pour fours et moulins.

Les parents pouvaient marier leur fille sans le consentement de l'abbé ou du comte.

On devine l'influence que pouvait avoir la prospérité dans la cité, avec une telle législation...

Vers le milieu du Moyen-Age, le revenu de l'abbaye était de 40.000 livres, soit en francs nouveaux de 1978, près de 40 millions.

L'édifice roman dans le bourg de l'abbé, versant est du coteau.

Plus vaste que la cathédrale de Poitiers de 96 m le long, Charroux mesura 121 mètres. Édifice exceptionnel en Occident par ses dimensions, son décor, son art statuaire, son trésor dilapidé en partie : don de Charlemagne de quatre chandeliers d'or, crosses, bois de hampes, médailles, sans oublier ses reliquaires en métal précieux ornés d'émaux. La grande originalité de l'édifice est d'avoir été construit en forme de clef, car le calife Haroun el Rachid avait donné à Charlemagne les clefs du St Sépulcre.

La grande tour dite de Charlemagne (voir en début d'article), construite en 1047, abritait le chœur de l'église abbatiale, à trois nefs et 62 colonnes. Tour carrée de 54 mètres, dite tour des abbés.

Il existe sur les hauteurs de l'abbaye l'église paroissiale St Sulpice, édifice à trois nefs et à vitraux peints.

On battit monnaie à Charroux pendant plusieurs siècles,

Charroux et Limoges sont deux cités où l'on compte 2 et même 3 puissances avec les bourgeois du commerce. Mais la puissance de Charroux est bien due au rayonnement de son abbaye sur le passage du chemin de Compostelle. Actuellement nous y trouvons en activité une maison où les jacquaires font étape. Certaines maisons de la ville ont été construites avec des pierres de réemploi de l'abbaye ruinée - dont le restaurant « Charlemagne ».



Le reste du trésor de Charroux - photo FG

Fort heureusement, Prosper Mérimée, inspecteur des sites, est passé par là et la tour lanterne de la rotonde lui doit d'avoir échappé à la destruction, grâce à son intervention : classée en 1835 alors que le conseil municipal avait demandé sa destruction.

Les fouilles de 1949-1951, puis celles de 1993, permirent de redécouvrir le plan central de la rotonde, et de comprendre ainsi l'ampleur et la complexité de ce monument exemplaire de l'art roman.

1780 fin de l'abbaye malgré la demande unanime des habitants.

1790 vente comme bien national, en plusieurs lots, dont 5 furent acquis par l'abbé de Loiseau de Grand Maison. (rotonde et cloître)

1839 cette même famille en laisse la propriété aux Ursulines de Chavagnes, à condition d'y maintenir une école pour les jeunes filles de Charroux. Par héritages successifs, donation fut faite à la communauté des chanoines réguliers de l'Immaculée Conception, dont le donateur était membre.

Originalité. En 1922 la communauté prit en charge la paroisse. Depuis cette date le curé de Charroux est nommé par cet ordre, l'évêque étant tenu d'approuver cette nomination.

1970 15 mai, donation des terrains sur lesquels sont situés la tour et les vestiges de la rotonde.

1975 27 août, cession du bâtiment abritant la salle capitulaire, faisant office de musée. Les terrains entourant le bâtiment conventuel sont toujours la propriété de la communauté.

L'Art statuaire importun ou le culte étrange de saint Birotin pratiqué par les femmes stériles.

Dans le journal « le Poitou médical » sont décrites les pratiques usitées à l'époque de l'auteur, le Dr Laucatour-Ponteil (1890) médecin à l'Isle-Jourdain.

Les femmes en mal d'enfants.

« D'aucuns m'ont assuré, dit-il, que la femme frottait son ventre contre celui du bon moine (statue de pierre), le mari exhortant son épouse à frotter fort, pour que l'opération réussisse. »
Conclusion du docteur : « Il semble que ces pratiques soient devenues rares et clandestines ».

En 1939 les statues de Charroux étaient entreposées dans un abri de planches. Les malades, malgré les interdictions, venaient de fort loin gratter les statues. Quelles étaient les fonctions attribuées aux divers saints ?

St Moqueur : parce qu'il rit, guérit les esprits moqueurs et taquins.

Le saint qui met une main derrière le flanc guérit les maladies de reins.

St Braillard : ou Braillou - sa bouche et ses yeux sont usés - Il guérit les enfants qui pleurent trop et les ophtalmies.

Le saint pour les jambes guérit varices et eczéma.

Le saint du sourire est invoqué par les femmes enceintes pour avoir un enfant gracieux.

Le saint pour le cœur qui met la main devant la poitrine protège aussi les amoureux.

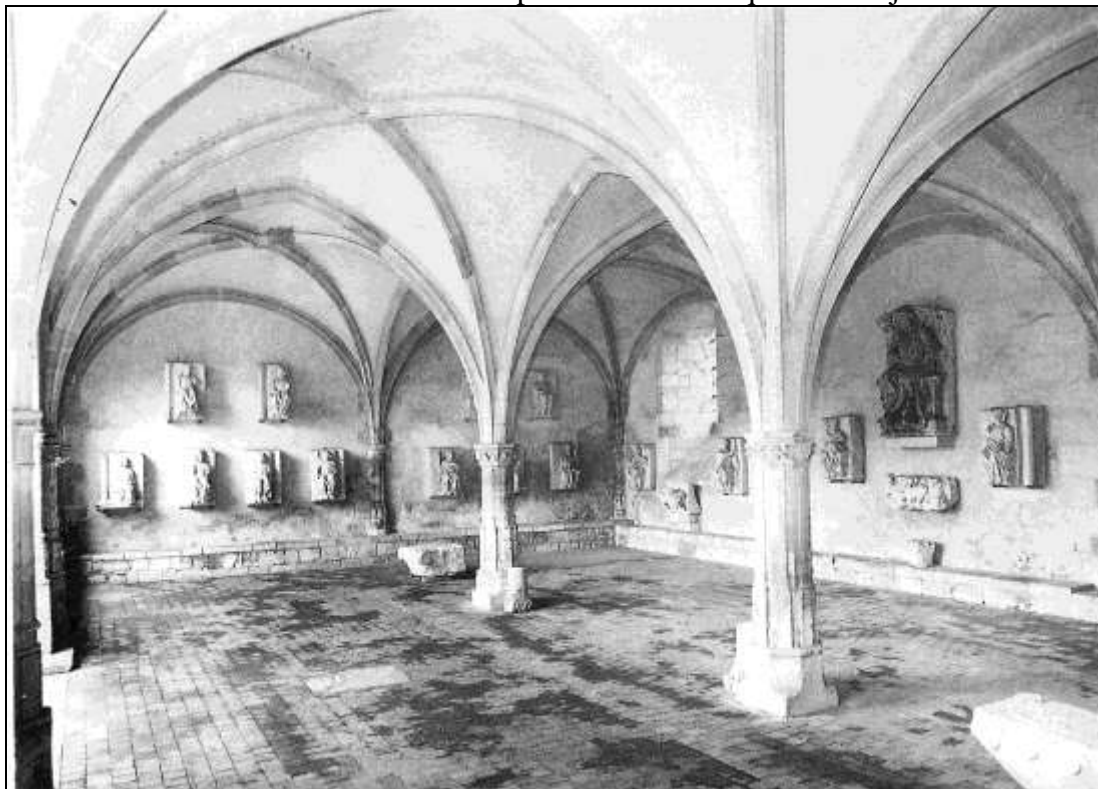
Le saint au bras cassé est protecteur des manchots.

Le saint accroupi guérit la colique et les hémorroïdes.

Pour que les saints soient efficaces dans les vœux des pèlerins, les demandeurs raclaient le saint et cette poussière était mise dans une bouteille d'eau prise à la fontaine de dévotion. Il fallait boire cette mixture 9 jours consécutifs.

Bien entendu le clergé était contre ces 'dévotions' qui relevaient du paganisme. Alors parfois excédés, les moines retournaient les statues, mais les bonnes gens raclaient toujours... de l'autre côté.

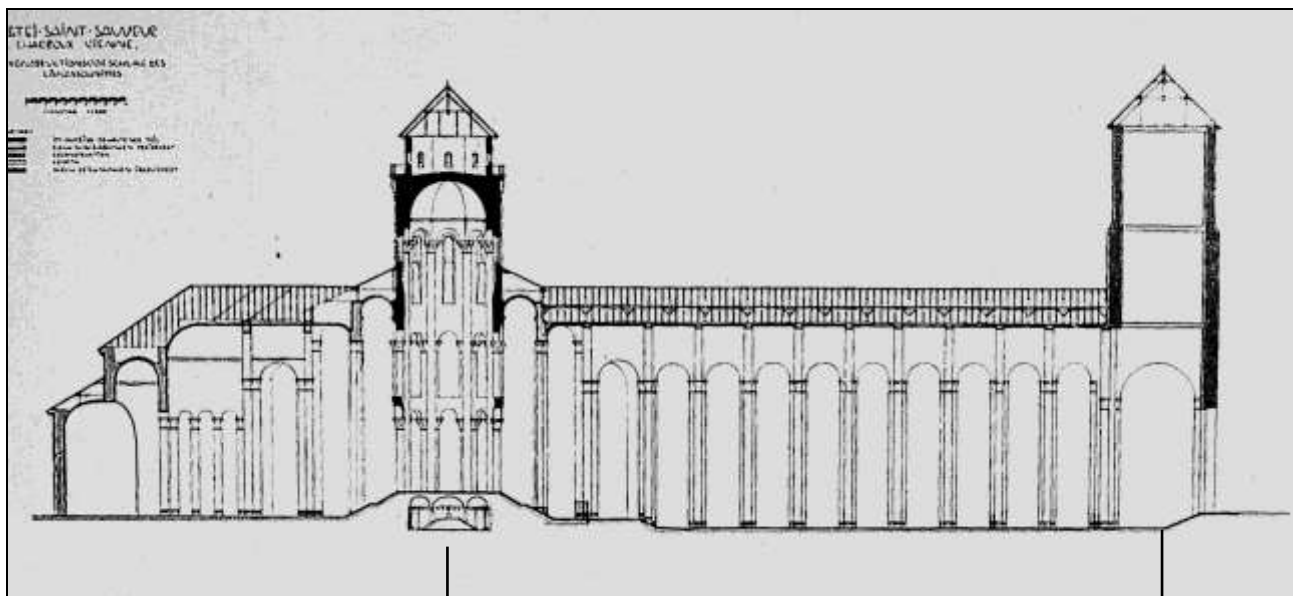
Charroux fut un lieu de pèlerinage. 70 reliques y furent recensées. La fontaine St Sauveur était une fontaine de dévotions. La maison des pèlerins de St Jacques est toujours en activité.



La salle capitulaire et le reste de la statuaire du grand portail - photo brochure sur Charroux.



Maison des pèlerins (XVe siècle) - photo FG



Coupe de l'abbatiale St-Sauveur de Charroux.

Est

ouest

La 'tour Charlemagne' et
Le chœur avec la crypte
(traces restantes)

La tour carrée et
et le porche monumental
(disparus)

<----- 121 m ----->

Photo Brochure sur Charroux.



Maquette Dominique VIDAL à l'Office de Tourisme.

Très bonne maquette du Syndicat d'initiatives. Sur l'image du haut, on voit bien le porche monumental où était l'essentiel de la statuaire (comme à Civray et à Angoulême). La tour 'Charlemagne', seul reste imposant, est visible à l'est et les bâtiments conventuels et le cloître au sud comme dans toutes les abbayes. On peut prendre ici conscience de l'immensité du monument. (photo Brochure sur Charroux)

LE VIN DE ROSSIGNOL ET DES ENVIRONS

HISTOIRE D'UN ANCIEN VIGNOBLE DU
PERIGORD



Photographie des vendanges à Jaurias en 1905 - Archives Jaurias

Conférence donnée au GRHIN
le 7 juin 2012
par Michel Vergnaud

HISTOIRE DE LA VIGNE ET DU VIN LEURS ARRIVÉES EN PÉRIGORD

Le vin, synonyme d'ivresse, de convivialité et d'art de vivre a toujours été chargé d'une valeur symbolique, voire d'une signification religieuse, depuis la nuit des temps, dans tous les pays, berceaux des grandes civilisations de la Mésopotamie à la Méditerranée. Les Celtes, venus du nord-est, ont vite assimilé ces valeurs. Les Pétrôcores, installés en Périgord, n'ont fort heureusement pas dérogé à la règle.

Toutefois, les archéologues et les historiens s'accordent à dire que les Gaulois, grands buveurs de cervoise, c'est-à-dire de boisson fermentée à base d'orge, de froment ou d'avoine, ancêtre de la bière, ne connaissaient ni la vigne cultivée, ni bien entendu le vin, à leur arrivée dans la région.

La vigne sauvage existait depuis toujours, puisqu'on a retrouvé des feuilles de vigne fossilisées *Vitis Sezannensis* dans les terrains sédimentaires du paléocène, soit il y a environ 65 millions d'années, (ère tertiaire) dans la région de Sézanne en Champagne.



Feuille fossilisée de *Vitis Sezannensis* Photo A. Saphon Wikipédia

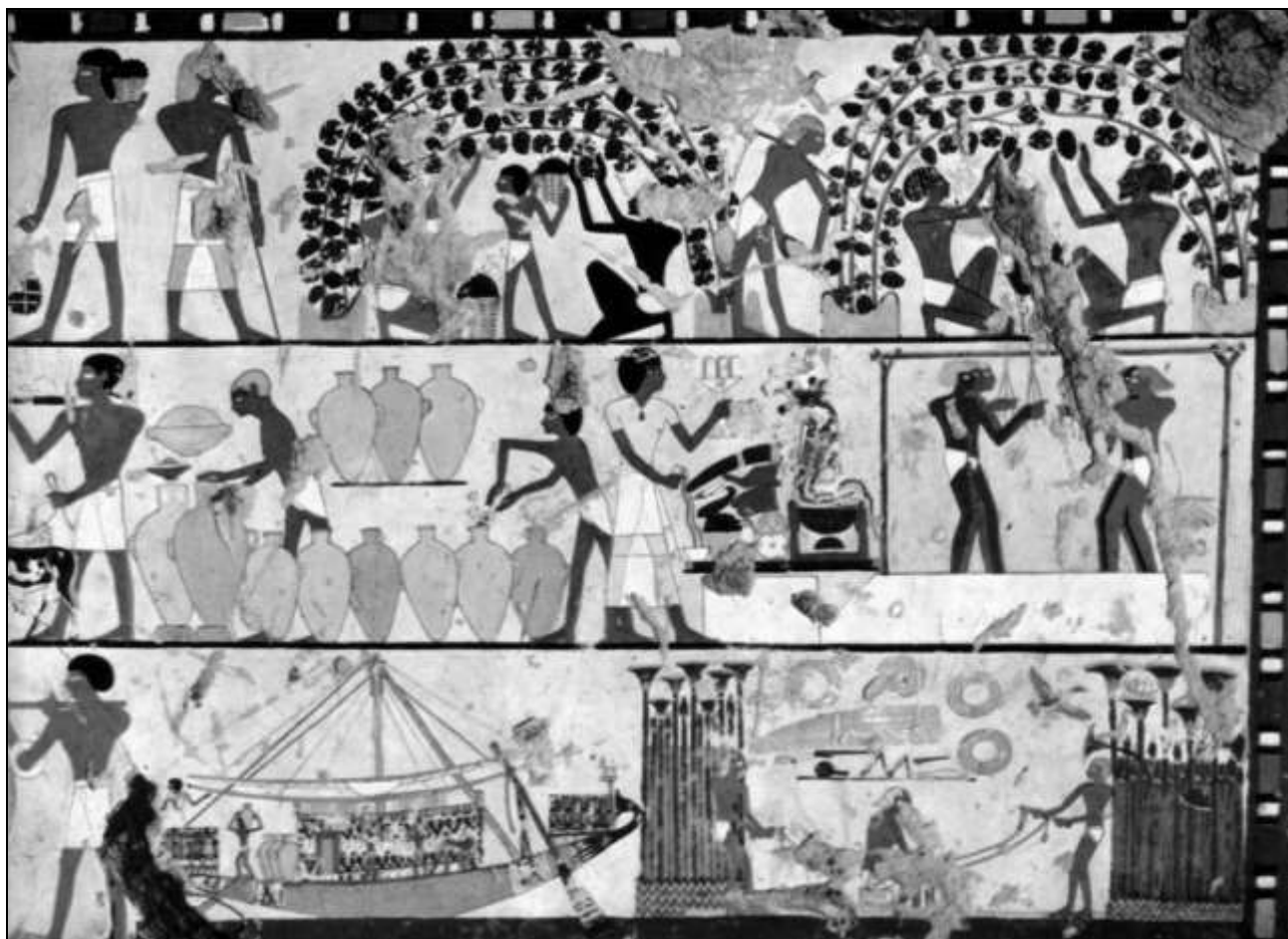
Elle poussait déjà sous forme de lambrusques, sorte de liane sauvage que l'on peut rapprocher des ronces actuelles. Mais ce type de vigne était très éloigné de la vigne cultivée.

En se basant sur les plus récentes découvertes archéologiques, c'est en Arménie que se situe la « patrie du raisin ». On rappellera que ce lieu d'origine de la vigne cultivée est en même temps celui du Mont Ararat, frontière actuelle entre la Turquie et l'Arménie, lieu où la légende biblique fait planter la vigne par Noé à la fin du Déluge (Genèse chap. IX v. 20). En 2007, une équipe d'archéologues a trouvé, dans un site proche de la rivière Arpa, des vases remplis de pépins de raisin permettant de supposer que 6000 ans auparavant aurait eu lieu, à cet endroit, une des plus anciennes vinifications du monde.

Cette apparition du premier vin sur le haut plateau arménien et en Transcaucasie a été confortée par des nombreuses découvertes de pépins de raisin dans des couches datant des IV^e et III^e millénaires av. J.C. en Géorgie ainsi que des traces de ceps de vigne dans la même région.

L'expansion de la vigne et de la vinification du raisin se fait peu à peu vers le sud et l'ouest.

La première représentation du procédé de vinification est le fait des Egyptiens, au III^e millénaire av. J.C., sur des bas-reliefs représentant des scènes de pressurage et de vendange datant de 2500 ans av. J.C. Des amphores remplies de vin ont également été retrouvées dans la tombe de Sémerkhet, septième pharaon de la 1^{ère} dynastie thinite. (2950 ans av. J.C.)



Représentation viticulture Sémerkhet photo Wikipédia

La vigne poursuit ensuite son implantation en Grèce antique et elle devient un élément essentiel de l'agriculture méditerranéenne avec les céréales et l'olivier. Au cours de leurs nombreux voyages et expéditions, entre 1500 et 500 av. J.C., Grecs et Phéniciens implantent la vigne et l'usage du vin dans l'ensemble du bassin méditerranéen.

C'est lors de la création de Massalia (Marseille) aux environs de 600 av. J.C., que les Phocéens plantent les premières vignes en Gaule celtique.

Dès cette époque, les Gaulois, amateurs de bonnes choses, adoptent le vin. Leur goût immodéré pour cette nouvelle boisson est souligné par de nombreux témoignages grecs et romains. On le boit selon les rites indigènes, à la manière de la bière, principale boisson alcoolisée de l'époque. Il est accaparé par les « princes » gaulois qui s'efforcent d'adapter les rites grecs aux coutumes locales. Rare et exotique, le vin est un breuvage que l'on sert aux yeux de tous dans une luxueuse vaisselle importée (vases en bronze ou en céramique à figures rouges et noires provenant de Grèce). Il est également à l'honneur dans la tombe, à l'instar de la princesse de Vix qui se fit accompagner pour son dernier voyage par un extraordinaire cratère en bronze



Cratère de Vix VIe siècle av. J.C. photo Wikipedia

Héritiers des Grecs et des Etrusques, les Romains poursuivent l'extension des vignobles d'Italie. Au III^e siècle avant notre ère, les côtes thyréniennes, Campanie, Latium, Etrurie se couvrent de grands domaines viticoles. Ce vin italien est exporté principalement vers le plus grand marché de l'époque, à savoir la Gaule. Ce marché s'étend peu à peu avec la domination politique et militaire de Rome à partir de la fin du III^e siècle av. J.C.

Grâce à l'amphore, emballage perdu de l'Antiquité, il voyage sur des navires qui sillonnent les côtes et remontent les fleuves de la Gaule. Certains de ces navires peuvent transporter jusqu'à dix mille amphores de 25 litres.

L'amphore est apparue au VIII^e av. J.C. en Méditerranée orientale pour transporter le vin sur de longues distances. Pour cela, elle est intérieurement enduite de résine ou de poix, autant pour éviter que le vin ne tourne que pour assurer l'étanchéité. Elle est fermée par un bouchon de liège et scellée par du mortier de chaux.

Pendant deux siècles les Gaulois consomment du vin importé de Rome.

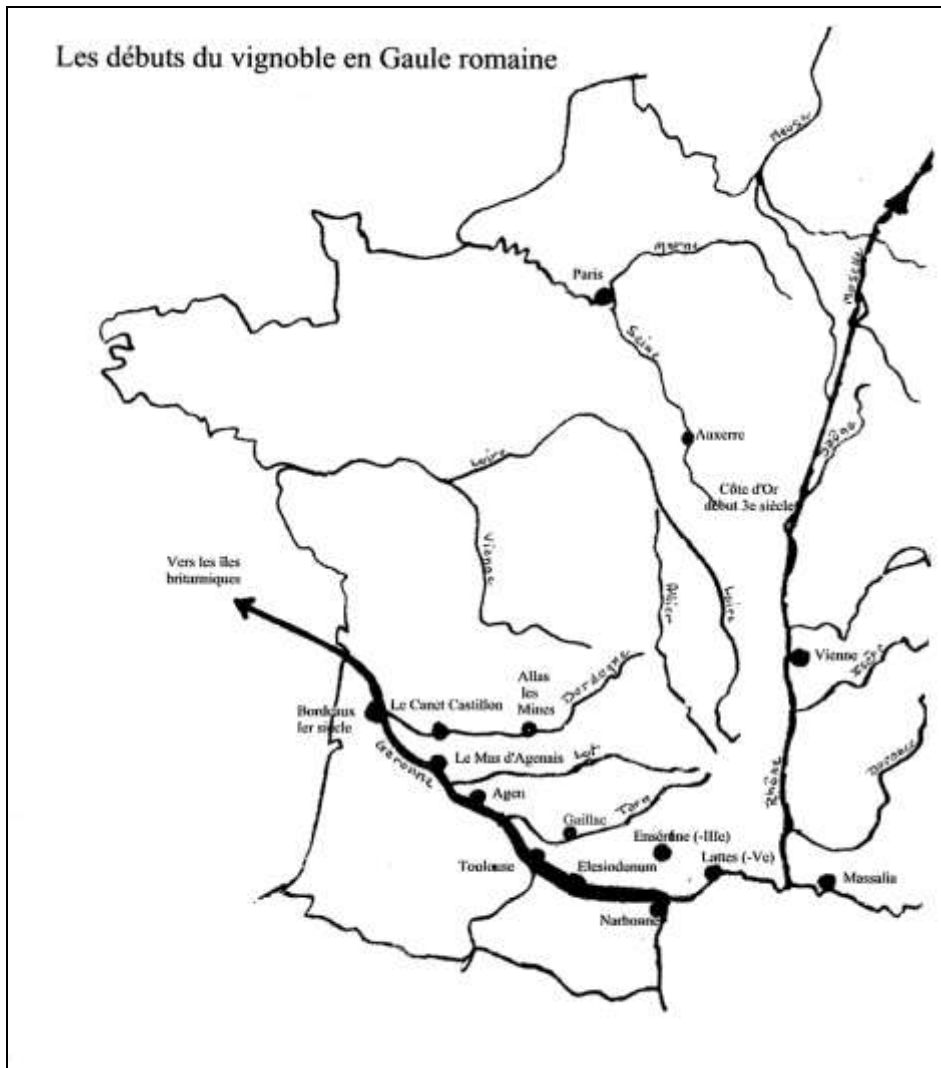
A cette époque il n'y avait pas de vin produit en Aquitaine. Les marchands installés en Narbonnaise expédiaient les vins romains vers Burdigalia (Bordeaux).

On a retrouvé à Bordeaux, comme à Ensérune (au nord-est de Narbonne et à l'ouest de Béziers), des cols d'amphores italiennes qui portaient l'estampille M. PORCI. Nous savons que M. Porcius était *duumvir* (magistrat) à Pompéi et aussi producteur et marchand de vin. On a découvert cette même estampille en Campanie. Le vin pompéien alimentait Bordeaux et de là une partie était expédiée vers les Iles Britanniques où il servait de monnaie d'échange pour acquérir des minerais tel que l'étain.

On sait également que le vin était redistribué dans le Sud-Ouest puisqu'une marque de M.PORCI a été découverte dans la villa gallo-romaine de Canet, près de Sainte-Foy-la-Grande, sur la Dordogne, et deux autres marques d'autres marchands à Lacoste, près de Castillon-la-Bataille et à Saint-Médard de Mussidan sur l'Isle.



Amphores à vin photo Wikipedia



Carte du vignoble en Gaule romaine

La carte ci-dessus montre le trajet que suivait le vin de Campanie vers le Périgord.

André Tchernia dans son ouvrage « *Le Vin de l'Italie romaine* » s'est livré à un calcul très subtil à partir des quarante-quatre épaves de navires contenant des amphores de type italique repérées sur les côtes méridionales françaises pour essayer de mesurer les quantités importées. Il arrive à un ordre de grandeur de 120.000 hectolitres de vin (environ 600 000 amphores par an), absorbés annuellement par la Gaule et cela pendant un peu plus d'un siècle avant notre ère. Il est certain que pendant la conquête de la Gaule l'armée ne pouvait absorber de telles quantités et que l'essentiel était destiné à la consommation indigène. Ce vin était échangé contre des esclaves et contre le produit des mines de la région, cuivre des Pyrénées, argent des Ruthènes, or de l'Ariège et sans doute fer des Pétrrocres.

Peu à peu les exportations vont être remplacées par la production locale.

Ce n'est qu'après la conquête romaine de 52 av. J.C., par Jules César que les Gaulois commencèrent à produire du vin en abondance et c'est à cette époque que remonte l'origine de nos grands vignobles. En particulier celui de la Narbonnaise. La progression spectaculaire de la production de vin en Gaule est due, à l'époque flavienne, à la destruction du vignoble pompéien consécutif à l'éruption du Vésuve en l'an 79.

L'Italie importe alors le vin de Gaule méridionale.

Cette production s'étend progressivement vers le Sud-Ouest et Bordeaux au Ier siècle de notre ère avec la présence du cépage *biturica* cité par l'agronome latin Columelle. Ce cépage qui pourrait provenir de la région Cantabrique du nord de l'Espagne est un plant adapté au climat océanique. Columelle écrit : « *Elles supportent très bravement les tempêtes et les pluies (Pline dit que leurs fleurs ne sont pas sujettes à couler) ; elles rendent en quantité, un vin qui se garde longtemps et se bonifie au bout de quelques années. Leur rendement reste bon en terrain maigre.* » Cette description permet de penser que la *biturica* pourrait être l'ancêtre du groupe des carmenets qui comprend le cabernet, le cabernet-sauvignon, le merlot, le petit-verdot, le carmenère et le sauvignon. C'est-à-dire les cépages caractéristiques de l'Aquitaine.

Les Gaulois, en développant la viticulture, améliorent les procédés de vinification par la technique du vieillissement en fûts de chêne.

L'invention du tonneau par les Celtes est un progrès majeur dans le domaine du transport du vin, mais il a aussi l'inconvénient de faire disparaître toute possibilité en matière de trouvailles archéologiques, à la différence de l'amphore.

Peu de renseignements sont disponibles sur l'évolution du vignoble français pendant les premiers siècles de notre ère, si ce n'est que la vigne s'est propagée dans la France entière, en particulier en Ile-de-France, tout autour de Paris.

La pauvreté de la documentation ne permet pas d'attribuer au vignoble du Périgord une très grande ancienneté.

Pourtant, la découverte archéologique faite en 1957 à Allas-les-Mines dans la vallée de la Dordogne près de Siorac-en-Périgord, d'un ensemble fouloir-pressoir utilisé avec divers réaménagements, incite à penser qu'un vignoble existait à cet endroit du début du Ier siècle au milieu du IIIe siècle. Sans doute, l'ensemble a-t-il été ruiné lors des invasions qui ont marqué le début de la seconde moitié du IIIe siècle.

C'est la première preuve de la présence de la culture de la vigne dans la région, culture qui s'est forcément répandue vers le nord-ouest.

DÉVELOPPEMENT DU VIGNOBLE

Les invasions barbares ou grandes invasions commencent au III^e siècle après Jésus-Christ, quand les Francs, les Alamans, les Saxons, les Huns, les Goths, les Visigoths, les Vandales rencontrent, envahissent, pillent et déstabilisent l'Empire romain.

Le 4 septembre 476, Romulus Augustule abdique. Il est le dernier empereur romain d'Occident. Les anciennes provinces sont en plein déclin économique, en particulier l'agriculture.

Mais l'Eglise maintient dans ses diocèses, la culture de la vigne et la production de vin et répand sa commercialisation. Le vignoble s'étend alors régulièrement, aidé en cela par l'extension des ordres monastiques. En effet la liturgie de la communion sous les deux espèces, pratiquée jusqu'au XIII^e siècle, est l'un des moteurs du maintien de la tradition viticole.

Le Moyen-Age se fait le témoin des progrès de qualité du vin. Alors que les vins de l'Antiquité étaient coupés d'eau et agrémentés d'herbes et d'aromates, le vin tel que nous le consommons aujourd'hui apparaît au Moyen-Age.

En 800, Charlemagne, premier empereur romain germanique, pourtant grand buveur de cervoise devenue bière, prend des mesures pour améliorer la qualité du vin dans une ordonnance qui stipule : « *Que nos intendants se chargent de nos vignes qui relèvent de leur ministère, et les fassent bien travailler, qu'ils mettent le vin dans une bonne vaisselle et qu'ils prennent toutes les précautions pour qu'il ne soit gâté d'aucune manière.* »

Mais les véritables dépositaires de la qualité sont les moines qui perpétuent la tradition viticole. Les cathédrales et les églises étant propriétaires des vignobles, sous couvert de l'activité du « *vin de messe* », les moines gèrent de nombreux vignobles monastiques, contribuant ainsi à la création de vignobles de qualité existant encore aujourd'hui.

C'est ainsi qu'en 937, la charte n° 218 du Cartulaire de l'Abbaye de Saint-Cybard près d'Angoulême (Archives départementales de la Charente – cote H. I. I.) mentionne la présence de vignobles à Goûts. En effet, le moine Leutérius fait don à l'abbaye de Saint-Cybard d'un domaine lui appartenant situé au Mas, lieu-dit de cette commune.

« *Ego, in Dei nomine, Leuterius quamvis indignus sacerdos, una pro Dei timore vel eterna retributione cedo ad monasterium Sancti-Eparchii vel ad suis monachis ibidem De servientibus manso meo qui est in pago Petricorico in centena Berciacinse in villa que dicitur Guz cum terris, vineis, pratis, pascuis, adjacentis, aquis aquarumve decursibus, cultum et incultum quesitum et inquesitum et quod ad inquirendum est, omnia et ex omnibus* »

Soit, en traduction libre : « *Moi, au nom de Dieu, Leutérius, quelconque prêtre sans mérite, dans la crainte de Dieu, donne au monastère de Saint-Cybard ou à ses moines, de même serviteurs de Dieu, un manse à moi, qui est en Périgord dans la centaine de Berciasinse dans la villa de Gous avec ses terres, vignobles, prés, pâturages attenants et les eaux qui les parcourent, parties cultivées et incultes ...* »

C'est, à notre connaissance, la première fois qu'un vignoble est cité en Périgord.

Le Chanoine G. Tenant de la Tour écrit dans : *L'homme et la terre de Charlemagne à Saint-Louis* - page 490 : « *Depuis la fin du IX^e siècle de grands allodiers avaient légué à l'épiscopat de Limoges des vignes à Ribeireix, Juillac, Verteillac, etc.* »

Le rôle des rentes et fiefs du seigneur de La Tourblanche établi en 1249 au moment du départ de ce seigneur pour la croisade de Saint-Louis en Egypte prouve que la culture de la vigne

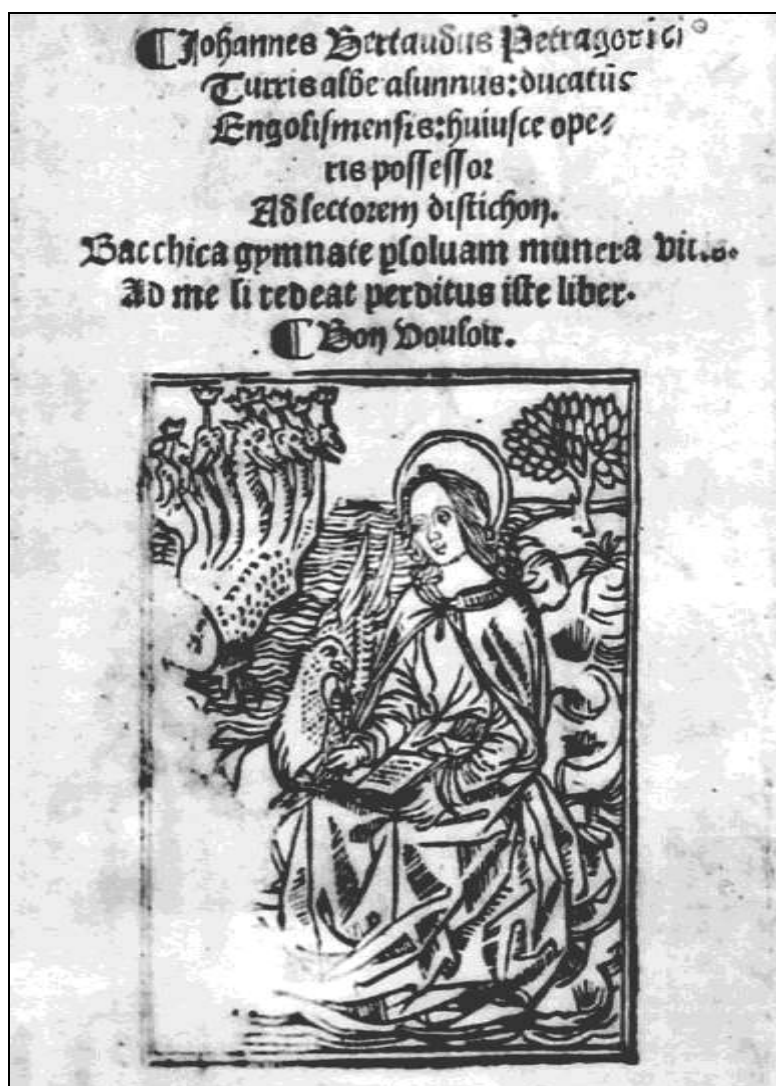
était couramment pratiquée dans ses domaines à cette époque et en particulier dans les paroisses de Goûts et de Cherval. Le vin figure dans les redevances de presque tous les tenanciers.

Citons parmi les plus proches de Goûts et de Rossignol : « *A la Croiz* (La Croix, paroisse de Goûts) *deu om un sester de vi et una emina de civada a la mesura vielo* » ... « *Del mas de la Melia* (La Mille, paroisse de Cherval) *deu om 3 s. a Nadal et 3 s. a la sent Joan un sester de vi et una charm de mosta e una galina* » ... « *Del mas de la Folada* (La Feuillade, paroisse de Cherval) *deu om IX s. a Nadal e IX s. a la sent Joan de questa et 3 sesters de froment et 6 sester de vi ...* »

En 1529, Jean Bertaud, né à La Tourblanche le 18 juillet 1502, contemporain de Rabelais et auteur d'un des premiers ouvrages de défense religieuse contre les luthériens : *Economium de cultu trium Mariarum*, appose son *ex-libris*, le premier connu en Périgord et sans doute l'un des premiers en France, sur l'ouvrage de Nicolas Perotti, prélat et philologue italien : *Cornuciopeia seu latinae linguae commentarii* Paris 1529 qu'il vient d'acquérir.

Dans le haut de la vignette sont écrits les mots latins :

*Johannes Bertaudus Petragorici
Turris albe alumnus, ducatus
Engolismensis, hujusce operis possessor.
Ad Lectorem distichon
Bacchica gymnate persolvam munera vitis,
Ad me si redeat perditus iste liber
Bon vouloir*



Après avoir ainsi fait connaître son nom et le lieu de sa naissance, Jean Bertaud s'adresse à celui qui lui rendrait ce livre en cas de perte en lui promettant quelque bouteille de bon vin.

« *Cadeau point banal pour ceux qui connaissent la renommée des anciens vignobles de Goûts, Rossignol et La Tourblanche* », comme l'écrit A. Dujarric-Descombes dans son commentaire sur cet *ex-libris* publié dans le bulletin de la Société Historique et Archéologique du Périgord de 1900, pages 59-61.

Jean Bertaud fait suivre cet avis de sa devise : Bon vouloir.

En novembre 1651, au moment de la Fronde qui a déchiré la France, Louis II de Bourbon-Condé, dit le Grand Condé, meneur de ladite Fronde prend Périgueux et les habitants se rangent à son parti. Odet Lelong, propriétaire de La Meyfrénie, conseiller du roi et magistrat au présidial de Périgueux passe par-devant notaire une protestation contre la rébellion de Périgueux.

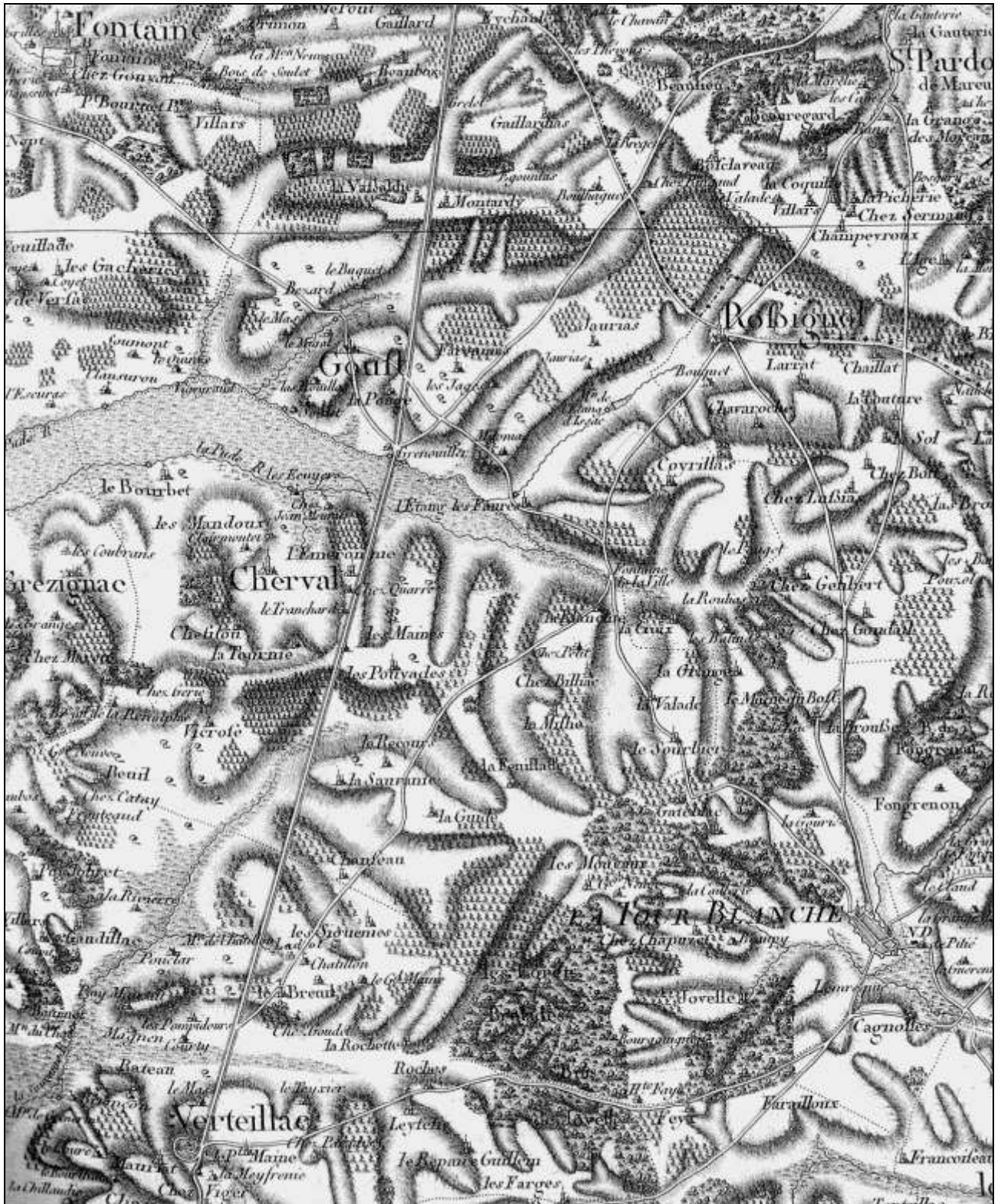
« *Au repaire noble de la Méfrenie, paroisse de Verteillac en Périgord, par devant moi notaire royal [...] a été présenté et personnellement constitué monsieur maître Odet le Long conseiller du Roi, magistrat au siège présidial de Périgueux, par lequel a été dit qu'au commencement du mois de septembre dernier passé, il se serait retiré avec sa famille de la ville de Périgueux au dit présent lieu et repaire de la Méfrenie à cause des vacations dudit siège et saison des vendanges, là étant ledit sieur à présent sur le point de s'en retourner en ladite ville de Périgueux pour la fonction de son dit office de conseiller, il a été averti que le seigneur prince de Condé est entré en ladite ville de Périgueux, que la majeure partie des habitants d'icelle ont souscrit et se sont mis à son parti et que même il a laissé monsieur de Bourdeilles commandant qui s'est aussi uni audit parti et a pris charge de livrer des biens de guerre pour ledit seigneur prince de Condé et que tout ce que dessus chaque source et autorité, voit à cette cause ledit sieur le Long déclare en présence de moi dit notaire et les témoins qu'il n'entend approuver ladite cause et parti du dit seigneur prince de Condé, mais au contraire qu'il désire toujours demeurer absolument dans l'obéissance et cause du roi et qu'à raison de ce, il ne peut aller en ladite ville de Périgueux... »*

A la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e siècle les textes sont nombreux. Nous pouvons citer des actes de vente de 1701, des arpentages de 1707, des partages de 1713 et 1714, des baux ou arrentements de 1737 et 1765, relatifs aux **vignes** sur la paroisse de Goûts.

La relation du voyage de Lagrange-Chancel au printemps 1730 s'exprime ainsi : « *De Fontaine, je passai à Goûts, paroisse et archiprêtré, entouré de vignes et de terres labourables.* »

APOGÉE DU VIGNOBLE

En 1776, le pèrigourdin Pierre de Belleyme (né en 1747 à Beauregard et Bassac) est chargé par l'Intendant de Guyenne, Charles Boutin, de dresser, pour le Roi, une carte détaillée de la province. La première planche est publiée en 1783.



Carte du vignoble de Rossignol et des environs par Pierre de Belleyme

Cette carte remarquable de précision nous montre, en particulier, les surfaces plantées en vigne.

Le vignoble de Rossignol et des environs, qui progressivement a atteint une notoriété certaine, est spectaculairement représenté. Il s'étend de Fontaine au nord-ouest, La Chapelle-Montabourlet au nord-est, La Tourblanche à l'est, Verteillac au sud et Grézignac à l'ouest. En gros, il englobe les communes actuelles de Goûts-Rossignol, Champagne-et-Fontaine, La Chapelle-Grézignac, Cherval, La Chapelle-Montabourlet et Verteillac.

L'extension de la vigne et l'accroissement de la production du vin se sont poursuivis pendant près de deux siècles apportant une aisance certaine dans l'ensemble de la région.

Cette expansion a eu deux causes principales, l'une naturelle, l'autre conjoncturelle.

En effet, le milieu naturel a permis le développement du vignoble.

Michel Chadefond dans « *Evolution des structures agricoles du canton de Verteillac* » écrit : « *La plupart des altitudes se situent aux alentours de 150 mètres et la côte de calcaire 'Campanien' qui court du nord-ouest au sud-ouest de Champagne-et-Fontaine à Bourg-des-Maisons ne s'individualise guère au milieu de cette morphologie de collines plus ou moins douces. Cette côte domine un peu au nord les plaines de Goûts-Rossignol, dont le soubassement de calcaire 'Coniacien' a donné des sols rouges qui contrastent avec les terres grises ou blanches du 'Campanien'.*

Ces sols argilo-calcaires sur des calcaires assez durs du 'Coniacien' composés d'une fine couche d'argile rouge qui enrobe des éléments calcaires de formes et de dimensions variées. Ces sols sont en général très alcalins (Le pH atteignant ou dépassant 8).

Les flancs des collines du 'Campanien', de teinte grisâtre ou blanche, sont également très alcalins. Les deux sortes de sols, faciles à travailler étaient et restent favorables à la culture de la vigne. »

L'élément conjoncturel qui a permis le « boom » de la production de vin a été ce que l'on a coutume de nommer « *le petit âge glaciaire*. ».

Pendant plus de 400 ans, du début du XV^e siècle au milieu du XIX^e siècle régna sur l'Europe et l'Amérique du Nord ce que l'on a baptisé « *la petite période ou âge glaciaire*. » Cette longue période fut marquée par un refroidissement important des hivers et par des étés courts.

Les 25 ans qui vont de 1690 à la mort de Louis XIV (1715) constituent l'un des pics du froid, en particulier à Paris et dans toute l'Ile-de-France. L'hiver de 1709-1710 est resté dans les mémoires. Le vin a gelé jusque dans le verre du Roi ! Le froid a atteint - 25° dans la campagne autour de Paris. Cet hiver a entraîné la mort de 200 à 300 000 personnes par le froid et la faim.

Fort heureusement, l'influence atlantique qui se fait sentir en Périgord a permis d'éviter ces grands froids et la région a pu fournir Paris et l'Ile-de-France en céréales et en vin. Ce qui a grandement contribué à l'enrichissement des propriétaires terriens et leur a permis de construire ou de reconstruire ce que l'on a appelé les châteaux viticoles : Jaurias, La Vassaldie, La Meyfrénie, Clauzuroux, La Ligerie, la chartreuse du Sourbier ou de conforter l'aisance des prieurés de Fontaine et de la Commanderie des Chevaliers de Saint-Jean à Soulet.



Carte postale collection de l'auteur

Demeure des Aubin de Jaurias, le château de Jaurias, a été bâti en 1770 sur l'emplacement d'un édifice plus ancien par François-Denis Aubin de Jaurias, mousquetaire de la garde du Roi.

Son père, Léonard Oubyn de Jaurias était décédé en 1763. Cette même année dans l'inventaire des biens meubles et immeubles fait à la suite de ce décès, il est noté que le chai contient 400 barriques de vin.

Jaurias était, déjà, le fleuron du vin de Rossignol.

L'expansion du vignoble est freinée par la tourmente de la Révolution. Le propriétaire des lieux, François-Denis Aubin de Jaurias, premier maire de Goûts nommé en 1790, émigre en 1792, puis, amnistié, rentre à Jaurias en 1802. Il relance le vignoble mais décède un an après.

C'est son fils Antoine Aubin de Jaurias qui, à 20 ans, reprend la propriété et va la transformer en un vignoble florissant.

L'étude détaillée de la matrice cadastrale de Goûts-Rossignol datant de 1833 montre que les vignes de la famille de Jaurias s'étendaient sur 102 hectares.

La vinification se faisait dans le cuvier situé dans les communs du château. Ce cuvier et le chai ont été conservés en état et ont été utilisés jusqu'en septembre 1989.

Les très importantes et riches archives de Jaurias permettent, de façon unique, de connaître ce que pouvait être le commerce du vin de Rossignol entre 1805 et 1849, c'est-à-dire à la grande époque du vignoble de Rossignol.

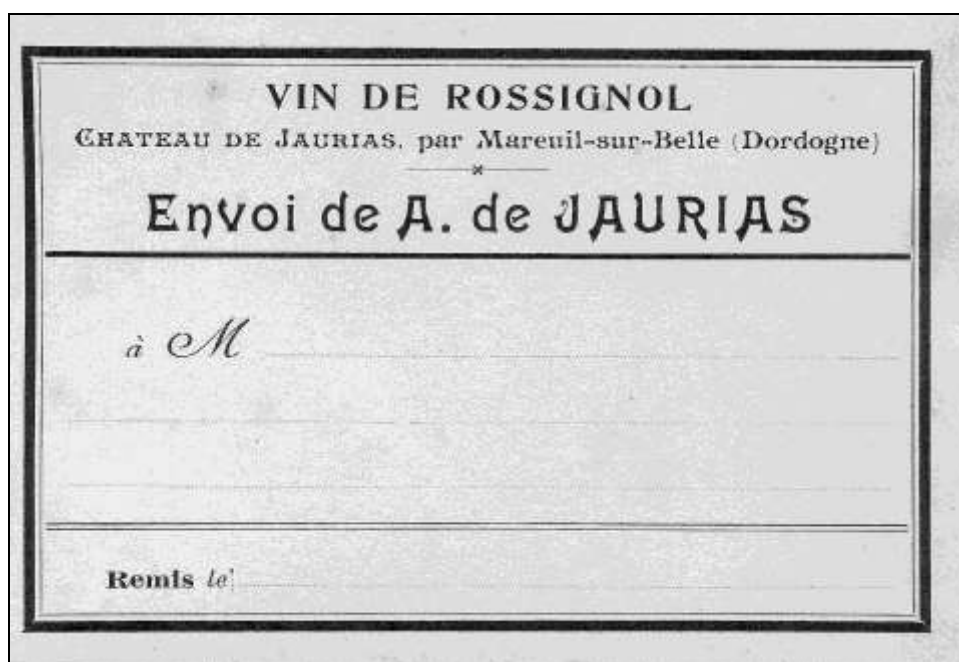
En effet, Antoine de Jaurias, en « chef d'entreprise » sérieux et avisé, notait tout ce qui concernait la production de ses vins et leurs ventes.

« Depuis l'année 1805 jusqu'à celle-ci 1808, j'ai vendu chaque année l'une portant l'autre pour 4000 fr. de vin sans y comprendre celui que j'ai converti en eau-de-vie qui en 1807 fut vendu 3400 fr. mais provenant de toutes les différentes années.

De 1805 à 1808 nous avons fait chaque année aussi à peu près 240 ou 250 barriques de vin, et l'ai vendu 180 et 190 fr. Le charroi conduit à Limoges, ce qui fait 95 fr. Le charroi tous frais déduits.

Le montant de tout ce vin m'a été payé ; reste seulement de par M. Malet négociant à Limoges dix pièces qu'il s'est engagé de me remettre ou de me payer 120 F la pièce. »

Si l'essentiel de la production était vendu en barriques, une petite partie l'était en bouteilles. En témoigne l'étiquette des premières bouteilles apparue au XIXe siècle.



Archives Château de Jaurias

Le problème du bouchage n'était, cependant, pas encore résolu.

En septembre 1844 le marquis de Rastignac, demeurant au château de Puyguilhem, écrit à Antoine de Jaurias : « *Je pense que le temps s'est suffisamment refroidi pour mettre mon vin en bouteille. Comme on ne sait pas le faire en Périgord, j'enverrai un mulet chercher ma barrique.* »

La concurrence était sévère avec les autres viticulteurs du vignoble de Rossignol.

C'est ainsi qu'en janvier 1836, le curé de Dournazac écrit à M. Antoine de Jaurias que : « *Bien que à 125 fr. le charroi soit cher, j'en commande un, la veuve Blaignac aubergiste en prendra un également ainsi que M. Desvoisins, mais il n'y aura pas d'autres commandes dans le bourg car M. Jauvinaud de Goûts et M. Pichon de Mareuil offrent un vin comparable au vôtre à 110 fr. la pièce.* »

En conclusion il lui demande s'il consent les mêmes conditions !

En février 1845, nous trouvons un décompte intéressant pour un client de Limoges. Pour deux pièces de vin 209,40 fr.

dont	138	pour le vin
	24	pour la conduite
	41,24	pour l'octroi
	6,16	pour le droit de mouvement

L'octroi était une taxe, prélevée à l'entrée des villes, très impopulaire auprès des gens de la campagne, agriculteurs et des viticulteurs.

François, le fils aîné d'Antoine de Jaurias, ingénieur de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris, en même temps qu'une carrière réussie auprès de compagnies minières, prend peu à peu, à Jaurias, le relais de son père vieillissant. Il poursuit le développement du vignoble.

On retiendra dans sa correspondance qu'en septembre 1868, alors que son fils Antoine-Aubin intègre l'Ecole d'Agriculture de Grignon, il note que les vendanges sont très bonnes « *nous ferons 300 barriques dont 100 proviennent de nos nouvelles acquisitions.* »

En mai 1869, il se réjouit de voir les vignes superbes, sauf accident, il espère une aussi bonne récolte que celle de 1868.

En octobre 1869 il signale que son père s'occupe de couler le vin, lui-même se charge de la commercialisation. Il met en route l'alambic pour distiller le surplus de vin et fait 5 barriques d'eau-de-vie.

Après la disparition de son père en avril 1870, il établit les plans d'un nouveau cuvier, d'un pressoir et d'un chai.

L'état de grâce va durer jusqu'à la crise du phylloxéra, signalée pour la première fois sur les vignes de Jaurias en septembre 1875. François décède à 60 ans en juin 1876.

C'est son fils Antoine-Aubin, ingénieur agricole déjà cité, qui, à 25 ans, va avoir la lourde tâche de gérer le domaine. Après la tourmente phylloxérique, il replante de la vigne.

Les vendanges de 1885 sont bonnes, mais en juillet 1886 une tempête de grêle fait d'énormes dégâts, les vignes sont hachées.

En octobre 1888, Antoine-Aubin espère « *d'excellentes premières vendanges après le phylloxéra et malgré les grives.* »

En octobre 1895, il est à Paris pour présenter son vin et « *essayer de le vendre* ».

En 1904, il participe au Concours départemental et obtient une mention honorable pour son vin blanc de vignes françaises ou greffées.

Jaurias est le seul château viticole du vignoble de Rossignol à poursuivre sa vocation première jusqu'à la guerre de 1914-1918.

La mort au champ d'honneur de Pierre, le fils d'Antoine-Aubin, en septembre 1915, et le quasi-abandon des vignes pendant les quatre ans de conflit, faute de main-d'œuvre, auront raison de l'activité principale du domaine.

LA VASSALDIE



Carte postale collection de l'auteur

Etablie près de Montardy, la famille de Vassal, dont le chef portait le titre de baron, faisait partie de la plus ancienne noblesse de notre région. Dès 1686 un permis de construire était demandé (cela existait déjà à l'époque !) pour la construction d'un château. Terminée en 1714, cette gentilhommière, dont le style se retrouve dans d'autres châteaux à l'entour (Clauzuroux et Vendoire), est typique de cette glorieuse époque évoquée plus haut.

L'aile gauche était consacrée presque entièrement au cuvier et au chai. Il ne reste malheureusement aucune trace des équipements.

Dans la cour d'honneur de chaque côté du grand portail, deux grandes citernes servaient à laver et entretenir les barriques.

Les deux piliers du portail sont ornés, côté extérieur, de deux bas-reliefs datant de l'époque de la construction du château à la gloire de l'agriculture et de la viticulture. On remarquera, entre autres, la feuille de vigne ornant le haut des sculptures.



Bas-relief. Portail de la Vassaldie. Photographie de l'auteur

A son apogée le domaine comprenait 9 métairies réparties sur les 400 hectares de la propriété dont 40 hectares de vignes. Les métayers apportaient la récolte au château qui se chargeait de la vinification.

Dans son rapport de visite dans la région en 1864, Pascal Lusseau, écrit : « *Dans le crû de Goûts-Rossignols, M. le baron de Vassal possède un enclos important, situé sur un plateau argilo-calcaire et exposé en plein soleil. Les jeunes vignes sont plantées en lignes distantes de deux mètres environ et à un mètre dans le rang. Elles sont travaillées à la charrue. Les vieilles, disposées à un mètre vingt centimètres sur un mètre, sont travaillées à bras. Malheureusement les premières sont tenues beaucoup trop basses et les autres beaucoup trop hautes. J'ai fait observer à M. de Vassal et à son régisseur combien les plaies faites le long des souches sont nuisibles à la santé et par suite à la durée de celles-ci. N'importe le système qu'on adopte, il faut élever la tige à au moins à vingt-cinq centimètres et au plus à quarante centimètres, et rester fixé à cette hauteur au moyen des rapprochements annuels.*

Sur les vignes de huit ans on a récolté, en 1863, 20 hectolitres de vendange par journal de 40 ares ; en moyenne, on a obtenu dix barriques, soit 22 hectolitres à 23 hectolitres de vin à l'hectare. Les cépages sont la côte-rouge, un peu de pique-pouil, le petit-fer et la folle-blanche. Tout le vignoble est à moitié fruits. Le cuvier est bien organisé ; il y a une cave fort bonne, ce qui est rare. Les vaisseaux vinaires sont des foudres contenant six hectolitres et des barriques ordinaires. Les vins sont de qualité et s'expédient sur Limoges. »

Ce rapport, remarquable de précision est un parfait résumé de ce qu'était l'ensemble du vignoble de Goûts-Rossignol.

Le baron Louis de Vassal, précurseur dans le domaine vitivinicole, avait très intelligemment séparé la partie production de la partie commerciale. Cette dernière se faisait à Mareuil-sur-Belle, siège de la maison de commerce qui disposait d'un entrepôt d'où partaient les charrois chargés de fûts en direction de Limoges puis, parfois de la Creuse. Les convois, conduits par des bouviers lourdement armés, mettaient deux jours entiers pour atteindre Limoges, couchant dans une grange à l'étape intermédiaire de Châlus. Les brigands et les loups étaient encore nombreux sur nos routes au milieu du XIXe siècle.

Il existe toujours une rue de Vassal à Mareuil-sur-Belle.

A la mort de Louis de Vassal en 1870, son gendre René Gabriel de Mondion prit sa succession. Mais très rapidement, la crise du phylloxéra s'ajoutant à une très mauvaise gestion du domaine entraîna sa faillite en 1902. En effet, le fils Jean René de Mondion, qui gérait alors la propriété, avait tendance à goûter un peu trop la production, plutôt qu'à l'élaborer. Le domaine, racheté avec difficulté par sa sœur Suzanne qui avait épousé le colonel Maurice Le Cacher de Bonneville, ne se releva pas au plan viticole et s'orienta peu à peu vers la culture des céréales.

GAILLARD



carte postale collection de l'auteur

Situé sur la commune de Goûts-Rossignol, le domaine de Gaillard a appartenu depuis le XVIIe siècle, successivement aux de Pindray, aux du Plantier puis aux Dereix de la Plane. La demeure actuelle a été construite en 1850, pendant la période faste du vignoble de Rossignol. La matrice cadastrale de la commune de Goûts-Rossignol indique que la propriété comptait 28 hectares de vignes en 1833.

Malheureusement le cuvier et le chai ont disparu. Il en est de même des archives concernant la viticulture sur le domaine.

LA MEYFRENIE



Carte postale collection de l'auteur

Dès le XIII^e siècle on note à Verteillac la présence d'une famille Mayfré.

Le repaire noble de La Meyfrenie date de la seconde moitié du XV^e siècle. Au fil des siècles, il appartient successivement aux familles de la Meyfrenie, Lelong, de Massacré et Lafon.

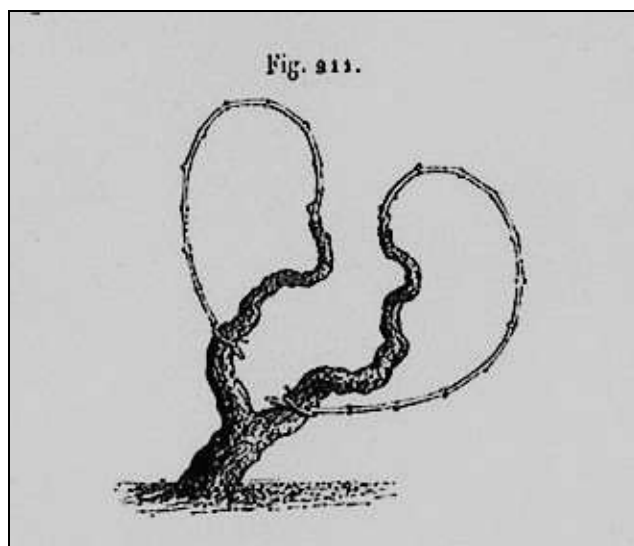
En 1830, Jean-Antoine Pasquy-Ducluseau en hérite de son oncle. Médecin et député, c'est un pionnier de l'agriculture moderne et rationnelle. C'est lui qui, avec le marquis de Fayolle, crée les comices agricoles.

Il construit une ferme modèle où l'on pratique la viticulture, l'élevage, la culture des céréales, du chanvre et de la garance.



Portrait de Jean Antoine Pasquy-Ducluseau
Archives Château de la Meyfrénie

La propriété compte une centaine d'hectares, dont 30 hectares de vignes.
Jean-Antoine Pasquy-Ducluseau va innover en matière de viticulture.
Il crée une taille spécifique



Pour mieux transporter son vin, il invente une « *bonde hydraulique* ».

En plus du vin rouge et de l'alcool qu'il produit et commercialise, il met au point deux nouveautés dans le domaine viticole de notre vignoble, à savoir :

- un vin mousseux qu'il dénomme le « *Périgord mousseux* ». Deux mille bouteilles partent à Paris en février 1843. En 1844, 8000 bouteilles seront produites. Lors du comice agricole de Montagnier en septembre 1847, six couplets de M. de Fourtou sont chantés « *sur le vin mousseux du Périgord, fabriqué par M. Ducluzeau fils.* »
- un vin apéritif dénommé Gheropiga sur le modèle du célèbre vin portugais Jeropiga (équivalent du pineau charentais).

Le mystère demeure en ce qui concerne l'arrivée de cette boisson de type lusitanien à la Meyfrénie. Peut-être le souvenir d'un voyage de Jean-Antoine Pasquy-Ducluseau au Portugal ?

Il est un des premiers à utiliser des bouteilles qu'il fait venir de la région de Reims pour le mousseux. Il faut savoir que la bouteille n'est apparue qu'à la fin du XVII^e siècle et son usage ne s'est répandu que très lentement à cause de son prix élevé et du problème du bouchage longtemps non résolu.

En fait, très pris par ses engagements politiques, il est maire de Verteillac, mais surtout, député de la Dordogne de 1831 à 1837 puis de 1848 à sa mort en 1851, c'est son fils, Emile Ducluseau qui s'occupe avec plus ou moins de bonheur des activités du domaine. Il sera lui-même maire de Verteillac et conseiller général.

Les produits sont fort appréciés par les connaisseurs.

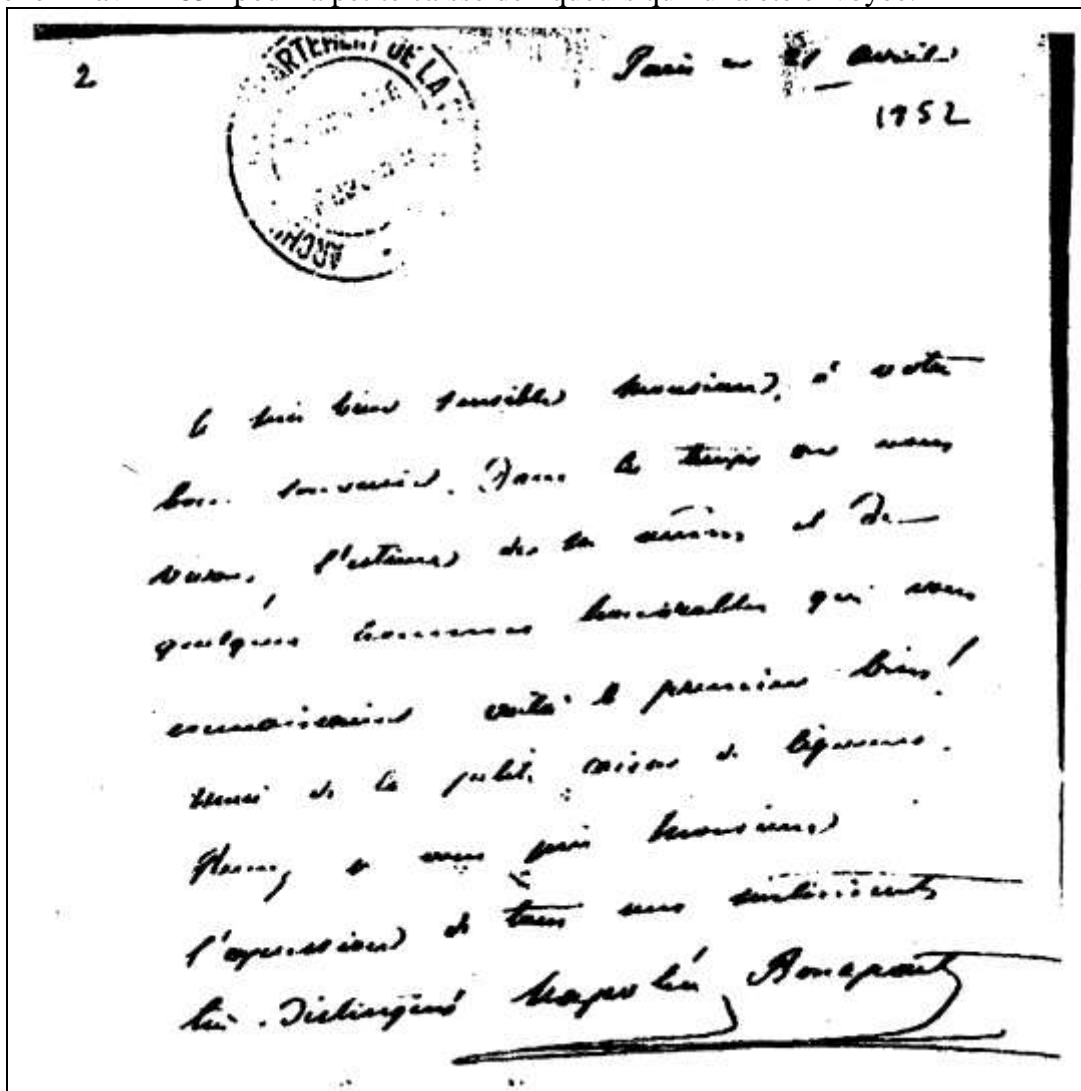
La preuve en est donnée par l'écrivain Eugène Le Roy qui dans ses « *Carnets de Notes d'une Excursion de Quinze Jours en Périgord* » - 1899 – se souvient de son passage à La Meyfrénie en 1867. Il écrit : « *A partir de Mareuil, l'aspect du pays change, les bois se font rares ; du terrain granitique du Nontronnais on passe au calcaire. Les coteaux sont arrondis, grisâtres et dénudés, sauf quelques vignes, des cultures et des chaumes.*

Voici La Tour-Blanche, puis Verteillac. Tout joignant ce bourg, est le château de La Meyfrénie, dans lequel est une chambre où coucha, dit-on, le prince de Condé, au temps de la guerre de la Fronde bordelaise. J'ai couché autrefois dans cette même chambre sans avoir une conscience bien nette de tant d'honneur, car j'étais un peu sous l'influence du vin capiteux de Géraud-Piga, cru du château, doux, mais traître en diable, auquel tous les nouveaux hôtes payaient tribut à la grande joie de l'excellent châtelain. »



Bouteilles avec étiquettes de Gheropiga et de Mousseux du Périgord
Photo Archives Château de la Meyfrènie

A son tour, le Prince Napoléon Bonaparte, fils de Jérôme Bonaparte, frère de Napoléon Ier, remercie le 21 avril 1852 pour la petite caisse de liqueurs qui lui a été envoyée.



Lettre du Prince Napoléon Bonaparte. Archives départementales de la Dordogne

« Paris 21 avril 1852

Je suis bien sensible Monsieur à votre bon souvenir. Dans les temps ou nous vivons, l'estime de la mémoire et de quelques hommes honorables qui nous connaissaient voilà le premier bien !

Merci pour la petite caisse de liqueurs.

Recevez je vous prie Monsieur l'expression de tous mes sentiments distingués. Signé Napoléon Bonaparte. »

En 1886, à la mort d'Emile Ducluseau, c'est la famille de sa femme, les Pontard, qui hérite de la Meyfrénié. La production viticole a cessé avec les ravages du phylloxéra et ne sera plus reprise par la suite.

LA LIGERIE

Dominant le bourg de Fontaine, la Ligerie a été, à partir du XVe siècle, la demeure de la famille de Faucher. S'il ne reste plus aucune trace des installations de vinification, mais, on sait que la propriété possédait un vignoble important dès le XVIIe siècle.

Suite au décès, le 22 mars 1697, de Jean de Faucher, écuyer, seigneur de Lascaux, habitant la maison de la Ligerie, Maître Farges, notaire royal à Goûts, dresse, le 27 mars 1697, l'inventaire des « *meubles et effets délaissés par le seigneur de Lacaux* », en présence de la veuve et des enfants du défunt.



Carte postale collection de l'auteur

Cet inventaire, très détaillé, nous donne une image très exacte des conditions de vie à la fin du XVIIe siècle dans la région et de l'importance de la viticulture.

Après la demeure elle-même et les greniers, la visite se poursuit par la cave : « *de la somme allés dans la cave de la maison dans laquelle avons trouvé une pierre à huile dans laquelle il y a vingt pintes d'huile, plus onze demi barriques dont il y a six pleine de vin, plus cinq pièces dont il y a 4 pleines de vin plus vingt et une barriques dont il y a 8 de pleines aussi de vin, et un entonnoir et de la, sommes allés dans le chai ou nous avons trouvé un pressoir de vin avec sa garniture plus deux cuves à faire le vin, plus huit barriques et deux pièces dont il y a 3 barriques de peu de valeur, plus un tire vin et partant du chai sommes allés dans l'écurie...* » [orthographe d'origine respectée]

Une tradition bien ancrée dans la région veut que le vin de Rossignol ait été bu à la cour du Roi à Versailles et que Richelieu ait fait venir à Paris du vin de ce vignoble.

On ne connaît aucun texte permettant d'accréditer cette tradition orale.

Une explication peut cependant être donnée. Elle n'engage que l'auteur de cet opuscule.

En effet, Jean-Etienne de Faucher seigneur de la Ligerie, neveu de Jean de Faucher, précédemment cité, qui avait embrassé la carrière militaire, avait brillamment participé aux guerres de succession d'Espagne en servant sous les ordres du Maréchal duc de Richelieu (arrière petit-neveu du grand cardinal), ministre de la Guerre de Louis XV. Il s'était lié d'amitié avec ce prince. Blessé à Rocroi puis à Lawfeld en 1643 (actuellement Riemst dans la banlieue de Maastricht), Jean-Etienne de Faucher quitte le service du Roi en 1648, il entre alors dans la diplomatie. Il est successivement en poste à Turin puis chargé d'affaires auprès de la République de Gênes. En 1658, il suit Richelieu qui vient d'être nommé gouverneur de Guyenne. Il devient secrétaire général de son gouvernement et commissaire des guerres.

Le maréchal duc de Richelieu était connu pour son goût immodéré pour les femmes et la bonne chair. Il est dit qu'il se mit à apprécier les vins de Bordeaux et de sa région. Il est donc fort probable que son ami Jean-Etienne lui ait fait goûter la production du domaine familial et donc le vin de Rossignol, et que, l'ayant apprécié, il s'en soit fait livrer quelques barriques à Versailles où il résidait plus souvent qu'à Bordeaux. De là viendrait cette belle et tenace légende.

CLAUZUROUX



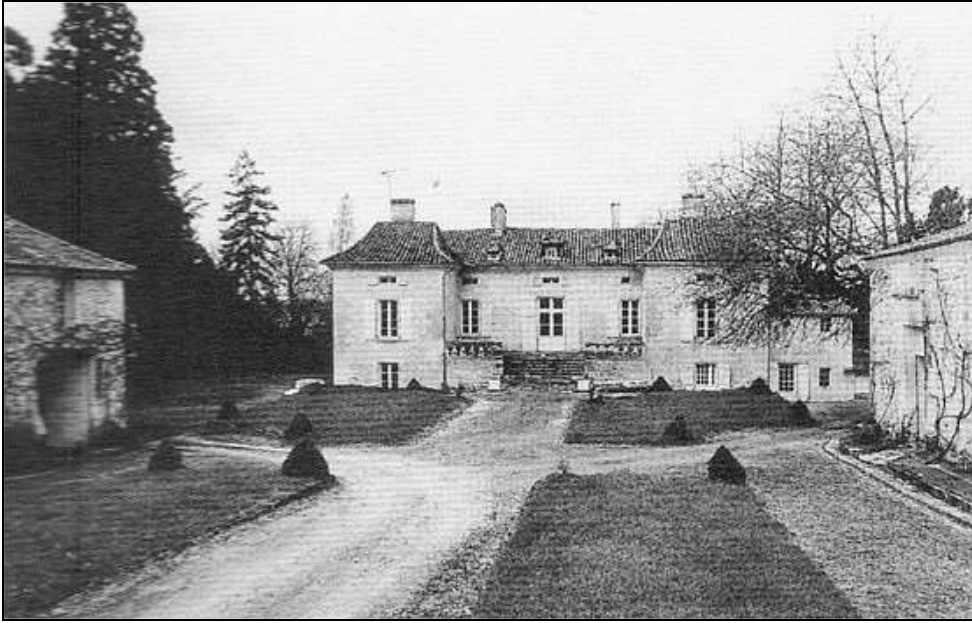
Carte postale collection de l'auteur

Clazuroux qui appartenait également aux Faucher de la Ligerie, n'était à l'origine qu'un relais de chasse. La prospérité venue de la vigne permit la construction de l'actuel château à la même époque que la Vassaldie.

Il ne reste malheureusement aucun vestige du vignoble qui devait l'entourer.

Le cuvier et le chai, situés dans les communs à droite de la cour d'honneur, ont été transformés en logement du régisseur après la crise du phylloxera et plus récemment en chambres d'hôtes.

LE SOURBIER



Photographie Emmanuel du Chazaud - Le Périgord des Chartreuses

Sur la commune de Cherval, la chartreuse du Sourbier a été bâtie à la fin du XVII^e siècle par la famille Fondou, sieurs de Lafaye et du Sourbier. Le domaine possédait un vignoble cité dans la liste des châteaux viticoles par Michel Chadefond dans son ouvrage sur les structures agricoles du canton de Verteillac. Il n'y en plus trace de nos jours.

Tout près de là, Jean Bertaud, qui au XVI^e siècle promettait, dans son ex-libris de boire du vin avec celui qui trouverait son livre, possédait un vignoble au lieu dit Pouzol qui figure en bonne place sur la carte de Pierre de Belleyme.

LE PRIEURÉ DES DAMES SAINTE-MARIE DE FONTAINE



Photographie de l'auteur

Comme noté au début de cette étude, à la chute de l'empire romain d'Occident, l'Eglise prit le relais et fit en sorte que le vignoble français se maintint. Les moines et moniales prirent alors, une part importante dans le développement du vignoble.

C'est ainsi que le prieuré des Dames Sainte-Marie de Fontaine, dépendant de l'abbaye de Fontevault et fondé en 1130, possédait un important vignoble.

Au moment de la Révolution, lors de l'inventaire des biens de l'Eglise, ordonné par lettre-patente du Roi Louis XVI du 18 novembre 1789, suite à un décret de l'Assemblée Nationale du 13 novembre 1789, le prieuré, grâce à ses diverses métairies et locations réparties sur les paroisses de Fontaine, Champagne, Argentine et Goûts disposait de 41 barriques de vin.

En novembre 1792, après la dissolution de l'ordre de Fontevault et la dispersion des dernières moniales, un inventaire des biens mobiliers est fait de ce qui reste du prieuré par les membres de la nouvelle municipalité conduite par le maire récemment nommé par la Convention.

*« Sicaire Rousseau et Pierre Badaillac anciens officiers municipaux qui nous ont fait ouverture du dit couvent et avons tous ensemble entré pour continuer nos opérations et nous ont conduit dans le **cuvier** où l'on fait le vin, avons entré par un portail ferré et fermant à clef avec une serrure en bois ayant un fléau par derrière, y ayant trouvé six cuves, deux grandes et quatre petites avec un pressoir. Le tout nous a paru en bon état, plus nous avons trouvé dans le dit cuvier vingt fûts de barrique qu'on nous a dit être pleins de vin et appartenir à Pierre Grel et à l'instant s'est présenté ledit Grel à qui nous avons dit qu'il fallait qu'il ôte son vin et nous a répondu qu'il n'en voulait rien faire, plus ayant trouvé dans le dit cuvier six autres fûts de barriques des fonds par un bout, dans tous lesquels il y avait de la vendange sortant du pressoir qui nous ont dit appartenir aussi audit Grel, plus avons trouvé quatre paires de fonds de barriques.*

*De là on nous a conduits dans la **cave** avons remarqué la porte de l'entrée qui ferme à deux battants soutenue par quatre gonds et quatre bandes la dite porte fermant à clef ayant une serrure en fer et un fléau par le derrière d'un battant et le fléau de l'autre nouvellement emporté ; ayant remarqué dans la dite cave une petite croisée supportée par deux bandes et deux gonds sans aucune serrure ; ayant remarqué dans y celle que nouvellement on avait enlevé les grillages de la dite croisée qui étaient en barres de fer ; plus avons remarqué une porte qui a sa sortie sur un petit jardin ferrée et soutenue par deux bandes et deux gonds y ayant un verrou par le derrière, ayant trouvé dans la dite cave treize fûts de barriques et un petit quart dont nous avons observé qu'il y en avait qui n'appartenaient pas à la communauté et sur ce avons requis et interpellé le nommé Gérôme Bretonnet ancien tonnelier de la dite maison et Gabriel Duchenne ancien domestique pour vérifier les dits fûts de barriques, après l'examen qu'il nous a fait nous avons rapporté qu'il y en avait six qui n'avaient jamais appartenu à la communauté.*

*De là on nous a conduit dans un endroit appelé le **chapitre** où nous avons fait conduire les sept fûts de barriques et le petit quart que nous avons trouvé dans la cave et nous avons trouvé dans le dit chapitre trente six fûts de barriques lesquels dit Bretonnet et Duchenne nous ont dit reconnaître qu'ils appartenaient à la dite maison avec les sept fûts de la dite cave fait quarante deux fûts et un quart dans lesquels il y a vingt qui ne sont fermés que par un bout et avons requis les dits Bretonnet et Duchenne de signer leur présente vérification, lesquels nous ont déclaré ne savoir. »*

On constate à la lecture de ce procès verbal l'importance du cuvier et le fait que certains citoyens s'étaient déjà approprié les lieux !

Le prieuré des Hommes du Petit Bournet, proche du précédent, possédait aussi des vignes comme l'attestent un certain nombre de documents.

On peut supposer, également, que la Commanderie des Templiers de Soulet devenue Commanderie des Chevaliers de Saint de Jérusalem après la dissolution de l'ordre par Philippe le Bel possédait aussi un vignoble au sud du bourg de Goûts.

GOÛTS



Photo de l'auteur

Dans le Bourg de Goûts, la famille Montardy-Peynaud-Vergnaud s'adonnait également à la viticulture. Environ 6 hectares de vigne étaient travaillés. Un important cuvier, comprenant deux grandes cuves et un pressoir, existait jusqu'au début des années 50.

La cave était importante et permettait d'entreposer le vin vendu ensuite jusqu'à Egletons dans la Creuse par l'intermédiaire d'un négociant installé à Limoges.



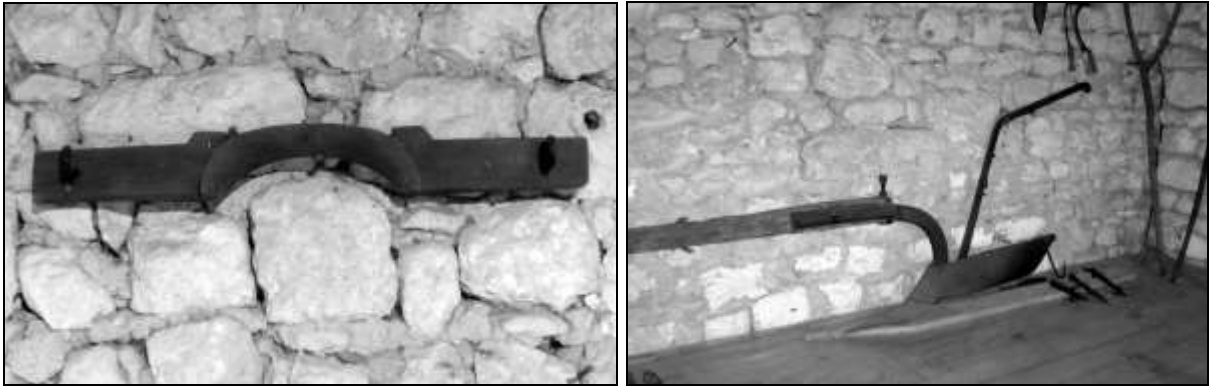
Barriques datant de la fin du XVIIIe siècle



G P marque de Guillaume Peynaud

Le transport se faisait en barriques de 300 litres parfois en chêne mais le plus souvent en châtaignier, plus léger et moins onéreux. Chaque propriétaire avait sa marque, G P pour Guillaume Peynaud, viticulteur à l'époque de la Révolution. Car les barriques, appelées également fûts ou pièces, étaient en quelque sorte consignées et étaient utilisées plusieurs fois.

Le travail de la vigne était surtout fait manuellement à la tranche : déchaussage, binage, bêchage mais également, en ce qui concerne le déchaussage, grâce à une charrue vigneronne tirée par un seul bœuf comme en témoignent les photos ci-après.



Barriques, joug, charrue collection Vergnaud, photographies de l'auteur

Les Bellabre de Chillac, demeurant également à Goûts, possédaient un vignoble sans doute non négligeable, malheureusement il n'existe aucune archive à ce sujet à la suite de la vente de la propriété en 1874 et de la dispersion des terres et des vignes du domaine au moment de l'invasion du phylloxéra.

Il y avait à Goûts trois foires importantes dans l'année, le 20 mai, le lundi qui suit le dimanche après le 15 août et le 28 octobre. Ces foires permettaient des échanges entre le Périgord, l'Angoumois et le Limousin, les environs de Goûts et le Nontronnais étaient complémentaires. Les échanges portaient surtout sur les vins et eaux-de-vie d'une part, sur le bétail, châtaignes, futailles, paniers, d'autre part. Celle du 28 octobre était l'occasion d'apprécier les « boursades » : marrons et vin nouveau. Quand nos voisins du Limousin avaient copieusement goûté les produits du cru, il n'était pas rare, paraît-il, de les entendre dire avec conviction : « *Nous en planterons des vignes !* » Mais les cépages de cette époque ne pouvaient s'acclimater sur le sol granitique de leur province.

Ce tour d'horizon, non exhaustif, des principaux producteurs du vignoble de Rossignol et des environs nous donne une idée de son importance.

Depuis le Moyen-Age, pour empêcher les vols de vendanges, les dégâts par les animaux domestiques, le gibier et aussi pour garantir la qualité des vins de l'endroit qui devaient être obtenus avec des raisins très mûrs, certains vigneronniers ayant tendance à vendanger prématurément, les seigneurs et moines propriétaires de vignes avaient décidé d'instaurer un ban (interdiction) dont la seule levée donnait le coup d'envoi des vendanges. La date était fixée chaque année en fonction des conditions climatiques entre l'intendant du propriétaire et les fermiers et les métayers. La date du commencement des vendanges n'était donc pas laissée à l'initiative individuelle.

Ce système typique de l'Ancien Régime a toutefois perduré à la Révolution.

Le décret du 28 septembre 1791 précise : « *Chaque propriétaire sera libre de fixer sa récolte de quelque nature qu'elle soit, avec tout instrument et au moment qui lui conviendra, pourvu qu'il ne cause aucun dommage aux propriétaires voisins. Cependant, dans les pays où le ban de vendange est en usage, il pourra être fait à cet égard un règlement chaque année par le conseil général de la commune, mais seulement pour les vignes non closes.* »

En témoigne la délibération du conseil municipal de Goûts du 25 septembre 1792 : « *Les officiers municipaux et le conseil général de la commune assemblés sur la réquisition du procureur syndic à l'effet de fixer le ban des vendanges de la présente année d'après l'avis et la connaissance des membres composant ladite assemblée. Lesdites vendanges ont été fixées au 2 du mois d'octobre prochain. En conséquence, il est défendu à quiconque de vendanger avant ce jour les vignes non closes à moins de raisons très fortes et pressantes qui doivent être jugées telles par la municipalité et son conseil et sur ce qui a été assuré à ladite assemblée dont elle s'est convaincue que les nommés Michel Laprade et Pierre Brenier, métayers du nommé Pinard avaient déjà l'un et l'autre vendangé et apporté leur vendange chez eux ce qui est dans le cas de préjudicier à leur voisin.*

Nous maire et officiers municipaux avons condamné lesdits Laprade et Brenier à chacun trois journées de travail, en conséquence nous ordonnons que l'extrait de la présente délibération leur soit signifiée pour y être contraints par toutes voies justes et raisonnables et avons signé ceux qui savaient signer et non les autres pour ne savoir, de ce enquis. »

Signé: Bellabre de Chillac maire, Trijasse officier, Goursaud, Rougier procureur.

Deux personnes qui avaient enfreint à cette réglementation ont été pénalisées.

Le ban des vendanges existe toujours et donne lieu à de nombreuses festivités.

En 1825, les premières matrices cadastrales montrent que le Verteillacois était un pays de vignes, avec une zone où le vignoble (c'est-à-dire les champs de vigne en rangs serrés) occupe de 15 à 30 % de la superficie totale de la commune. Là le vignoble l'emporte nettement sur les jouelles (ou joualles). Il couvrait les communes de Goûts-Rossignol, Champagne-Fontaine, Cherval, Verteillac, La Tour-Blanche, Cercles et La Chapelle-Montabourlet. Pour la culture en jouelles, la vigne est dressée sur un support en bois ressemblant à un joug. Elle est cultivée en hauteur, ce qui permet d'utiliser le sol pour une autre culture.

Communes	Vignoble		Jouelles	
	Hectares	% superficie totale	Hectares	% superficie totale
Goûts-Rossignol	719	30	20	1
Champagne-Fontaine	472	19	32	1,3
Cherval	392	22	56	3
Verteillac	302	17	107	5,5
La Tour-Blanche	119	15	1,5	0,1
Cercles et La Chapelle				
Montabourlet	328	16	32	1,5

Ce tableau se passe de commentaire quant à l'importance du vignoble de Goûts-Rossignol.

En 1834, un préfet entreprenant, Auguste Romieu, récemment installé à Périgueux par la Monarchie de Juillet, prend l'initiative de mettre en chantier une vaste enquête statistique sur son département, afin de faire un état des lieux.

Il confie cette énorme tâche à Cyprien Prosper Brard, ingénieur des mines, directeur de la Compagnie des Houilles du Lardin. S'inspirant largement des statistiques des préfets de l'époque napoléonienne, il établit un vaste questionnaire d'enquête, riche de 127 questions, qu'il adresse aux 582 maires du département de la Dordogne. Le questionnaire porte principalement sur l'agriculture et 17 questions concernent la viticulture et le vin.

Décédé en 1838, Cyprien Brard n'eut pas le temps d'achever sa tâche.

Toutefois, un certain nombre de maires répondirent assez rapidement au questionnaire dont ceux de Goûts, Cherval, Verteillac, Champagne-Fontaine et La Tour-Blanche.

L'intégralité du questionnaire et des réponses pour Goûts-Rossignol reproduits ci-après donnent l'image exacte du vignoble à son apogée.

- Cultive-t-on la vigne dans la commune ? Quelle proportion du sol est employée au vignoble ?
- « *Oui – Un peu plus des trois dixièmes de la commune sont plantés en vigne. »*

- Quels sont les modes de plantations et de provinage ?
- « *Le mode de plantation est par bouture. »*

- Combien donne-t-on de façons ? A quelle époque les donne-t-on ? Est-ce à la main ou à la charrue ?
- « *On donne trois façons excepté la taille, au mois de février on les déchausse, on les bêche au mois d'avril et au mois de juin on les bine.* »

- Quelle espèce de raisin cultive-t-on ?
- Pour la qualité ?
- « *Le Fou (blanc), le St Rabier, la Douce noire (noir), la Douce blanche (blanc), le Coulombier, le Balazac.* »
- Pour la quantité ?
- « *idem* »

- Y a-t-il des crus renommés ?
- En rouge ?
- « *La commune est en grande renommée pour ses vins. **Jaurias, Gratechat et Rossignol** sont des crus renommés pour le vin rouge, en général la commune étant toute sur la même nature de sol ses vins sont tous à peu près de même qualité.* »
- En blanc ?- *On fait peu de vin blanc*
- « *Leur prix moyen sur dix ans est de 72 fr. les six hectolitres.* »

- Cultive-t-on en vignes basses ou autrement ? Fait-on usage des échaldas ou des carrassonnes ?
- « *On ne cultive qu'en vigne basse.* »

- Quel est le prix moyen de la vigne et combien rend-elle, année commune, sur dix ans ?
- « *La vigne se vend de 150 à 160 fr. le journal, étant plantée sur les terrains les plus médiocres, elle ne se vend ce prix que lorsqu'elle est dans sa force que par rapport aux frais de plantation et ensuite, pour dédommager des huit à dix ans premières années de non-production et de son peu de durée une fois qu'elle est venue. Le journal année commune sur dix ans donne trois hectolitres de vin.* »

- A combien peut-on estimer par an la dépense d'une mesure de vigne, façons et vendanges tout compris ?
- « *de 10 fr. à 12 fr. par journal.* »

- Fait-on de l'eau-de-vie dans la commune et combien le vin rend-il d'eau-de-vie ?
- « *On en fait très peu, le vin donne un septième d'eau-de-vie.* »

- En quelle circonstance doit-on brûler, et dans quel cas ne doit-on pas brûler ?
- « *On doit brûler lorsque le vin est de mauvaise qualité, ce qui n'arrive que dans les années de peu d'abondance ou qu'on ne peut le vendre, mais hors ces cas on a plus d'intérêt en vendant le vin.* »

- Quel est l'état de cette branche d'industrie agricole, et quel est son débouché ordinaire ?
- « *On ne considère point dans la commune comme une industrie de faire de l'eau-de-vie, car il y a beaucoup plus d'intérêt à vendre le vin qu'à le brûler. Si on le fait c'est lorsqu'on ne peut pas faire différemment ; ce qui arrive fort rarement. Le débouché pour l'eau-de-vie est le département de la Charente. Elle est vendue pour de l'eau-de-vie de Cognac.* »

- La commune a-t-elle assez de bras pour la culture ? Des étrangers viennent-ils aider aux vendanges et aux récoltes ? D'où viennent-ils et combien gagnent-ils ?
- « *La commune n'a pas besoin d'étrangers ni pour la taille ni pour les récoltes.* »

- Quelle est l'opinion des vigneronns sur l'époque de la taille, par rapport à l'âge de la lune ?

- « *L'opinion du vigneron sous ce rapport est que la vigne taillée en nouvelle lune pousse plus vigoureusement que lorsqu'elle est en déclin.* »

- Combien de temps laisse-t-on cuver ?

- « *De 15 à 20 jours.* »

- Fait-on du vinaigre assez pour en exporter ?

- « *Oui mais il s'en trouve rarement le débit.* »

- Que fait-on du marc quand on en a tiré du vinaigre ou de la piquette ?

- « *On en fait du terreau. Ordinairement le marc d'où l'on a tiré le vin est conservé dans l'eau pour faire manger aux bœufs.* »

- Le nombre de paysans propriétaires est-il considérable ? A-t-il augmenté depuis trente ans ?

- « *Il est au moins de la moitié de la population. Le nombre n'a pas augmenté de beaucoup depuis 30 ans mais ils ont augmenté de fortune.* »

Le Maire de la Commune de Goûts-Rossignol

signé : Lacaton

En 1864, le docteur Guyot, spécialiste national en viticulture, envoyé par le ministre de l'agriculture de l'époque, fait un compte-rendu de son « *Voyage viticole en Périgord* » au directeur du Journal d'Agriculture Pratique.

Ce rapport livre de très intéressants détails sur la culture de la vigne et la vinification dans la région à cette époque.

« *Parti de Paris le 10 mai par l'express du soir, j'arrive à Thiviers à sept heures du matin ; M.Vignaud, maire de Nontron, me conduit en deux heures à sa villa à travers des campagnes les plus plantureuses et les vignes déjà couvertes de jeunes pampres vigoureux ; le sol argilo-calcaire, riche, amoureux et profond est des plus favorable à la vigne, qui s'offre en lignes régulières à 1 mètre et 1 mètre 33 au carré.... ; on plante la vigne sur simple culture, à bouture, à 0m36cm, à la cheville ou à la pioche, droite dans le premier cas, coudée sous le sol dans le second avec trois ou quatre yeux au-dessus du sol ; on rabat sur un sarment pendant quatre à six ans, à cinq ans en moyenne on donne un second bras, puis plus tard un troisième : la vigne n'est en rapport qu'à la sixième ou la septième année. Sa moyenne de production est de 15 hectolitres à l'hectare ; on donne deux cultures, l'une après la taille d'hiver en billon ou en darbon ; l'autre fin de mai, est l'étalage du billon ou du darbon par un binage ; c'est le déchaussage et le rechaussage des souches plus ou moins accentués suivant les localités ; on ne pratique le provignage ou le marcottage que pour le remplacement des souches.*

Le Saint Rabier (cot vert), la Douce-Noire (cot rouge) et le Balzac sont les principaux cépages rouges ; le Fer, la Folle-Noire (Gamay), le Malmur (Pulsart), le Bouilland sont en moindre quantité. Les blancs principaux sont la Folle-Blanche, le Chevrier-Blanc (Colombard, Sémillon), la Douce-Blanche (Sauvignon).

La vendange se fait en paniers versés en balis, vidés eux-même en barriques où l'on foule. Quand les barriques sont assez nombreuses, on emplis la cuve, qu'on ne tire guère qu'après douze ou vingt jours de cuvaison : la règle est que le vin soit clair et froid pour être tiré.

La plupart des vignes sont faites à moitié fruits par des métayers ou colons ; le partage se fait en raisin à la barrique.

Les fruits dans le pays sont excellents, et les vignes, quand leurs cépages d'origine sont fins et qu'ils sont bien faits, sont des vins de qualité alimentaire très bonne.

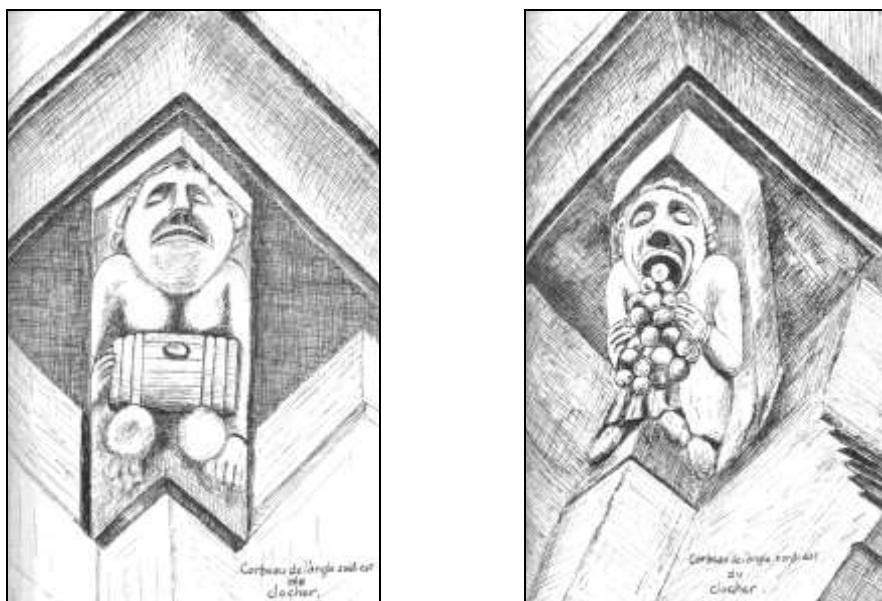
Ce que je viens d'exposer à grands traits donne une idée générale et sommaire de la viticulture et de la vinification des arrondissements de Nontron et de Ribérac. »

Le docteur Guyot, en poursuivant son périple, écrit « *en nous rendant à Verteillac, nous avons jeté un coup d'œil sur les vastes vignobles de Goûts-Rossignol, donnant de bons vins*

alimentaires, presque tous labourés à la charrue et parfaitement tenus, mais tous aussi à la taille restreinte et courte, et ne donnant que 20 hectolitres au plus en moyenne par hectare. De Cherval à Verteillac, les terres prennent l'aspect de la fine Champagne ; aussi les vignes y donnent-elles des eaux-de-vie fort estimées. »

L'église romane de Goûts étant en très mauvais état, sa reconstruction fut décidée au début de la seconde moitié du XIX^e siècle. Celle du clocher de l'église eut lieu entre 1860 et 1863. A l'époque, l'architecte Vauthier avait souhaité que les seules sculptures visibles sur la façade, donnant sur la place du bourg, soient en l'honneur de la principale richesse de la commune, à savoir la viticulture.

En effet, les deux corbeaux représentent deux figures grimaçantes tenant l'une un tonnelet, l'autre une grappe de raisin.



Dessins de Marcel Vergnaud

C'est là, un des derniers témoignages de l'époque faste du vignoble.

En 1876, dans le récit de ses *Voyages Agricoles en Périgord et dans les pays voisins – de Périgueux à Mareuil par la Tourblanche*, M. L. de Lamothe écrit : « Venant de La Tourblanche, la plaine haute à laquelle on arrive après Montabourlet s'étend au loin, ridée, verdoyante et uniforme quant aux cultures. On y voit quelques beaux blés, des sainfoins de belle venue, mais la vigne remplit presque tout le tableau. L'on y sent le voisinage de Goûts-Rossignol, un des grands crus du département, dont les vins généreux s'entreposent à La Tourblanche, à Verteillac et dans d'autres localités peu distantes, pour de là se répandre dans le sud-est du Périgord et dans le Limousin. Les vignes paraissent travaillées avec soin, avec amour même, pour la plupart. Peut-être, pourtant une taille mieux conduite, des cépages mieux choisis ne seraient pas de trop dans ces parages. La terre convient bien d'ailleurs à cette branche de l'agriculture. Elle est calcaire, peu profonde et néanmoins assez riche pour l'arbrisseau de Noé, qui s'y trouve de la sorte parfaitement à sa place. »

Ce témoignage élogieux concernant le vignoble de Goûts-Rossignol semble prouver qu'en 1876, la catastrophe du phylloxéra n'avait pas encore atteint la région, bien que les premiers signes du fléau aient été constatés à Jaurias en 1875.

En 1880, le vignoble verteillacois avait complètement disparu.

La chute a donc été soudaine et terrible.

DÉCLIN DU VIGNOBLE

Le développement du vignoble pendant cette première moitié du XIXe siècle avait été spectaculaire. L'avenir semblait radieux en ce milieu de siècle.

Après le coup d'Etat du 2 décembre 1852, lorsque Louis-Napoléon Bonaparte, le Président de la République française, devient Napoléon III, empereur des Français, le second Empire coïncide avec une ère de prospérité pour la France en général dont vont bénéficier toutes les régions.

Ce mieux économique va être favorable à la consommation de vin par toutes les couches sociales, particulièrement chez les paysans.

En conséquence, le marché du vin de Rossignol va encore s'élargir.

Cependant, au même moment, un péril s'annonçait venant d'outre-atlantique, celui des maladies cryptogamiques.

C'est 1853 que les Annales Agricoles et Littéraires de la Dordogne publient, pour la première fois, un long article sur ce que l'on appelle tout d'abord la maladie de la vigne, puis « *l'oïdium tuckery* » ou champignon. C'est à Margate, près de Canturbery en Angleterre, que M. Tucker, jardinier, signale que les feuilles, les jeunes pousses et les grappes d'une treille sont « comme enfarinées ». En fait la végétation est suspendue, la rafle se dessèche et noircit.

La maladie traverse la Manche et, en 1849, la région parisienne est touchée.

En 1852, le Médoc est atteint. La maladie se répand très rapidement. En 1859 la majeure partie du vignoble de la Gironde est ravagée. En 1860 le vignoble de Rossignol est à son tour touché. La maladie va faire des ravages jusqu'en 1863.

Fort heureusement, dès 1854, les chercheurs et les vignerons avaient constaté l'effet bénéfique du traitement de la vigne par le soufre. La maladie va ainsi être combattue assez vite et de façon radicale.

En même temps une autre maladie était apparue d'abord dans la Gard en 1863, mais personne ne s'était inquiété de voir dépérir quelques ceps de vigne.

En 1865, un second foyer apparaît puis, en 1866, c'est le vignoble bordelais qui est atteint.

En 1868, le puceron dévastateur est identifié. Il a été introduit par des viticulteurs qui tentaient des expériences avec des plants américains au début des années 1860.

Le phylloxéra est un minuscule insecte, puceron jaunâtre. Les mâles et les femelles s'accouplent à la fin de l'été. La femelle pond sur les souches un œuf qui éclot au printemps donnant naissance à un puceron (phylloxéra aptère - sans aile) qui descend sur les racines de la vigne. Muni d'un suçoir qu'il enfonce dans la racine, il en absorbe la sève. Subissant trois mues en vingt jours il va, devenant adulte, pondre entre 40 et 100 œufs. Ce cycle de vingt jours se reproduit à plusieurs reprises, donnant en tout cinq à six générations. En été, toutes ces femelles subissent une mue de plus et se transforment en nymphes qui deviendront des phylloxéras ailés, qui pondent à nouveau sur les bourgeons et les feuilles de vigne leurs œufs donnant cette fois naissance à des mâles et des femelles. Ces derniers ne vivent que quelques jours, le temps de s'accoupler et de produire l'œuf d'hiver évoqué plus haut.

L'infestation d'un cep de vigne par le phylloxéra entraîne sa mort en trois ans.

Le désastre est total dans le vignoble bordelais à partir de 1869.

Si l'on en croit le récit de voyage de M. F. de Lamothe en 1876, le vignoble de Rossignol n'était pas encore atteint. Cependant la maladie avait déjà été signalée à Jaurias en 1875 et s'est répandue en peu de temps.

Pendant toutes ces années, devant l'ampleur du désastre national, tous les moyens sont mis en œuvre pour combattre le fléau. Dès 1870, le Ministère de l'Agriculture crée un prix de 20.000 francs en faveur de l'auteur d'un procédé efficace contre la maladie. Plus de 700 remèdes seront proposés.

En définitif, le salut viendra du pays d'où venait le mal. Les cépages américains à racines résistantes seront employés soit comme producteurs directs soit comme porte-greffes pour reconstituer les vignobles détruits.

Les malheurs ne s'étaient pas encore complètement dissipés, qu'en 1878, apportée par les nouveaux plants américains, une autre maladie allait se répandre sur le vignoble en cours de reconstitution : le mildiou !

La maladie se manifeste par des taches brunes et ou une apparence de moisissures blanches et cotonneuses suivies d'un flétrissement de la feuille, d'un rameau et de toute la plante.

Fort heureusement, assez rapidement, on s'aperçut de l'intérêt de traiter avec des solutions à base de cuivre. Le chimiste bordelais Ulysse Gayon et le botaniste Alexis Millardet inventent un pesticide fabriqué par neutralisation d'une solution de sulfate de cuivre par de la chaux éteinte. C'est la fameuse « *bouillie bordelaise* » expérimentée début 1880 sur les vignes du Château Douzac et du château Ducru Beaucaillou en Bordelais.

Cette succession de catastrophes entraîna le quasi-anéantissement du vignoble français. En 1881, au Congrès de Bordeaux, dans son discours d'ouverture le président note : « *qu'avant l'invasion du terrible fléau, la France possédait 2.200.000 hectares de vignes. Aujourd'hui, 500.000 hectares sont détruits et 600.000 gravement atteints.* »

Le vignoble de Goûts-Rossignol fut quasiment détruit à partir de 1875.

Un nouveau coup fatal fut donné par l'arrivée du chemin de fer (la ligne Angoulême – Ribérac – Marmande fut inaugurée en 1894) qui permit l'acheminement rapide et à un coût peu élevé des vins du Midi de la France.

Malgré cette série de catastrophes, le vin de Rossignol gardait tout son prestige à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle.

Dans son roman « *Le Moulin du Frau* », paru en feuilleton dans « *l'Avenir de la Dordogne* » du 2 avril au 21 août 1891, Eugène Le Roy qui, nous l'avons vu, avait apprécié les produits du château de la Meyfrénie, n'a pas oublié le vin de Rossignol. En effet, lorsque Nogaret invite le petit Girou, clerc de notaire, pour fêter le gain d'un procès contre M. Lacaud, le maire, après avoir goûté la terrine de foie gras aux truffes et le plat de champignons en sauce voici la suite du récit : « *Nous avons bu du vin du pays du meilleur et avec ça deux bouteilles de vin vieux, quand vers la fin du déjeuner Girou me dit : J'ai ouï parler du vin de Rossignol, il paraît que c'est quelque chose de fameux. Il y a longtemps que j'ai envie d'en tâter, vous devriez ben en faire porter une bouteille. Ca va dit l'oncle, mais fais attention que ce vin tape sur la cocarde.* »

En fait, une petite partie du vignoble fut replantée en utilisant les porte-greffes américains, en particulier au Château de Jaurias, qui reprit sa production de vin comme le prouve l'étiquette ci-dessous portant le millésime 19...



Archives Château de Jaurias

Preuve également, la photo des vendanges à Jaurias en 1905, que l'on trouve en première page de cet article.

A l'occasion de la première Félibrée qui s'est tenue à Mareuil-sur-Belle, le 20 septembre 1903, c'est le vin vieux de Rossignol qui est servi lors du banquet traditionnel (la taulado) comme le montre le menu « *joliment dessiné par maître Daniel* » et « *qui fait honneur à l'hôtelier Jarretout.* » Dans son allocution, au cours du banquet, M. Dujarric-Descombes remercie chaleureusement M. de Jaurias : « *qui a gracieusement offert quelques bouteilles de vieux vin de Rossignol.* »



Archives Revue du Bournat 1903

Le guide Féret « *Bergerac et ses vins et les principaux crus de la Dordogne* », édité en 1903, indique pour le canton de Verteillac :

« *GOÛTS-ROSSIGNOL- 709 habitants- 2491 hectares ; à 10 k. au nord de Verteillac*

Sol généralement argilo-calcaire, offre en sous-sol le calcaire jurassique supérieur stratifié ou sur quelques points le calcaire crétacé inférieur.

Vins rouges sont produits par deux tiers cabernet-sauvignon, un tiers malbec, castets ; ils sont colorés et corsés ; ils atteignent 12° dans les bonnes années ; ils sont fins et bouquetés et peuvent être classés parmi les meilleurs de la Dordogne.

*Les vins de cette commune, connus sous le nom de **Rossignols**, jouissent depuis des siècles d'une grande réputation dans la Haute-Vienne et dans la Creuse. Cette commune avait au XVIIe et au XVIIIe siècles un commerce de vins très actif avec Limoges et a continué jusqu'au jour où l'invasion phylloxérique a détruit tous ses vignobles plantés sur le calcaire jurassique supérieur ou sur le calcaire crétacé inférieur. Aujourd'hui la reconstitution marche doucement, mais dans de bonnes conditions, telles que cette antique réputation ne se perdra pas. Ces vins se vendent en primeur de 200 à 300 francs le tonneau nu.*

Vins Blancs peu importants.

PRINCIPAUX PROPRIÉTAIRES

	Tonneaux	
	Vin rouge	Vin blanc
Château de Jaurias		
(A. de Jaurias)	50	--
A Grellet (Descourades)	25	--
A N... (Roumeillac)	4	--
Id. (Coulombier)	4	--
Id. (Mathieu)	4	--
<i>Une vingtaine de propriétaires font de 1 à 5 tonneaux »</i>		

C'est Antoine-Aubin de Jaurias qui a rédigé la notice à la demande de l'éditeur.

On remarque que les cépages autochtones ont disparu au profit de ceux qui font la renommée actuelle des vins d'Aquitaine.

Le tableau ci-dessous donne les superficies plantées en vigne dans le canton de Verteillac en **1913**. (entre parenthèses le rappel des superficies en **1825**)

Communes	Nb d'hectares de vigne	
Goûts-Rossignols	109	(739)
Champagne et Fontaine	68	(472)
Cherval	60	(392)
Verteillac	80	(302)
La Tour-Blanche	20	(119)
Cercles La Chapelle-Montabourlet	85	(328)
(Evolution des structures agricoles du Canton de Verteillac – Michel Chadodond 1965)		

La fin tragique de la monoculture de la vigne entraîna la ruine de nombreux habitants des communes du Verteillacois, châteaux viticoles ou petits propriétaires.

La viticulture employait une main-d'œuvre abondante. Après le phylloxéra, l'exode rural, d'abord lent, s'accrut à l'extrême à la fin du XIXe siècle et au début du XXe siècle, car des villes comme Périgueux, Angoulême, voire même des villes plus lointaines comme Bordeaux et Paris, s'industrialisaient, devenant ainsi des centres d'appel de main-d'œuvre.

De plus, la Première Guerre mondiale, par l'hécatombe humaine qu'elle entraîna dans les campagnes et par l'absence d'entretien de la vigne pendant les quatre ans de conflit, eut pour conséquence la ruine définitive du vignoble de Rossignol.

Les terrains étaient réputés trop pauvres pour produire autre chose que de la vigne. Ce préjugé empêcha longtemps d'en tirer profit. Les anciens vignobles se transformèrent en friches recouvertes de petites pierres grises et parsemés de chênes truffiers. Ces vastes étendues, se couvrant de tristes genévriers, se peuplèrent de gibier de qualité : lièvres, perdreaux et donnèrent d'assez maigres pâturages pour les moutons qui y broutaient une herbe rare mais savoureuse. Fort heureusement l'apparition de la charrue brabant à deux socles facilita le défrichage, fit disparaître les genévriers mais aussi les troupeaux de moutons et la culture des céréales se développa beaucoup dans les années qui suivirent la guerre de 1914-1918.

Bien que la vigne ait connu une légère reprise après la première Guerre mondiale, les exploitants tenant à avoir leur « provision » de vin, le lent déclin du vignoble s'est poursuivi. En 1935, il est interdit de cultiver les cépages « Noa » et « Othello » pour des raisons sanitaires (taux de méthanol important). Ces cépages avaient eu un succès certain car, après la crise du phylloxéra, ces hybrides producteurs directs étaient très productifs et faciles à cultiver.

En 1940, la mise en place de la ligne de démarcation après l'armistice, fait de ce qui reste du vignoble de Rossignol, une victime collatérale de la guerre. En effet, la commune est partagée entre la zone libre et la zone occupée, interdisant pendant deux ans et demi aux exploitants de se déplacer pour travailler leurs vignes.

Après la guerre, les fortes gelées des années 50, les primes à l'arrachage ont eu raison du peu de superficie encore planté en vigne.

Enfin, l'ultime coup de grâce a été donné en 1963-64 par le remembrement effectué dans la commune de Goûts-Rossignol pour la première fois dans le département de la Dordogne.



Collection Jacques Faurel, photographie de l'auteur.

Le dernier rappel de la renommée de cet ancien vignoble du Périgord s'est fait lors de la Félibrée de Verteillac en juillet 1970 avec l'assiette souvenir éditée à l'occasion de cette manifestation dans laquelle est écrit, en occitan, le court poème suivant :

Em lo froment de Verteillac
Pan de sopa qu'avem balhiat
Em lo bon vin de Rossinhou
Sira flatos vostre chabrou

En ce début de XXI^e siècle, la superficie totale plantée en vigne sur la commune de Goûts-Rossignol est de **4,5** hectares (**739** hectares en 1825 – **109** hectares en 1913).

Seuls quelques lambeaux subsistent, cultivés avec amour et persévérance par une poignée de nostalgiques.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Histoire de la vigne et du vin en France des origines au XIX^e siècle, Roger Dion, Paris 1959.
- Vin, vignes et vigneron, Histoire du vignoble français - Marcel Lachiver - Fayard 1988.
- Le vin de l'Italie romaine – André Tchernia. Ecole française de Rome.
- L'Economie de la Dordogne - Tome premier - Evolution des structures agricoles dans le canton de Verteillac par Michel Chadefond – Editions Bière - Bordeaux 1965.
- Monographie de l'arrondissement de Ribérac
- Annales de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de la Dordogne, Journal de la Ferme et des Comices du Département - 1871
- Annales agricoles et littéraires de la Dordogne de 1840 à 1881.
- Archives départementales de la Dordogne.
- Archives départementales de la Charente.
- Bulletins de la Société Historique et Archéologique du Périgord.
- Guide Féret - Bergerac et ses vins et les principaux crus de la Dordogne (1903).
- La revue Lou Bournat 1903
- Archives du Château de Jaurias.
- Archives du Château de la Meyfrénie.
- Archives Famille Vergnaud.
- Goûts-Rossignol par Marcel Vergnaud - 1971.
- Les Prieurés de Fontaine par Michel Vergnaud - 2010.

Je tiens à remercier tout particulièrement Bernard et Pierre-Louis Ducorps, Alain de Bonneville, Alain de la Ville, Emmanuel Duchazaud, Jean-Pierre Bétoin, Jean-Pierre Rudeaux, Francis Gérard, François Giroux et mon regretté ami Jacques Faurel pour l'aide précieuse qu'ils m'ont apportée dans l'élaboration de cet opuscule.

TEYJAT

PRÉSENCE DU PASSÉ



**Conférence donnée au GRHIN
le 5 juillet 2012
par Jean-Marc Warembourg**

Teyjat, présence du passé.

L'histoire de Teyjat à travers les familles de notables et les personnalités marquantes

Le village de Teyjat est connu, à travers le monde entier, de tous les préhistoriens, grâce aux découvertes qu'on y a faites dans la grotte de la mairie et l'abri Mège, mais nous allons nous intéresser à une histoire plus récente, illustrée par les familles et les personnalités qui ont contribué à l'histoire de Teyjat, ou plus simplement qui y ont vécu.

Les personnalités et familles évoquées :

- Les seigneurs de Teyjat
- Joseph Nadaud
- La famille Labrousse
- Antoine Basset Desrivailles, (famille alliée aux Labrousse)
- La famille Pabot du Chatelard et Pabot-Chatelard et leurs alliés.
- Justine Peltier, artiste peintre et épouse du préfet Alpinien Pabot-Chatelard,
- Henri Laforest,
- Pierre Bourrinet

Les seigneurs de Teyjat

Paroisse dépendant de la châtellenie de Nontron, Teyjat dépendait de la justice du Bourdeix et du diocèse de Limoges.

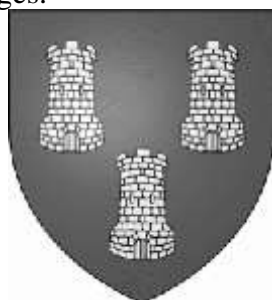
Il n'y eut jamais véritablement de seigneurie à Teyjat. Le territoire était morcelé en une multitude de fiefs tenus par une petite noblesse locale (ou prétendue noblesse). Teyjat dépendait donc directement de la baronnie de Nontron. Les choses se compliquent car la baronnie de Nontron fut elle-même démembrée.

Pour simplifier, les seigneurs de Teyjat furent successivement:

- Les vicomtes de Limoges, qui eux-mêmes rendaient hommage aux évêques d'Angoulême)
- Les Hélie de Colonges jusque 1632
- Les Hélie de Pompadour
- Les de Lavie de 1751 à 1788

Les Hélie de Colonges et les Pompadour ont une origine commune (les deux branches se séparèrent vers 1200 quand apparaît le nom de Pompadour) Hélie étant leur prénom patronymique commun ; c'est pourquoi ils portent les mêmes armoiries « d'azur à trois tours d'argent maçonnées de sable » représentant les 3 castrums de Lastours, Pompadour et Hautefort.

Ces blasons, redécouverts tout récemment dans l'église de Teyjat sont-ils ceux des Hélie de Colonges ou des Pompadour ? Tout dépend de leur date d'exécution comme nous allons le voir. Mais ce blason qui figure aussi sur les églises du Bourdeix, St Estèphe, Pluviers et Bussière-Badil est attribué aux Hélie de Colonges.



Blason des Pompadour

Dans son testament daté du 4 septembre 1530, Jean Hélié de Colonges, le célèbre et richissime prieur de Bussière-Badil dote de cent livres tournois les jeunes filles pauvres à marier des paroisses de Bussière, Feuillade et Teyjat.

Dans sa monographie de la ville et du canton de Nontron, de Laugardière nous livre au sujet des seigneurs de Teyjat deux versions différentes :

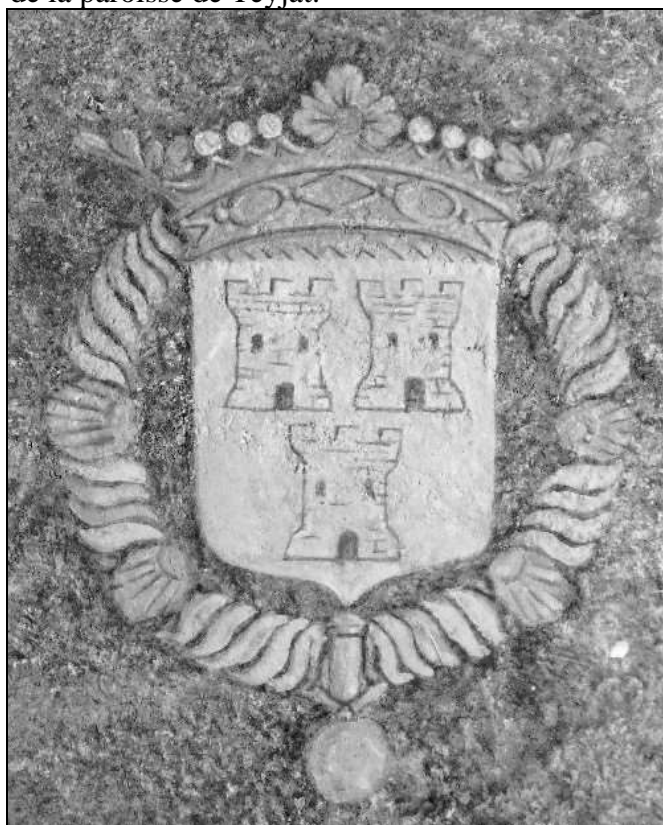
- Dans le chapitre consacré au Bourdeix, il mentionne Antoine Hélié de Colonges (né en 1460, mort vers 1530) seigneur du Bourdeix, Teyjat etc., qui rend hommage à Guillaume de Bretagne, vicomte de Limoges. Ses descendants Guy, puis Poncet, Charles et Charles II, sont toujours seigneurs du Bourdeix, Piégut, Etouars, Teyjat... Un autre des fils de Antoine Hélié de Colonges, Jean, fut l'un des plus importants prieurs et seigneurs de Bussière-Badil, qui sera en conflit permanent avec les *des Cars*, seigneurs de Varaignes.

Le dernier de la lignée Charles II, meurt sans postérité en 1619 et (selon de Laugardière qui cite Nadaud) lègue ses biens à sa mère Charlotte de Fumel à la suite de quoi, la seigneurie passe aux Pompadour par le remariage de Charlotte de Fumel avec Jean Hélié de Pompadour en 1629.

Comme Charlotte de Fumel eut quatre enfants avec Jean Hélié de Pompadour, ceci semble peu vraisemblable. En fait, c'est Henrie de Caumont, veuve de Charles Hélié de Colonges, qui, en 1632, lègue ses biens à sa nièce Charlotte de Fumel, mariée effectivement à Jean Hélié de Pompadour. Leur fils Philibert Hélié de Pompadour est dit seigneur du Bourdeix, Piégut, Teyjat , il fut sénéchal et gouverneur du Périgord.

En ce qui concerne les blasons de l'église, nous pouvons en conclure que s'ils sont antérieurs à 1632, ce sont ceux des Colonges, et s'ils sont postérieurs à cette date, ce sont ceux des Pompadour.

- Dans le chapitre consacré à Teyjat, de Laugardière donne une version différente : à partir du XVème siècle, la seigneurie passe aux mains de la famille des Cars, puis dans celles de Hélié de Pompadour par le mariage (1536) de Geoffoy Hélié de Pompadour avec Suzanne des Cars, fille de François, seigneur de Varaignes. C'est en contradiction avec le fait qu'à cette époque, les Hélié de Colonges étaient seigneurs de Teyjat. La présence des des Cars (seigneurs de Varaignes et de Lavauguyon) à Teyjat n'est pas attestée par ailleurs, mais il est toutefois possible que les des Cars aient possédé une partie de la paroisse de Teyjat.



Blason de l'église de Teyjat.

Joseph Nadaud

Il y a déjà eu à son sujet plusieurs communications et articles auxquels vous pouvez vous reporter, par l'abbé Bouet notamment ; aussi, nous nous contenterons d'évoquer succinctement quelques aspects de sa biographie.

Curé de Teyjat de 1754 à 1775 Joseph Nadaud tient à ce titre les registres paroissiaux qu'il agrémente de remarques personnelles et où il consigne notamment ses procès avec Joseph Labrousse. Il signe un dernier acte le 27 février 1775 et meurt à Nontron le 5 octobre de la même année. Il est remplacé par son vicaire de Lacroix dont il sera question plus tard.

Voici ce qu'écrit l'évêque de Limoges lors de sa visite pastorale de 1763 :

Joseph Nadaud, prêtre curé en 1754, très bon sujet, bon prêtre, bon curé, des mœurs fort simples, excellent caractère, fort régulier ; il s'est adonné par un goût particulier d'érudition à la recherche de toutes les antiquités avec un zèle infatigable à déchiffrer et dépouiller les vieux titres et les anciennes inscriptions ; il seroit à désirer qu'il y ait un peu d'ordre et de suite dans toutes les notes qu'il ramasse de tous côtés.

Vicaire : M Barthélémy Lepage, prêtre en 1755, vicaire id., bon prêtre, bon sujet, caractère doux, talents médiocres.

Communians : 520

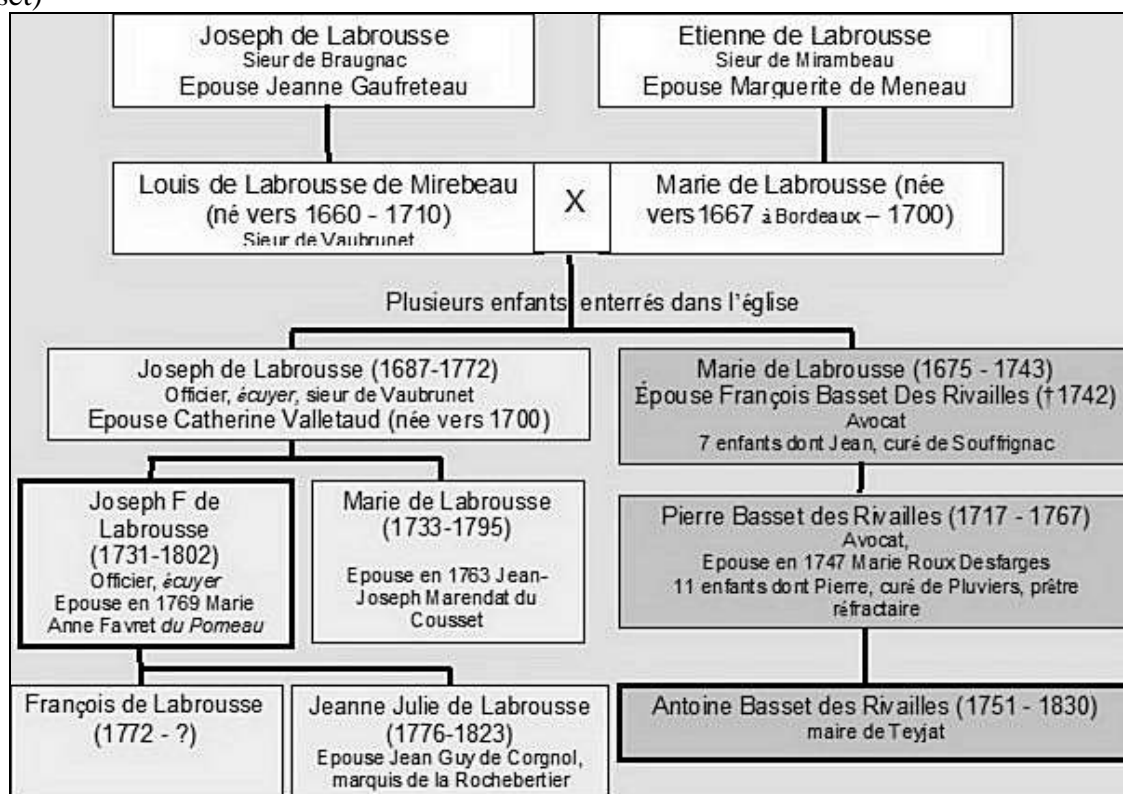
Seigneur : M le président de Lavie.

Décimateur : M le curé en partie

(Chartes, chroniques et mémoires pour servir à l'histoire de la Marche et du Limousin, par A. Leroux et A. Bosvieux 1886 Visites pastorales de l'évêque de Limoges. Visite de l'archiprêtre de Nontron 1763 p.392)

Le(s) famille(s) Labrousse ou de Labrousse

Au XVII^{ème} siècle, la famille Labrousse ou de Labrousse, se partage les principaux villages de Teyjat : Beaumont, Vaubrunet, Braugnac, Chauffour, Boisseuil, Laudonie, le Forestier. Elle s'allie à la noblesse locale (Basset des Rivailles, Guillemain de Chaumont, Marandat du Cousset)



Cette généalogie très partielle commence par une union entre un Joseph de Labrousse, sieur de Braugnac et Marie de Labrousse, fille du sieur de Mirambeau (Charente Maritime). Les deux familles ne semblent pas parentes, mais c'est de là que provient le titre de *de Mirebeau* que prendront leurs descendants, titre qui sera contesté comme nous allons le voir par le curé Nadaud. Nous allons surtout nous intéresser à ce **Joseph de Labrousse**, troisième du nom, qui fut en conflit avec le curé Nadaud.

Un long procès avec plusieurs appels oppose en effet le curé Nadaud et Joseph Labrousse entre 1766 et 1769 à propos du paiement des dîmes. Le Curé Nadaud en fait un compte rendu de plusieurs pages dans les registres paroissiaux. (Il a finalement gain de cause et Joseph Labrousse est condamné aux dépens pour 1142 livres, somme assez considérable pour l'époque).

Le 18 décembre 1772 le curé Nadaud est fort opportunément absent lors du baptême de Joseph Philippe de Labrousse. Le père, Joseph Labrousse (celui-là même qui perdit son procès contre le curé Nadaud) en profite pour faire rédiger par le vicaire de Lacroix un acte complaisant dans lequel il fait étalage de titres contestables.

Mais à son retour, le curé Nadaud n'hésite pas, après avoir, on l'imagine, sermonné son vicaire, à réécrire l'acte de baptême :

N'étant ni appelé, ni présent à l'acte de baptême ci-dessus, dicté par le père, j'y ai vu une création de titres, qualités et seigneuries peu conformes au certificat des annonces de mariage donné le six février mille sept cent soixante neuf rapporté dans le registre de l'année et dans la copie déposée au greffe de Périgueux. Toutes les qualités du père se réduisent à celle de bourgeois, ci-devant garde du cor du roi où il a servi pendant cinq ans au plus, ce qui ne suppose pas un ancien ni vétéran. La commission de gouverne(me)nt de la Rochefoucaud avec la réception et la prise de possession dans cette ville où il n'a fait aucune résidence, me sont aussi inconnues que les seigneuries de Mirebeau, autres plasses, les qualités d'écuyer données au fils et au père, de dame à la mère. Le véritable nom de celle-ci est Marie Fauvet, celui du parrain Joseph Philippe Fauvet. De sorte que la marraine est la seule personne de condition qu'on n'ait pas jugé à propos de qualifier damoiselle.

Trait sans doute ironique, il recopie les fautes d'orthographe du vicaire : *garde du cor*.

Epilogue de l'histoire, le 27 avril 1776, à l'occasion du baptême de Jeanne, fille de Joseph Labrousse, de Lacroix devenu curé reprend exactement les termes de l'acte contesté par son prédécesseur. Le bon curé Nadaud étant mort l'année précédente, il n'y aura personne cette fois pour contester les titres que s'octroie Joseph Labrousse.

Un peu plus tard, en 1789, à l'occasion de la rédaction du cahier de doléances, on se plaint encore du sieur Labrousse de Mirebeau :

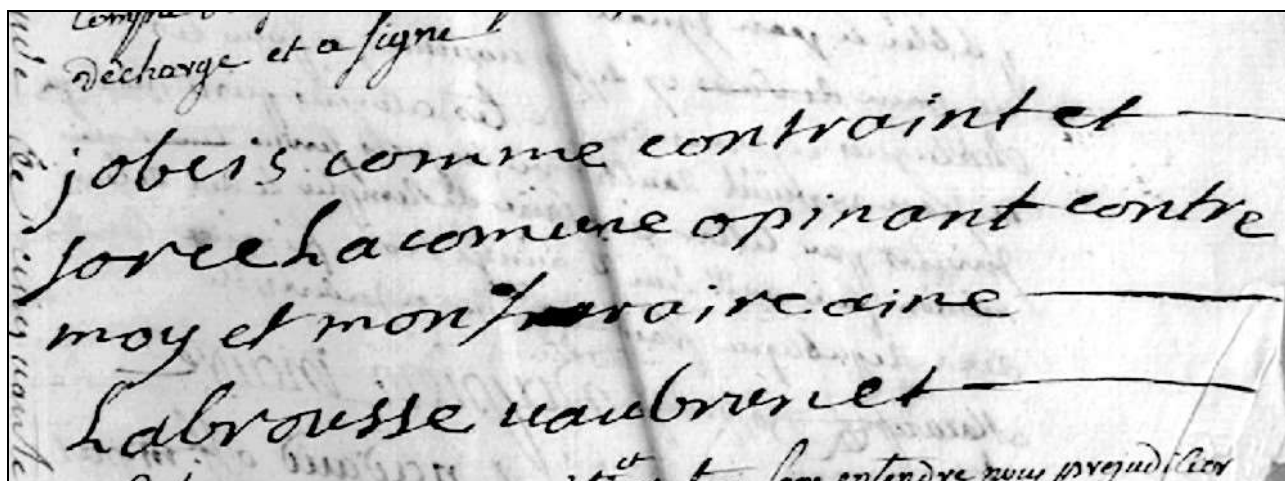
Les votans se trouvant la victime du sieur Labrousse de Mirebeau qui a acheté six mille francs la charge de gouverneur de la petite ville de La Rochefoucault en Engoumois et a surpris une ordonnance de l'élection de Périgueux qui rejette la taille qu'il supportait sur la paroisse. Arrêté les présentes doléances en l'assemblée paroissiale tenue ce jour neuf mars mil sept cent quatre vingt neuf.

Signatures : *Basset de Lavergne, Duverneuil, Du Chatelard, Brognac fils, Labrousse de Vaubrunet, Boismenut Duverneuil, Marvaud, Macary, Desplanes, Bernard, Desmoulins, Bonnithon, Bouthinon*

En 1792 une loi autorise de désarmer les *citoyens suspects*. Le maire, les officiers municipaux, accompagnés d'un nombre suffisant de soldats de la garde nationale se rendent chez Joseph Labrousse, sieur de Vaubrunet.

Ils se font remettre deux fusils simples dont un hors d'état et un couteau de chasse dans un mauvais fourreau. Le sieur Vaubrunet prétend avoir perdu les deux pistolets qu'il avait imprudemment déclarés précédemment.

En 1793, Joseph Labrousse se plaint des réquisitions :
J'obéis comme contraint et forcé, la comune opinant contre moy et mon fraire aîné.
signé : *Labrousse Vaubrunet*



Il ne tardera pas à émigrer. Il meurt en 1802.

Les Labrousse feront moins parler d'eux après la Révolution et leurs propriétés passeront progressivement dans d'autres mains.

Au hasard des actes d'état civil, d'autres *de Labrousse* sans qu'il soit certain qu'ils appartiennent à la même famille :

En 1705, un **Jean de Labrousse** est curé de Teyjat.

Un **Louis de Labrousse** fut curé de la Chapelle St Robert :

M. Louis de Labrousse, prêtre en 1743, curé en ..., homme de condition, très infirme, l'esprit dérangé, mais assés tranquille; il est retiré dans la paroisse de Teyjat, chez Mme sa mère; il conserve le titre de son bénéfice qui est si médiocre qu'à peine peut-il suffire à payer les honoraires du vicaire régent; ce qui a engagé la Chambre [ecclésiastique du diocèse] à lui accorder une pension.¹

En 1708, **Jean de Labrousse**, sieur de Boisseuil et son frère **François**, sieur de Lavergne, font leur testament devant Jalanihat au moment de leur départ pour aller servir le roi (Louis XIV).

En 1732, **François Labrousse**, sieur de Laudonie, est sévèrement battu et blessé au cours d'une rixe. Les Bonithon sont accusés car un procès oppose François Labrousse à Jean Bonithon, sieur de Pradelle (les cahiers n°24)

En 1787, **Benoît de Labrousse** vend Braugnac à Antoine Grellet, contrôleur de la monnaie à Limoges (Braugnac sera racheté ensuite par Jacques Pabot du Chatelard).

Un **Labrousse Elie** faillit devenir maire en 1830 (il était le dauphin de Basset des Rivailles) mais il ne fut que conseiller.

Les alliances des Labrousse :

¹ Chartes, chroniques et mémoires pour servir à l'histoire de la Marche et du Limousin, par A. Leroux et A. Bosvieux 1886 Visites pastorales de l'évêque de Limoges. Visite de l'archiprêtre de Nontron 1763 p.392

Dans les années 1740, trois des fils de **Emeric Guillemain de Chaumont**, seigneur de Piégut, épousent des filles Labrousse.

En 1763, mariage de damoiselle Marie de Labrousse, fille de Joseph de Labrousse (premier du nom), seigneur de Vaubrunet, ancien officier d'infanterie, avec messire Jean Joseph de Maranda, seigneur du Cousset et autres lieux. (registres de Varaignes).

Jean-Baptiste Marandat, le père de Jean Joseph, était lui aussi marié à une Labrousse (Anne de Labrousse).

En 1802, Jeanne Labrousse, fille de notre fameux Joseph Labrousse de Vaubrunet, épouse le marquis **de Rochebertier**, émigré récemment amnistié.

Antoine Basset des Rivailles

Les Basset sont une riche famille d'avocats originaire de Nontron. François, marié à Marie de Labrousse, puis Pierre qui eut 11 enfants dont 5 morts en bas âge :

1748 : Jean, mort à 2 jours enterré dans l'église

1750 : Emery, mort à 3 mois enterré dans l'église

1754 : Jeanne, morte à 1 mois enterrée dans l'église

1759 : Louis Antoine, mort à 21 mois

1763 : Nicolas, mort à 15 mois

Antoine, l'un des enfants survivants, est né en 1751.

Elu député en 1789, avec Jacques Pabot du Chatelard, il a quelques ennuis à partir de 1792. Le 18 septembre (1792), il est perquisitionné au Forestier. Le maître de maison est absent et son épouse remet aux autorités un fusil simple et un petit pistolet. Quant aux autres armes déclarées le 24 juillet précédent, elles sont introuvables et la dame Desrivailles prétend que son mari les a emportées avec lui.

En 1793, les biens de Pierre Basset Desrivailles, le frère d'Antoine, curé de Pluviers, prêtre réfractaire émigré, sont confisqués et vendus.

L'année suivante (1794, an II) Antoine Basset est soupçonné (à juste titre !) de tiédeur envers les idées nouvelles. Aussi, *pour prouver le patriotisme dudit Desrivailles*, sont entendus :

François Aupy, dit Tonnerre, *qui a déclaré que ledit Desrivailles et sa femme lui ont fourni gratuitement un septier méturre vu qu'il avait un enfant à la défense de la patrie.*

François Aupy fils déclare *que ledit Desrivailles lui a fait offre de le placer à Angoulême à ses frais pour apprendre à fabriquer du salpêtre, ...*

Puis il se fait oublier jusqu'à l'arrivée de Bonaparte (1799). Il est nommé en 1801 adjoint au maire Benoît Verneuil.

De tradition monarchiste, il se rallie à l'empire avec un enthousiasme qui semble sincère mais qui se révélera surtout opportuniste.

En 1802, son frère Pierre, de retour d'émigration en Autriche, déclare vouloir adhérer au Concordat.

Antoine est à nouveau adjoint en 1808 et nommé maire le 4 octobre 1812.

C'est un maire assez atypique. De 1812 à 1816, il se fait surtout remarquer par les nombreux discours qu'il prononce à la gloire de Napoléon d'abord, puis à celle de Louis XVIII. Ces discours, qu'il consigne dans les registres de délibération du conseil municipal, sont de véritables pièces d'anthologie.

En voici quelques extraits.

25 octobre 1812, discours sur la campagne de Russie :

Nous avons déjà fait connaître par l'affiche du bulletin les avantages remportés sur la Russie cette puissance du nord qui oubliant la foi du traité, s'est laissée entraîner au souffle de la discorde et l'orgueil de l'ancienne albion (allusion à la dénonciation du blocus continental par la

Russie) qui croyant anéantir le commerce et l'industrie nationale vouloit augmenter ses richesses en diminuant celle de l'empire français dont la chute auroit entraîné inévitablement ses autres alliés.

Pour déjouer cette puissance et soutenir une guerre lointaine et aussi dispendieuse étoit une entreprise effrayante pour la nation si elle n'eut été secondée de nos frères d'armes et du génie guerrier de Napoléon, les combats de Mossilouk (?) Smolouk (Smolensk) et la Moscova ou plusieurs milliers de bouches à feu ont vomi la mort, ont enfin décidé la victoire et Moscou, cette capitale du czar rivale de St Pétersbourg est à notre pouvoir.

... tant de succès prouverons à la postérité ce que peut la valeur française à l'aide de son invincible empereur et la protection irrésistible que le Dieu des armées accorde à ses vastes desseins.

Sa Majesté Napoléon voulant rendre grâce de ses succès à la divinité et ayant fait connaître par la lettre dattée de Moscou à tous les évêques de France son intention de faire des prières publiques ; vous êtes alors invité de vous conformer au mandement du Seigneur évêque et vous réunir à l'heure indiquée par le portier afin de chanter un Te Deum en reconnaissance de la faveur que Dieu vient d'ajouter à nos triomphes. Cette piété de Napoléon est un exemple à nous fortifier dans les vertus religieuses ; en adressant nos prières au ciel pour la conservation de sa personne auguste et la prospérité de l'état, il faut aussi nous en montrer les fidèles sujets.

6 décembre 1812, discours sur l'anniversaire du couronnement de l'empereur :

Allusion à la conspiration Malet (22 oct. 1812) qui tente de prendre le pouvoir en annonçant la mort de l'empereur à Moscou.

... En vain quelques personnes dont l'aveuglement ou influence du cabinet ennemi parmi lesquels étoient trois généraux et complices ont conspirer pour renverser le throne et détruire le droit de l'accessibilité à cet enfant le roi de Rome qui semble avoir pris naissance pour consolider le grand ouvrage élevé par son auguste père avec autant d'admiration pour notre bonheur que pour la gloire de sa postérité ; il est arrivé que les auteurs de cet odieux régicide attirant sur eux l'indignation publique ont été arrêtés et qu'ils ont subi peu de jours après la peine de mort en réparation de leur horrible attentat.

Combien de grâce nous devons à la divinité et la faveur qui nous a été accordée à garantir de l'horrible complot des régicides et à protéger aussi ostensiblement les jours de leur majesté Napoléon, de Marie-Louise et du roi de Rome que ces augustes noms restent présent à notre pensée par ce demander chaque jour à Dieu leur conservation, et de même qu'il va être chanté un Te Deum pour célébrer l'époque du couronnement de l'empereur et de sa victoire à Austerlitz, unissons tous nos prières à celles du pasteur de cette église afin que nos armées aussi triomphantes à Moskou du tirant qui les conduit forcent enfin les puissances étonnées d'accepter une paix durable qui ramène près de nous nos enfants et nos frères et que les princes coalisés cessent d'être les ennemis de notre nation et en deviennent pour toujours les fidèles alliés.

15 août 1813 : discours sur la fête de Notre Dame, qui concorde avec celle de l'empereur Napoléon². Le maire retrace toute l'histoire de l'épopée napoléonienne.

... Il avait laissé [la France] couverte encore d'un crêpe funèbre de plusieurs milliers de personnes victimes les uns du comité révolutionnaire de Robespierre, tandis que d'autres échappés au fer assassin de ce monstre et de ses complices, leur maison étoient pour ainsi dire autant de

² Après le Concordat, le Vatican accepte, probablement à la demande de l'empereur, de créer de toutes pièces un « saint Napoléon » qui se fête le 15 août, à la date de l'anniversaire de l'empereur. Ce saint Napoléon n'a jamais existé. On ne trouve la trace que d'un certain saint-Neopoli, martyr à Rome, qui se fêtait le 2 mai et qui se transforma pour les besoins de la cause en saint Napoléon. Le 15 août fut fête nationale sous le premier et le second Empire, avant que la date du 14 juillet ne soit retenue par la 3ème république en 1880.

prisons... c'est alors dis-je, que Bonaparte prend la résolution de ramener l'ordre et de nous sauver...

... Adressons donc tous nos vœux au ciel pour la conservation de sa majesté impériale et de son auguste postérité, et lui rendons chaque jour l'hommage de notre soumission et de nos respects, afin d'être toujours de sa bonté royale et paternelle les sujets dignes de son amour.

Vive l'Empereur Napoléon et les habitants de Teyjat.

Mais le 5 décembre 1813, le maire *indisposé* laisse à son adjoint le soin de prononcer le désormais traditionnel discours sur l'anniversaire du couronnement. La chute de l'empire semble désormais probable; a-t-il senti le vent tourner ?

A l'annonce de la chute de l'empire (6 avril 1814), le conseil se rallie immédiatement à Louis XVIII et le 24 avril Basset des Rivailles prononce un discours à la gloire du roi. Le *retournement de veste* est radical :

Habitants de Teyjac, les armées victorieuses des grandes puissances de l'Europe ont rappelé la dinastie des Bourbons au trône de France et le roi Louis XVIII c'est fait entendre d'après le décret du sénat qui à cet effet a établi un gouvernement provisoire et prononcé la déchéance de Napoléon.

Aujourd'hui, l'aigle de Napoléon dont le vol rapide et les serres ont déchiré la France et de vastes états, cet aigle est enfin abattu, et le retour du lis, emblème de la candeur adoptée par nos anciens rois flotte sur les tours de Paris et les grandes cités du royaume...

8 février 1815 ; à l'occasion de la commémoration de la mort de Louis XVI (21 janvier 1793), le maire reprend dans un discours ses thèmes favoris et de nombreux passages de ses discours précédents.



20 mars, l'empereur est de retour aux Tuileries pour 100 jours mais l'information n'arrive à Teyjat que le 2 avril. Antoine Basset des Rivailles est pris de court. Il prend acte sans enthousiasme :

Le 2 avril 1815 reçu de la préfecture et publié la proclamation avec les décrets de Napoléon Bonaparte depuis sa rentrée et son rétablissement au trône de France ; à la suite de cette lecture, il a été fait par nous un discours analogue à la circonstance, où nous avons rappelé les motifs de la défection aux armées et du gouvernement qui ont entraîné la chute de la dynastie des Bourbons et fait le triomphe et la gloire de Napoléon, le cri de « vive l'empereur » s'est fait entendre et le drapeau tricolore placé sur le clocher aux acclamations du peuple, chacun c'est livré le reste du jour à des transports de joie et de réjouissance selon la localité.

Son empressement à acclamer le retour du roi lui coûte son poste : L'adjoint Macary un modéré, est nommé à sa place. Le 7 mai, le conseil dont Desrivailles est exclu, prête à nouveau serment à l'empereur.

Cette fois, Desrivailles choisit son camp et proteste officiellement contre l'exclusion des Bourbon et le 25 mai, coup de théâtre, il est élu maire par une assemblée de notables par 39 voix sur 47 votants. La même assemblée élit d'ailleurs Macary comme adjoint.

Louis XVIII étant réinstallé sur le trône après Waterloo (18 juin), le 23 juillet, Desrivailles se déchaîne :

... [le] roi qui est heureusement remonté sur le trône... après la chute de l'usurpateur Bonaparte, époque où la malveillance et les séditeux s'agitaient encore à bouleverser la tranquillité publique comme il est arrivé dans plusieurs communes depuis la rentrée du tyran Napoléon ; heureusement que le bon accord des paisibles habitants de Tejac les a garantis de ces agitations scandaleuses et qu'en reste-t-il à ses furieux partisans sinon la honte de leurs infâmes projets de rébellion...

Le 28 janvier 1816, il s'en prend au drapeau tricolore :

Le drapeau tricolore a été déplacé du clocher aussitôt le retour du roi et remplacé par le drapeau blanc aux fleurs de lys et armes de France ; ce premier qui trop longtemps fut un signe de révolte a été déchiré et mis à lambeau en notre présence et le souvenir en est disparu à la joie et satisfaction des habitants de Tejac ;

Les habitants de Teyjat seraient-ils aussi versatiles que leur maire ?

Le 11 mars c'est l'arbre de la liberté qui fait les frais du retour du roi :

L'arbre dit de la liberté dans le sens des révolutionnaires fut abattu sur ma proposition au conseil dès l'arrivée 1^{ère} du roi et réduit en planche à l'usage de l'écurie du presbytère de la commune. Tel a été l'emploi honorable que nous avons cru lui convenir.

Desrivailles et son adjoint Macary sont reconduits dans leurs fonctions en 1824 et 1826 mais Desrivailles ne termine pas son dernier mandat. Il démissionne le 10 septembre 1830 pour âge avancé et infirmité (il a alors 74 ans d'après l'acte de décès mais plus probablement 79 ans). Il décède 6 semaines plus tard, le 22 novembre.

Antoine Basset meurt sans postérité, léguant une partie de ses biens à ses neveux et sa demeure principale du Forestier aux pauvres de la commune pour être utilisée comme maison de charité et d'instruction.

Mais ses volontés testamentaires ne seront pas respectées et le Forestier revient à un de ses neveux Jean Lidonne qui réunifiera le domaine en achetant l'ancien logis.

Les Pabot du Chatelard

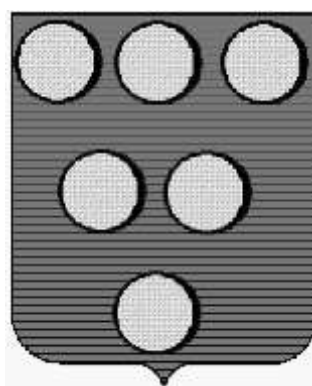
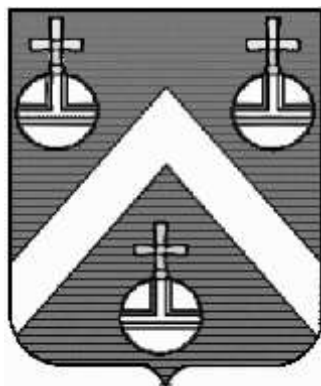
Famille originaire de Limoges, citée dès le XIV^{ème} siècle dans les registres consulaires. Longue tradition de serviteurs de l'Etat, conseillers du roi...

Aubin Pabot de la Morinie, à la faveur de son second mariage avec Marie Durand de Nouaillac, vient s'installer en Nontronnais, il achète en 1748 le fief du Chatelard.

Son frère s'installe vers Hauteveyre.

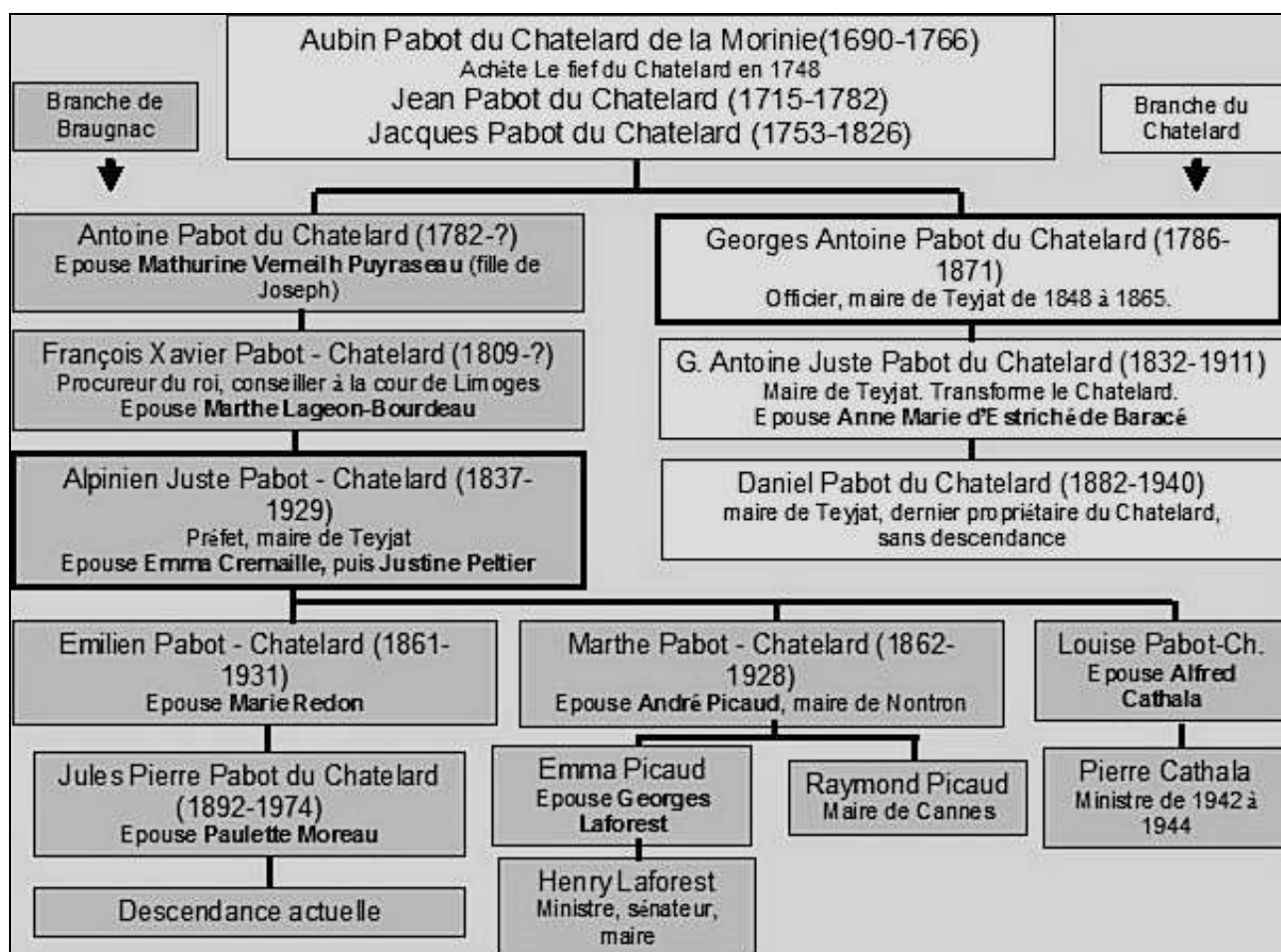
Le nobiliaire de Nadaud ne nous renseigne malheureusement pas sur l'origine de la noblesse de la famille. Dans l'édition qu'en a fait l'abbé Lecler en 1878, nous pouvons lire :
Pabot : la page 2200 où était ce nom est déchirée.

Armes des Pabot du Chatelard :



A gauche : *d'azur au chevron d'argent accompagné de 3 mondes du même et croisetés d'or* (Pabot Limoges, XIVème ?)

A droite, *d'azur aux 6 besants d'or posées 3, 2 et 1* (du Chatelard XIXème)
 blason pris par Georges Antoine Juste pour se différencier de ses cousins de Braugnac qui avaient épousé des idéaux plus voltairiens et qui se font appeler Pabot-Chatelard.



Jacques 1753 (Marval) - 1756 (Teyjat Braugnac)

Receveur des finances à Javerlhac, député en 1789, officier municipal.
Acquiert Braugnac.

L'aîné de ses fils, Antoine, hérite de Braugnac et donnera naissance à une lignée ouverte aux idées nouvelles, qui fera des alliances avec la bourgeoisie.

Le cadet, Georges Antoine, hérite du Chatelard et conserve des idées plus traditionnelles. Sa branche s'éteindra avec son petit-fils Daniel.

La branche du Chatelard

Georges Antoine (1786 -1871)



Il fait les campagnes de la Grande Armée, d'Espagne, de Russie et de France. Il est réformé en 1827.

Chevalier de St Louis en 1823, chevalier de la Légion d'Honneur, Médaillé de Ste Hélène.

Adjoint de 1835 à 1848, puis maire de Teyjat de 1848 à 1865. Il a épousé Marie Thérèse Agard de Roumejoux (riche famille de maîtres de forge de la vallée du Bandiat, notamment d'Etouars).

Les mémoires de Mme de Monneron nous racontent l'aura de ce personnage qui traversa et servit tous les régimes avec la même conviction :

A Teyjat, au milieu d'une foule immense, obsèques de M. Pabot du Chatelard... Il s'était engagé comme volontaire en 1804 ; il figure alors sur tous les champs de bataille du premier Empire, étant capitaine à la chute de ce dernier. Il reçut la croix de St Louis pendant la guerre d'Espagne et en 1868, l'empire lui accordait la croix de la Légion d'Honneur. Discours du Dr Sauvo.

A l'occasion du mariage de Napoléon III avec Eugénie le 29 janvier 1853, il écrit à l'empereur :

Sire,

Le conseil municipal de Teyjat vient déposer aux pieds de votre majesté ses respectueuses félicitations à l'occasion du grand évènement qui, en assurant l'avenir de votre dynastie, veut conserver la destinée du pays.

Les paroles si nobles, si nationales, si touchantes prononcées par votre majesté en présence des grands corps de l'état ont trouvé dans notre population un écho sympathique dont nous sommes heureux d'être les interprètes.

L'union que votre Majesté vient de faire reporte naturellement tous les souvenirs vers l'auguste Impératrice Joséphine de si bienfaisante mémoire et que le peuple a tant aimée, c'est donc avec une joie profondément sentie, c'est avec bonheur que nous venons nous associer aux acclamations par lesquelles la France entière donne à son glorieux libérateur un nouveau témoignage de sa profonde gratitude et de son fidèle dévouement...

Georges Antoine Juste (1786 -1871)

Fils du précédent, Georges-Antoine Juste Pabot du Chatelard est né à Teyjat en 1832 ; il épouse Anne-Marie d'Estriché de Baracé (d'une vieille famille d'Anjou. Elle était la cousine du ministre de l'Instruction publique le vicomte de Falloux et de son frère le cardinal de Falloux).

Ils sont tous deux les commanditaires de la reconstruction du manoir du Chatelard, qui fait suite à une construction plus ancienne. La pierre blanche et les ardoises rappellent les demeures des bords de Loire familières de l'épouse. (voir image en début d'article)

C'est Georges Antoine Juste qui, pour se distinguer de ses cousins de Braugnac (ayant épousé les idéaux voltairiens) adopte d'autres armes (celle d'un chanoine Pabot de Loudun : D'azur aux 6 besants d'or posés 3, 2 et 1).

Il fut également premier magistrat de la commune de Teyjat de 1865 à 1877. Quatre enfants naissent de cette union dont l'un des fils, Daniel sera lui aussi maire de Teyjat, un autre, Christian, sera conseiller.

Daniel (1882 -1940)

Maire de Teyjat de 1925 à 1928.

Dernier propriétaire du Chatelard qu'il vend en 1930 à Paul Louis Marie Terrel des Chènes qui le revend en 1933 à Paul Morange. Le domaine revient ensuite aux familles Gueydon, puis Lascaux.

Il avait épousé Céline Brudieux, la fille du maréchal du bourg de Teyjat (personnage extravagant qui l'aida beaucoup à se délester de sa fortune) et il finit sa vie dans la misère.

La branche de Braugnac

Antoine Pabot du Chatelard

Épouse Mathurine de Verneilh-Puyraseau, le 22 octobre 1805, fille de Joseph de Verneilh-Puyraseau.

Ce dernier, baron, franc-maçon, adhère au mouvement révolutionnaire ; préfet de Corrèze, rédacteur du code rural de 1807, il séjourne souvent à Teyjat après le veuvage de sa fille.

Il sert tous les régimes, écrit ses mémoires *mes souvenirs de 75 ans*.

Grand-père de Félix l'archéologue et Jules le dessinateur, qui viennent régulièrement à Teyjat visiter leurs cousins du Chatelard et Braugnac.

Antoine décède assez jeune (avant 1817) ; sa veuve se remarie avec Jean-Baptiste Bourdeau.

François Xavier Pabot-Chatelard (1809 - ?)



Fils d'Antoine, il fut conseiller à la cour de Limoges, procureur du roi.

Fort de ses idéaux voltairiens, il demande la suppression de sa particule, et se fait appeler Pabot-Chatelard.

Il fait reconstruire vers 1871 le manoir de Braugnac sur les bases d'un ancien logis du XVIIème.



Alpinien Juste Pabot-Chatelard



Alpinien Juste Pabot-Chatelard



Justine Peltier

Né en 1837, il épouse en 1860 Emma Cramaille qui lui donnera 4 filles et 1 garçon. Après un veuvage prématuré, il entre dans l'administration.

Il est très proche de son ami Alcide Dusolier (secrétaire de Gambetta).

Sous-préfet de Nontron puis sous-préfet du Havre en 1885, il est nommé préfet du Tarn en 1888, de la Creuse en 1890 et de l'Ariège en 1892. Officier de la Légion d'Honneur. Il est aussi une figure de Teyjat dont il fut conseiller puis maire de 1908 à 1911.

Il fut très apprécié des habitants de Teyjat qui l'appelaient *mousieur*. Excellent chasseur à courre, son bois de Braugnac et les forêts alentours n'avaient pas de secret pour lui.

Il épousa en secondes noces Justine Peltier Lefebvre. Il décède en 1929, à l'âge de 92 ans.

Justine Peltier

Son père Jean Maurice Peltier, né près d'Epinal, se marie en 1852 à Lyon où il est tailleur sur cristaux, puis devient marin au Havre. C'est là que naquit Justine le 25 avril 1862.

C'est au Havre qu'elle fera la connaissance du préfet Pabot-Chatelard et de Félix Faure, à cette époque député de la Seine Inférieure.

Peintre de talent, élève de Jules Lefebvre (peintre académique exposé à Orsay), c'est elle qui peint la très belle sainte Thérèse d'Avila exposée dans une chapelle de l'église de Teyjat ainsi qu'un portrait du préfet Alpinien Juste Pabot-Chatelard. Elle prit souvent pour modèle Mme Chavalarias, l'épicière de Teyjat. Une autre de ses œuvres (le portrait du maire de Nontron André Picaud) est exposée à la mairie de Nontron.

Ses œuvres sont signées Justine Peltier, Justine Lefebvre (peut-être en souvenir de son maître Jules Lefebvre) ou Justine Pabot-Chatelard.

L'année de son mariage en 1907, (le préfet a 70 ans, elle 45) elle achète le château du Forestier alors en fort piteux état. Elle le restaure avec goût mais fait malheureusement raser une chapelle dédiée à St Antoine³ pour y faire un court de tennis (probablement l'un des premiers courts de tennis du Périgord).



Le manoir du Forestier

La restauration intègre des éléments de réemploi en granit, de style Renaissance dont on ignore la provenance.



³ On lit dans le manuscrit de Brugière (p. 342 Chroniques Nontronnaises n° spécial 1-2010), que cette chapelle avait été édifée par le curé Pierre Basset des Rivailles et que ce dernier était enterré dedans.



Ste Thérèse d'Avila par Justine Peltier (église de Teyjat)

Émilien Pabot-Chatelard

Émilien épouse Marie Redon, d'une vieille famille de Varaignes. Ils ont un fils unique, Jules Pierre, qui reprend le nom de Pabot du Chatelard et réunit les deux blasons, comme pour réconcilier la famille. Lui-même aura 4 enfants, aujourd'hui derniers descendants directs.





Emilien Pabot-Chatelard

Louise Pabot-Chatelard

Née en 1864, elle épouse Alfred Cathala, polytechnicien. Ils ont deux enfants, Pierre (1888) et Jean (1891).

Pierre est chargé par Pierre Laval, d'avril 1942 à août 1944, des ministères des Finances, de l'Économie Nationale et de l'Agriculture.

En 1947, la haute cour s'apprête à le juger par contumace, il meurt peu après en juillet 47. Jean est médecin pédiatre, membre de l'académie de médecine.



Alfred Cathala

Marthe Pabot-Chatelard

Épouse André Picaud, médecin, maire de Nontron.

Enfants : **Emma Picaud**, qui épouse **Georges Laforest**, ingénieur agricole, d'où Henry Laforest.



Photo extraite de *Les maires de Nontron* (Hervé Lapouge)

Henry Laforest

Né à Nontron le 19 juillet 1904,

Docteur en droit, il exerce la profession d'avocat et entre sous l'Occupation au cabinet de Pierre Cathala, ministre des Finances, mais rejoint la Résistance en 1944. Il commande en 1944 une compagnie de l'Armée secrète dans le maquis alpin. Intégré à la 1ère armée française, il fait campagne en Allemagne en 1945.

Élu député radical de Dordogne en 1951, réélu en 1956, maire de Nontron en 1953, 1959 et 1965, 1971, conseiller général de Mareuil puis de Nontron, il fut plusieurs fois secrétaire d'état (forces armées) sous la IVème république, dans les gouvernements Edgar Faure, Guy Mollet, et Bourghès Maunoury.

A la mairie de Nontron où il exerce quatre mandats consécutifs, il se heurte à Georges Bonnet. Sa carrière politique se termine en 1977 alors qu'il est battu aux municipales par la liste conduite par René Join.

Il fut longtemps propriétaire du manoir de Braugnac à Teyjat où il passa sa retraite après s'être retiré de la vie politique. Il y meurt le 13 janvier 1989. La propriété est restée dans la famille.



Henry Laforest en délégation ministérielle.

Pierre Bourrinet



Pierre Bourrinet est une figure emblématique des instituteurs de la IIIème République.

Né à Piégut-Pluviers le 10 mai 1865, son père Pierre Bourrinet, est dit *propriétaire* ; il fit ses premières études à l'école de Piégut et entre à l'École normale de Périgueux en 1880. Il en sort en 1883 et exerce aussitôt à Busserolles en tant qu'instituteur adjoint.

Il y rencontre son épouse Marie Chamois et s'y marie le 5 avril 1888. Il est appelé à la direction de l'école de Teyjat en 1893 et ne la quittera que pour prendre sa retraite en 1924.

Pierre Bourrinet ne ménage ni son temps ni ses efforts pour remplir sa mission qu'on pourrait presque comparer à un sacerdoce, puisqu'il fait non seulement la classe aux enfants mais donne aussi des cours du soir aux adultes, organise des conférences et des séances de projection, se préoccupe de la sécurité et de la santé des enfants, intervient pour maîtriser les épidémies et assister les malades. Tout cela lui vaudra plusieurs récompenses : médaille des épidémies en 1905 pour héroïsme civique, officier d'académie en 1912.

Comme instituteur, il a laissé le souvenir d'un maître dévoué mais exigeant et sévère qui s'efforçait de pousser ses élèves au maximum de leurs capacités.

Franc-maçon comme il se doit, nous le trouvons en 1909 « surveillant » à la « Solidarité Nontronnaise ».

Travailleur infatigable, il assumait aussi le secrétariat de mairie et les recensements.

A partir de 1897, il organise des cours d'adultes et des *conférences populaires* l'hiver, jusqu'à 4 soirées par semaine. Il en paie lui-même les frais de chauffage et d'éclairage jusqu'en 1907, date à laquelle il se décide à en demander le remboursement au conseil municipal.

En 1901, il organise une souscription qui réunit la somme de 130F pour ouvrir une bibliothèque et acheter une *lanterne à projections* pour développer l'instruction des adultes des deux sexes.

Ses vacances et les loisirs qu'il lui reste, il les consacre aux fouilles et aux recherches sur l'histoire des premiers hommes.

En 1903, il fouille l'abri Mège.

Le 1^{er} avril 1906 à l'initiative de M. Pabot-Chatelard l'ancien préfet, M Bourrinet est félicité par le conseil municipal pour sa conduite pendant une épidémie:

« ...l'instituteur de Teyjat M. Bourrinet a eu pendant l'épidémie de grippe infectieuse une conduite méritant tous les éloges et on ne saurait trop le louer de ce bel exemple de solidarité sociale qu'il a donné à tous, [le conseil] s'associe unanimement aux paroles de M Pabot-Chatelard, félicite chaleureusement M. Bourrinet du dévouement et du courageux exemple qu'il a montrés pendant l'épidémie, signale tout particulièrement sa belle conduite aux pouvoirs publics et à ses chefs directs... »

La même année, il fait des fouilles à la grotte des Grèzes, à 5 km de Teyjat. Il y recueille une belle industrie moustérienne, et mettra plus tard en évidence ces « burins moustériens » considérés jusqu'alors comme des déchets de taille.

Qui a découvert les gravures de la grotte de la mairie ?

Denis Peyrony, le conservateur des Eyzies, s'en attribue la découverte dans un hommage posthume à Bourrinet :

« C'est en septembre 1903 que, renseigné par l'abbé Breuil, qui l'avait été par notre éminent et regretté maître, le père E. Cartailhac, je vins pour la première fois à Teyjat, explorer la grotte de la mairie.

Je ne connaissais pas Bourrinet, mais, instituteur [et franc-maçon] comme lui, j'allai frapper à sa porte. Madame Bourrinet me reçut et m'apprit que son mari était parti le matin même

pour les Eyzies pour s'initier auprès de moi aux secrets de la préhistoire. Nous nous étions croisés en chemin.

En son absence, je visitai la caverne ; j'eus la chance et le vif plaisir d'y découvrir, ce jour là, les belles gravures d'animaux qui décorent la cascade stalagmitique. »

A la lecture de ce témoignage, (quelque peu ambigu et condescendant), nous ne pouvons que nous poser des questions : pourquoi Bourrinet serait-il parti aux Eyzies sans en avertir Peyrony et prendre rendez-vous avec lui ? C'est une étrange coïncidence qu'ils se soient croisés ce jour là.

D'autre part, est-il vraisemblable que Peyrony découvre les gravures au premier coup d'œil alors que Bourrinet qui fouillait la grotte soit passé à côté ?

Par ailleurs, nous avons le témoignage de Gustave Chauvet : il écrit que Peyrony a fait nettoyer les plaques stalagmitiques après que *furent aperçus* (il ne précise pas par qui) quelques traits de la tête de bœuf.

Ce ne serait certes pas la première fois qu'une découverte échappe à son inventeur pour être attribuée à une personnalité plus réputée.

A notre connaissance pourtant, Pierre Bourrinet n'a jamais revendiqué la découverte

Comment expliquer cette apparente contradiction ? S'il est permis d'avancer une hypothèse personnelle, la voici :

Au cours de l'été 1903, Pierre Bourrinet reprend l'exploration de la grotte préalablement fouillée par Perrier du Carne et qu'il sait avoir été occupée par des magdaléniens. C'est alors qu'il croit déceler des fragments de gravures et qu'il contacte le conservatoire des Eyzies. Denis Peyrony se rend sur place et confirme la découverte, se l'attribuant au passage. Pierre Bourrinet, modeste et désintéressé comme le décrit Peyrony lui-même, ne proteste pas. Il est même peut-être flatté de devenir le collaborateur de préhistoriens renommés tels que Breuil, Capitan et Peyrony avec qui il signera de nombreux articles et publications. En somme, une petite entorse à l'histoire où tout le monde trouva son compte...

Après sa retraite, P. Bourrinet se fixe à Périgueux et continue ses fouilles dans la région de Brantôme en y associant son gendre M Darpeix.

Il décède « après de longs mois de souffrance » le 25 août 1931.

Remerciements : Bernard Bonithon, Jean-Philippe Durand-Pabot du Chatelard, Jean-Pierre Garraud, Hervé Lapouge.

Aperçu de la préhistoire à Teyjat.

Par F. Gérard

La commune de Teyjat a eu la chance d'avoir, au début du XXe siècle, Pierre Bourrinet comme instituteur.

Ce passionné de préhistoire, très bon fouilleur pour l'époque, a révélé une présence préhistorique magdalénienne exceptionnelle dans sa commune.

La préhistoire de Teyjat peut se résumer à trois lieux et quatre périodes principales.

1) La grotte de la Mairie.

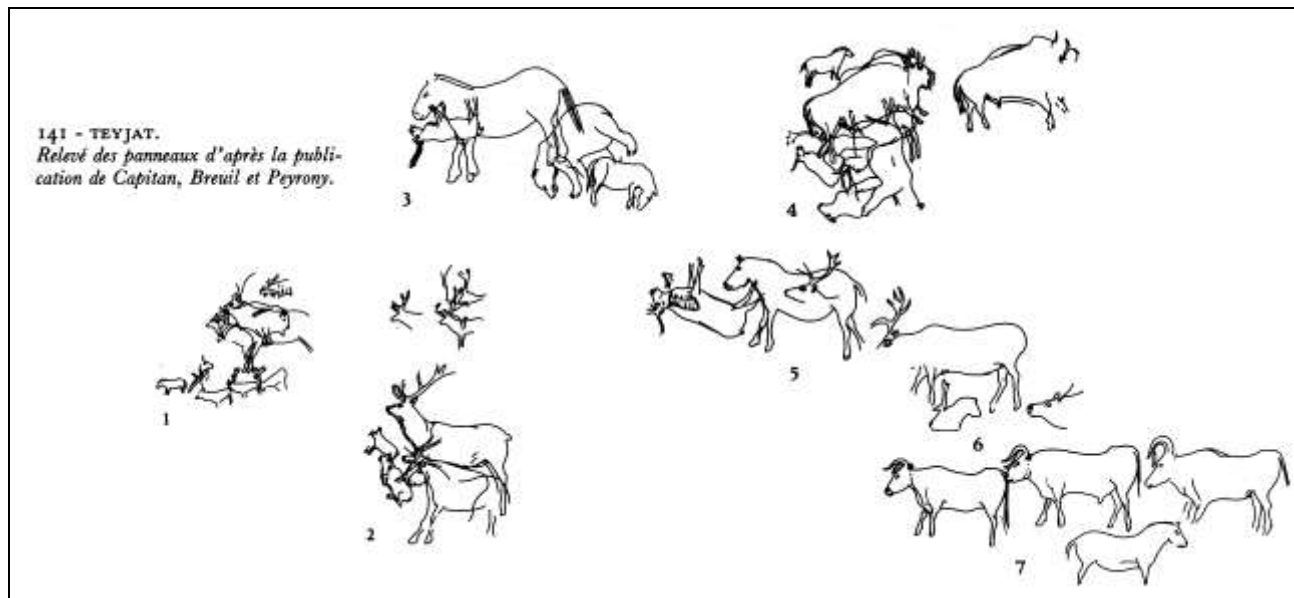
Elle fut fouillée dès 1889 par M. Perrier du Carne qui recueille dans la grotte ornée des silex magdaléniens et cinq remarquables gravures sur os représentant des chevaux et des bisons.

A cette époque, la grotte s'ouvre dans la paroi à 10 m de hauteur, par une entrée très obstruée (50 cm X 80).

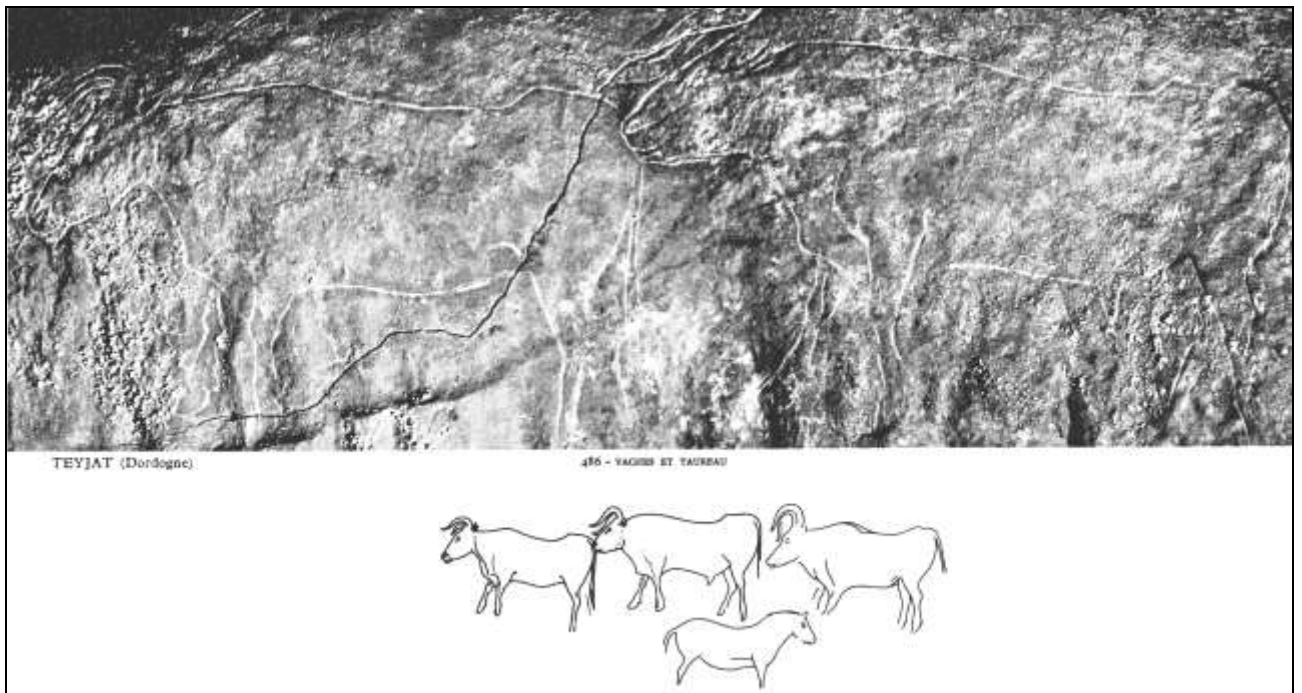
Bien que longue (une cinquantaine de mètres) la grotte n'a été habitée qu'à l'entrée, qui devait être plus large à l'époque magdalénienne finale (11000 à 9000 ans avant J.C.), la falaise s'étant écroulée depuis.

Les gravures, exceptionnelles par leur qualité, se situent à l'entrée également, près de l'habitat. Elles occupent des faces assez planes de gros rochers tombés du plafond. Ces surfaces sont couvertes d'une couche de calcite qui permet une gravure d'une rare finesse. Ces rochers furent cachés par un limon argileux qui explique leur découverte tardive par Pierre Bourrinet et Denis Peyrony seulement en 1903.

Guidé par Denis Peyrony, Pierre Bourrinet va fouiller à nouveau la grotte de la mairie, mettant au jour d'autres éléments et des foyers très importants. Les gravures semblent pouvoir être datées de cette période magdalénienne finale, d'occupation de la grotte.



2 Gravures copiées dans le livre « *Préhistoire de l'Art occidental* » d'André Leroi-Gourand, chez Mazenod, édition de 1965. - remarquons que Pierre Bourrinet est bien oublié. -



2) L'abri Mège.

Situé derrière l'église de Teyjat, cet abri sous-roche dont l'auvent s'est en partie écroulé, fut fouillé peu après par Pierre Bourrinet qui par un travail assez méthodique repéra deux couches, du magdalénien récent et du magdalénien final (ex. V et VI), mêmes époques que dans la grotte.



Carte postale de l'époque.

Beaucoup de matériel fut tiré de cette fouille, silex, os gravés, harpons et surtout des baguettes demi-rondes gravées et un bâton percé (redresseur de sagaies ?)

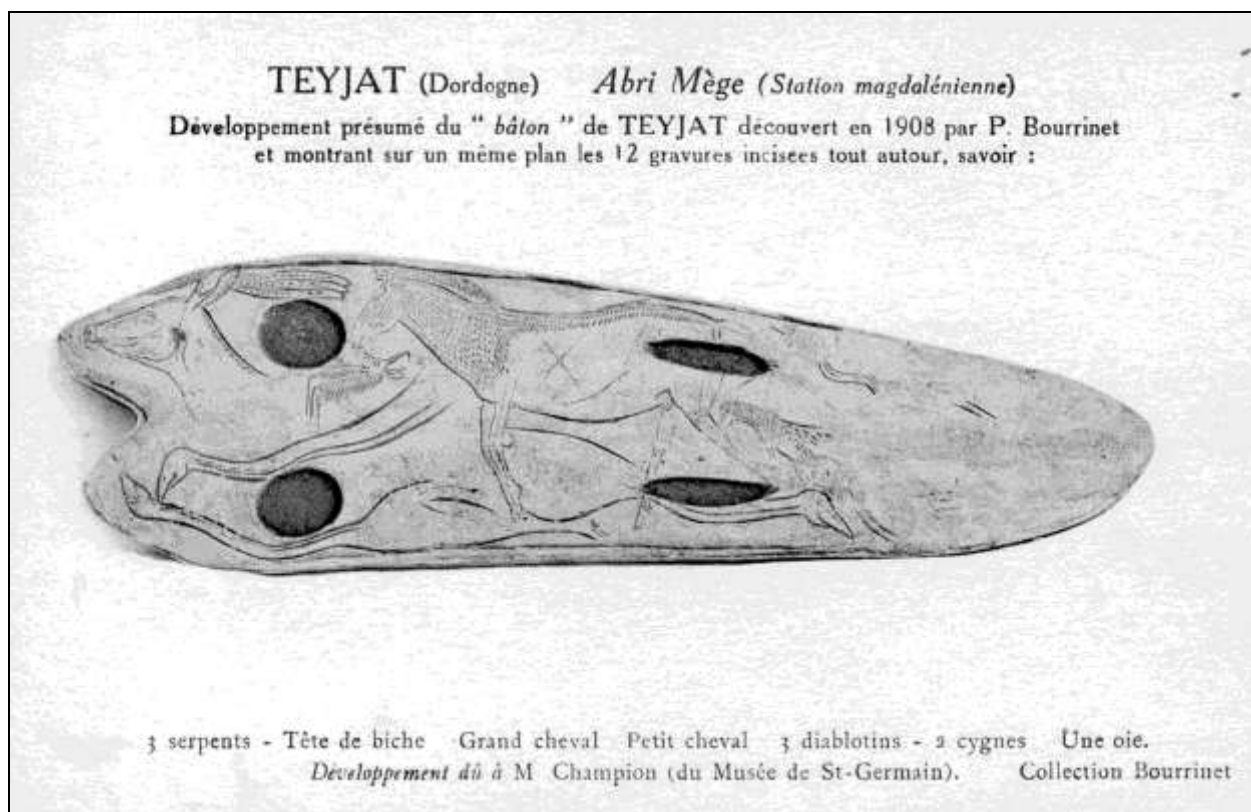


Baguette demi-ronde gravée d'un phoque. Musée de St-Germain - source Internet -

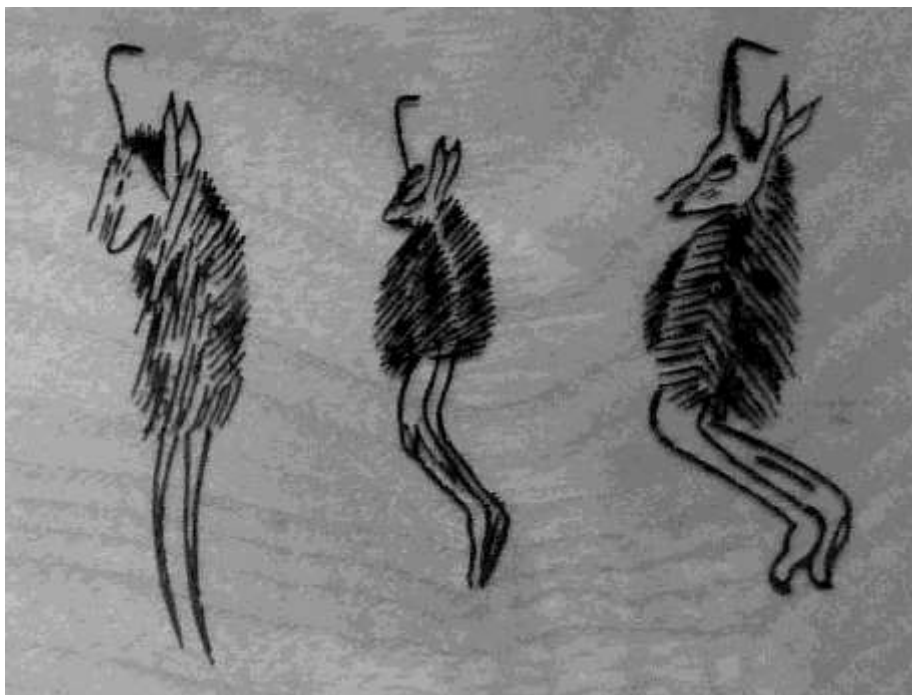
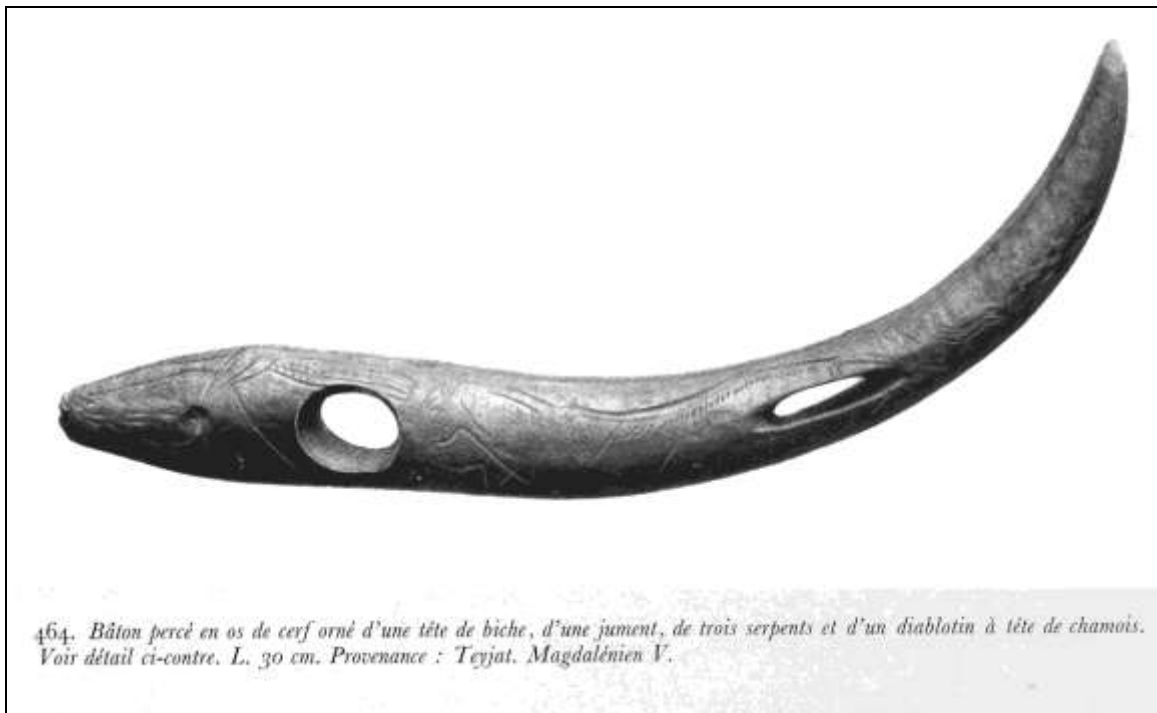


Baguette demi-ronde gravée d'un phoque. Musée de St-Germain - source Internet - animal étrange : découpe d'un phoque ? baleine ?

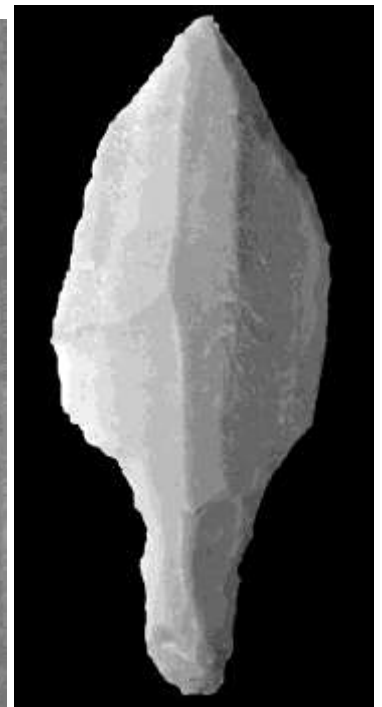
Ces deux baguettes gravées d'animaux marins prouvent soit de longs déplacements nomades, soit des échanges lointains d'objets gravés, à l'époque magdalénienne ; le phoque étant un animal marin. Toutefois il remontait un peu les fleuves.



Déroulement artificiel du bâton percé de l'abri Mège, afin de mieux voir les gravures - Bâton percé. (Cartes postales collection Jean-Pierre Rudeaux).



Les symboliques « petits diabolotins » du bâton percé de Teyjat |
- reproductions de l'Espace Pierre-Bourrinet (photo FG)



La « pointe de Teyjat »
Armature typique de la grotte de la
Mairie qui fait de Teyjat un site éponyme.
(Internet)

Il est à noter l'importance primordiale des découvertes de Pierre Bourrinet. Teyjat est un site exceptionnel pour l'art préhistorique.

La grotte de la Mairie est aujourd'hui fermée à la visite pour des raisons de conservation. C'est bien dommage...

Un musée de site, avec ces objets en fac-similés bien réalisés, est visitable en juillet et août à côté de la grotte de la Mairie.

Il mérite des visites fréquentes.

Il est bien dommage que tous ces objets soient conservés au Musée de St-Germain-en-Laye. Même si le musée de Teyjat ne pourrait sécuriser de tels objets, les originaux devraient être visibles au Musée national des Eyzies, ce qui serait tout de même plus proche de Teyjat.

3) Le crâne de Teyjat.

Le musée des Eyzies referme toutefois l'original d'un crâne trépané du Trou-de-Gourjout (dont un fac-similé est au musée de Teyjat).

Il est datable à priori du chalcolithique ou âge du cuivre (3000 ans avant J.C.) Malgré les indications des archives nationales suivantes (source Internet) :

Lors de l'ouverture de l'orifice du Trou-de-Gourjout, un crâne trépané accompagné de quelques os longs, mais non accompagné de matériel typique permettant de connaître avec certitude la chronologie, a été découvert. L'intervention chirurgicale a été suivie d'une survie de quelques mois. C'est la plus grande ouverture frontale cicatrisée connue à ce jour pour le Néolithique / Chalcolithique. Elle possède également la particularité d'être médiane.



Crâne de Gourjout - reproduction de l'espace Pierre-Bourrinet (photo FG)

Il fut trouvé à Teyjat quelques objets néolithiques, dont une belle hache polie. Ce fait montre que le village agricole date probablement de 5 ou 6000 ans avant le Christ.

Visitez l'Espace Pierre-Bourrinet à Teyjat.

LA VIERGE DORÉE DE L'ÉGLISE DE BUSSIÈRE-BADIL



La Vierge de Bussière-Badil dessinée par Jules de Verneilh. Dessin original - Collection Puyraseau.

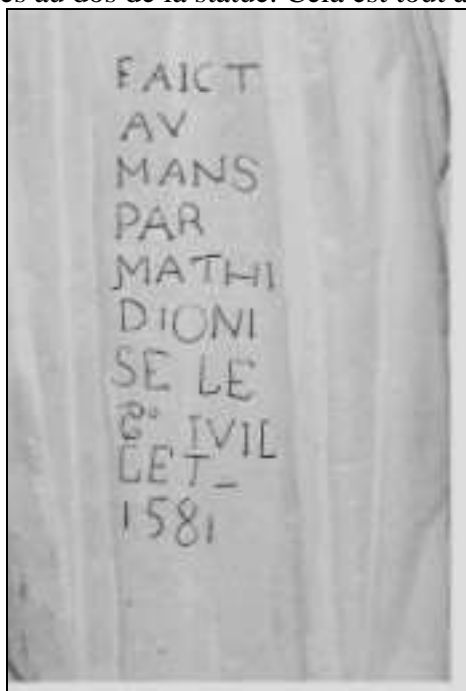
Etude de Marie Pauthier

La Vierge dorée de l'église de Bussière-Badil.

Vers 1200, la construction dans le pur style roman de la grande église abbatiale actuelle de Bussière-Badil est décidée. Son importance s'explique par sa position au croisement des routes de pèlerinages vers St-Jacques-de-Compostelle. Au cours des siècles, l'église subit de nombreuses transformations : ajout d'une chambre de défense au-dessus des voûtes avec des trous de tirs et, au début du XVI^e siècle, l'illustre prieur Élie de Colonge, commendataire du Dalon et de Tourtoirac, qui possède aussi la châtellenie de Piégut, le marquisat du Bourdeix et une très grande fortune, fait ajouter les deux absidioles nord et sud du transept.

La *Vierge dorée* en calcaire se trouvait dans l'absidiole sud de l'abbatiale de Bussière-Badil jusqu'au début de sa restauration en 1993. Elle a alors été enlevée par mesure de précaution mais n'a pas encore retrouvé sa place.

Cette statue est très bien documentée. En effet, le nom de son sculpteur : Mathieu Dyonise et la date de juillet 1581 sont gravés au dos de la statue. Cela est tout à fait rarissime.



signature au dos de la statue, photo de l'auteur.

Mathieu Dyonise a, sans doute, beaucoup regardé, observé... Il a su s'inspirer des plus grands sculpteurs de son temps et en particulier, il a vu dans l'église Notre-Dame-de-la-Couture (Le Mans) la Vierge à l'Enfant réalisée par Germain Pilon.

Si l'on compare les deux statues on voit à quel point Mathieu Dyonise a été « influencé » par Germain Pilon :

- La Vierge de Germain Pilon date de 1570, c'est un marbre de 95 cm.
- La Vierge de Dyonise date de 1581, c'est un calcaire de 105 cm et 100 kg.

Les deux statues sont tout à fait comparables. Dans les deux cas la Vierge est élancée, la pose est identique avec un appui sur la jambe gauche, la jambe droite est légèrement fléchie. La pointe de la chaussure droite apparaît dans les deux statues. Elles présentent le même déhanchement qui permet de porter l'Enfant Jésus, mais c'est surtout le déhanchement caractéristique des statues de la Renaissance.

La tête, aux cheveux ondulés qui laissent montrer le lobe de l'oreille, est couverte d'un voile tombant sur la nuque et le dos mais la Vierge de Bussière porte une couronne (insigne royal).



La vierge de Bussière avant sa restauration
Photos de l'auteur.



La Vierge de Germain Pilon au Mans

La robe est assez collante pour mouler une petite poitrine, le sein est plus marqué chez la Vierge de Bussière, les manches de la robe sont attachées aux poignets et ont dans la partie haute le même bourrelet (qu'on retrouve aussi sur la Vierge de Parigné et chez la princesse de Trébizonde du groupe « saint Georges terrassant le dragon »). Les plis de la robe sont beaucoup plus mouvementés chez Pilon que chez Dyonise.

La pose du bras est identique, le bras et la main de la Vierge de Bussière sont un peu plus longs. La Vierge de Pilon tient un petit bouquet de fleurs (fleurs de lys ? signe de la virginité de Marie) tandis que celle de Bussière tient, d'après le dessin de Jules de Verneilh, un bâton (symbole de la grâce de Dieu) qui semble avoir disparu aujourd'hui. Les mains sont fines, fuselées et longues, particulièrement chez Dyonise.

Dans les deux statues, l'Enfant Jésus est assis sur le bras gauche de sa mère. Il tient dans sa main gauche un globe (symbole du monde) et de sa main droite, il attrape le corsage de Marie (pour le dégrafer ?). C'est une référence au culte de la Vierge allaitant et du lait de la mère.

Cependant, chez Pilon, l'Enfant Jésus est plus rond, plus souple, les jambes sont plus potelées. Il est plus « vivant » que celui de Dyonise qui est plus raide.

La tête, légèrement penchée de l'enfant regardant la Vierge de Pilon, montre un véritable échange par le regard, un sentiment de tendresse, peut-être un peu moins présent dans le groupe de Dyonise.



Le buste restauré, photo de l'auteur.

A l'évidence, Mathieu Dyonise a attentivement regardé l'œuvre de Germain Pilon, il a beaucoup appris de lui mais il n'a pas complètement assimilé les signes les plus représentatifs de la sculpture de Germain Pilon qui sait mettre du mouvement et une sensualité légère et tendre dans son groupe alors que Dyonise, plus sage et moins virtuose, ne s'affranchit pas complètement de la sculpture du gothique international. Le fait que cette statue soit dorée en renforce ce style.

On connaît d'autres Vierges et d'autres statues de saintes réalisées par l'atelier de Mathieu Dyonise. Il est difficile de savoir si tout est de sa main et il est probable que des moules ont permis

de réaliser des statues en terre cuite que l'on trouve encore dans plusieurs régions de l'ouest de la France.

Quelques oeuvres de Mathieu Dyonise présentent des caractéristiques proches de la Vierge de Bussière-Badil.

La princesse de Trébizonde fait partie du groupe « saint Georges terrassant le dragon », terre cuite polychrome. L'ensemble du groupe a dû être réalisé par plusieurs membres de l'atelier. Le dragon, l'agneau, en particulier, sont beaucoup plus maladroits que la princesse dont le port de la tête, la position des bras sont si proches de nos deux Vierges.



Saint-Georges-de-la-Couée, église Saint-Georges : Saint Georges terrassant le dragon devant la princesse de Trébizonde, 1597.

Princesse de Trébizonde, église de St-Georges-de-la-Couée. Sculptures de Mathieu Dyonise



Chêne du C^o Ch. de Beaumont.

STATUE DE FEMME

Ayant fait partie du Groupe de Saint Georges

Eglise de Saint-Georges-de-la-Couée

La Vierge de Parigné-l'Évêque (Sarthe) est en terre cuite polychrome. Elle est aussi très proche des autres modèles. On voit qu'elle a été moulée en deux parties au niveau de la taille.

La Vierge de Bussière-Badil, dessinée par Jules de Verneilh avant 1879, porte le bâton aujourd'hui disparu et présente quelques différences avec la photo de 1983 représentant la Vierge avant restauration. La couronne, la position des pieds sont différents.



Vierge de Parigné-l'Evêque, sculpture de Mathieu Dyonise.

La Vierge dorée de Bussière-Badil, après la restauration assurée par l'Association pour la sauvegarde de l'église Note-Dame et Saint-Michel de Bussière-Badil (président Allan Brooke) attend de retrouver sa place. Elle fut d'abord placée au-dessus du maître-autel puis dans l'absidiole sud, devant un rideau bleu et sur une colonne. Il faut, maintenant, réussir à mettre en place une solution qui assurera sa sécurité et permettra de l'admirer dans de bonnes conditions.

Des questions restent non résolues. Quand et par qui cette Vierge a-t-elle été achetée ? On connaît le coût du groupe en terre cuite réalisé par Mathieu Dyonise en 1597 : « vingt-trois écus soleil, réduits à soixante-neuf livres ». Quel fut le coût de cette Vierge en calcaire ? L'héritage d'Élie de Colonge a-t-il permis de régler cette oeuvre ? On ne sait pas à quel montant elle a été installée, ni comment elle a été transportée. En revanche, on sait que « des garnitures d'église » calcaires placées sur des églises granitiques du Nontronnais étaient achetées à des artisans de l'Angoumois qui eux-mêmes avaient des liens avec des artisans manceaux.

Cette Vierge n'a pas livré tous ses secrets. Mais sa grâce, sa délicatesse, sa douceur, ses quelques imperfections, en font une oeuvre attachante qui mérite de briller à nouveau à sa place retrouvée dans l'abbatiale de Bussière-Badil.



La Vierge dorée de Bussière-Badil restaurée. Photo de l'auteur.

Bibliographie.

- Bulletin de la SHAP de 1879.
- Exposition « Terre-ciel ». La sculpture en terre cuite du Maine, XVIe et XVIIe siècles. Association pour la sauvegarde de l'église de Bussière-Badil.

Remerciements.

Un grand merci à monsieur Alan Brooke, président de l'Association pour la sauvegarde de l'église de Bussière-Badil, ainsi qu'à monsieur Terrefond, maire de la commune, pour leurs informations.

ÉPHÉMÉRIE.

Séance du jeudi 1^{er} décembre 2011

« DES DESSINS DU BARON DE VERNEILH-PUYRASEAU »

Par Francis Gérard

Travail publié dans le présent ouvrage.

Séance du jeudi 5 janvier 2012

Assemblée Générale ; projection des photos de voyages : Les Bastides et le canton de Jumilhac.

Séance du jeudi 2 février 2012

« LE PÉRIGORDIN FRANCIS BOUT DE L'AN »

Par Gilles et Brigitte Delluc

Le Périgord ne manque pas d'hommes célèbres.

Leurs faits et gestes sont souvent rapportés pour le bonheur des historiens et l'édification des enfants. Mais on ne parle guère de certains autres personnages, tel Francis Bout de l'An, natif de Villars. Peut-être le temps est-il venu d'essayer d'en savoir plus sur son rôle il y a environ soixante-dix ans ?

(Voyez : *petites énigmes & grands mystères* ; tome III ; par Brigitte et Gilles Delluc, Pilote 24 éditions)

Séance du jeudi 1^{er} mars 2012

« DE L'HISTOIRE ET DES PRODUCTIONS DES FAÏENCES DE THIVIERS. »

Par André Fraszczynski

Elle s'articule autour de deux thèmes.

La faïence stannifère de grand feu et le rouge de Thiviers.

- Composition et fabrication de ce type de faïence.
- Sa décoration.
- L'utilisation des décors rouges pour les manufactures de Nevers, Rouen et Thiviers.
- L'originalité du rouge de Thiviers.

- Le rouge de Thiviers dans la décoration des faïences au XIXe siècle.

Les faïenceries de Thiviers, histoire et production.

- Description sommaire de l'histoire et de la production des faïenceries Dubourdiou durant quatre générations.
- Les productions de Sicaire et Bernard Demarthon.
- Les faïences de Thiviers, reflets d'évènements historiques .

Nous remercions Xavier Lavallée pour son article détaillé sur cette conférence. Sujet : le rouge de Thiviers appliqué sur la faïence ; article publié par le journal « Le Courrier Français » du 16 mars 2012.

André Fraszczynski a expliqué pendant plus de deux heures ce qu'était « le rouge de Thiviers » devant une cinquantaine de passionnés. En France, du XVIIe au XIXe siècles, la faïence classique, dite stannifère, se compose d'une terre préalablement cuite que l'on enduit d'un revêtement vitrifiable, une glaçure nommée émail, mélange de silice et de fondants : minerai de plomb additionné le plus souvent d'alcalins, rendu opaque et blanc par la présence d'oxyde d'étain, le tout cuit en atmosphère oxydante. pour se vitrifier convenablement, ce revêtement doit subir une cuisson à une température proche de 1000 degrés Celsius. Afin de réaliser des décors dans cette technique dite de grand feu, on ne peut utiliser qu'un nombre restreint d'oxydes métalliques dont les températures de fusion sont compatibles avec celle de l'émail. Le cobalt donne le bleu, le cuivre le vert, le manganèse un brun violacé, et l'antimoine du plomb le jaune. Mais le rouge fourni par l'oxyde de fer a une fâcheuse tendance à disparaître à ces températures. Suivant les époques et les lieux où l'on a fait des tentatives plus ou moins réussies pour obtenir cette couleur, les différents produits utilisés, selon les sources et les auteurs, ont eu pour nom, entre autres, rouge de terre, mine rouge, bol d'Arménie, crosus-martis ou safran de mars, brique pilée et rouge de Thiviers, sans que l'on sache exactement toujours de quoi il s'agit.

Périgueux, Angoulême, Jonzac...

Il existe en fait de très nombreuses substances, d'origine soit minérale soit chimique, à partir desquelles on peut obtenir des oxydes de fer, multipliant d'autant les processus physico-chimiques et les propriétés colorantes. Ces dalles silico-ferrugineuses, dont les affleurements sont disséminés entre Périgueux, Angoulême et Jonzac, se présentent sous la forme de gros blocs de dimensions variables qui résultent de la désagrégation mécanique et chimique de blocs plus importants logés dans une matrice argilo-sableuse.

Ce matériau a en effet permis aux faïenciers d'obtenir un rouge stable, justement nommé rouge de Thiviers. Dans une lettre datée de 1854 découverte par André Fraszczynski, le faïencier de Thiviers René Dubourdiou parle du « rouge ferrugineux, employé pour « peindre » sur faïence, sans fondant, découvert par mon père et livré par moi au commerce.

« On peut ainsi penser que c'est à Jacques Dubourdiou, directeur de la manufacture de Thiviers de 1794 à 1836, que l'on doit la mise au point de cette couleur et son utilisation dans la faïence locale, au tout début du XIXe siècle.

« Selon Louis du Broc de Segange, premier historien de la faïence de Nevers, l'utilisation du rouge de Thiviers dans cette ville date au moins des années 1830-1835, et son introduction serait due à un ouvrier peintre nommé Boutet. Tout laisse à penser qu'il s'agit de Jacques Boutet, petit-fils d'ouvrier nivernais et cousin de Claude Boutet, directeur de la manufacture d'Ancy-le-Franc de 1793 à 1795, puis de celle des Capucins à Auxerre de 1797 à 1811. En effet, Jacques Boutet a travaillé à la manufacture Dubourdiou à Thiviers, où il est décédé le 7 mai 1816. Il est donc possible que le rouge de Thiviers ait été introduit à Nevers peu de temps après son utilisation à Thiviers même, c'est-à-dire dès 1816, même si la date à partir de laquelle on peut observer son effet sur des faïences nivernaises se situe plutôt aux environs de 1830, comme sur les décors 'au coq' (ou autres animaux) sous un palmier.

« Il semble bien que le rouge de Thiviers ait également été utilisé vers cette date dans la Bourgogne dite 'auxéroise' où avait travaillé Claude Boutet ».

Séance du jeudi 5 avril 2012

« LA TALENTUEUSE ÉCRIVAINNE : MICHÈLE BRUNET (1913-2006) »

Par Hervé Lapouge

Travail publié dans le présent ouvrage.

Séance du jeudi 3 mai 2012

« LES GESTES DE LA PRÉHISTOIRE : DE L'OUTIL À L'OBJET D'ART »

Par Serge Maury

Préhistorien, ancien Conservateur Départemental du Patrimoine Archéologique,
ancien Directeur du Service Départemental de l'Archéologie.

**« Les gestes de la Préhistoire » ou les « savoir-faire » techniques retrouvés :
des outils aux œuvres d'art.**

Les vestiges d'objets préhistoriques découverts lors des fouilles archéologiques portent des stigmates et des traces.

L'étude minutieuse de ces objets, par plusieurs disciplines de l'archéologie, permet d'émettre des hypothèses sur les méthodes et techniques de fabrication (technologie) mais aussi sur les modifications et altérations dues à leurs usages (tracéologie).

Sont alors mis en œuvre des protocoles d'expérimentation afin de confirmer ou d'infirmer les hypothèses émises.

Ces travaux de recherche successifs ont obligé les archéologues, spécialistes de ces disciplines, d'être en capacité de recréer une grande partie des actions de fabrication et d'usage en reproduisant, avec les ressources et moyens matériels des différentes époques, les méthodes et les gestes techniques appropriés les plus proches possibles de ceux qui avaient été produits par les hommes préhistoriques.

Les films les « Gestes de la Préhistoire » sont l'expression directe et actualisée des résultats de ces recherches passionnantes que les chercheurs veulent partager avec le plus grand nombre.

Ils nous permettent de mieux connaître la richesse et la complexité de ces savoir-faire que l'on a longtemps (et malheureusement encore aujourd'hui...) qualifiés de primitifs, alors qu'ils répondent pertinemment aux besoins des populations concernées et demandent de longs apprentissages et une grande maîtrise pour être exécutés correctement.

Serge Maury a présenté un échantillon de la diversité des matières travaillées, privilégiant la période la plus courte, celle du paléolithique supérieur autrement dit celle de l'homme de Cro-Magnon notre ancêtre direct. Outils de pierre et d'os, objets utilitaires décorés en bois de cervidés, parures en ivoire, statuettes en stéatite, en calcite ou en terre cuite... peintures, sculptures, gravures, modelage... L'ensemble des techniques sont déjà mises en œuvre.

Les films présentés sont extraits d'une encyclopédie audiovisuelle sur la préhistoire du paléolithique (pierre ancienne) qui couvre 99,5% de l'histoire de notre humanité : d'environ 2,5 millions d'années à - 10 000 ans et concerne les modes de vie des chasseurs-cueilleurs. Leur

production (près de 100 films), qui s'est étalée sur 10 ans, assurée jusque-là par le Département avec l'aide de l'État et de la Région et actuellement transférée au Pôle International de la Préhistoire (PIP).

Ces films ont pu exister grâce à l'engagement d'une équipe conceptrice composée du réalisateur Pascal Magontier et des préhistoriens Jean-Michel Geneste et Serge Maury. (Ils travaillent ensemble depuis « Tailler le Silex » film réalisé en 1985)

Jacques Pelegrin et plus ponctuellement d'autres spécialistes des technologies anciennes sont venus compléter l'équipe.

C'est au travers de cette collaboration et confrontation longues et étroites entre un spécialiste de l'audiovisuel et ceux de la préhistoire que ces films ont acquis leur pouvoir de communication. Leur construction épouse et guide le regard du spectateur jusqu'à lui suggérer, par l'intermédiaire des seules mains qui œuvrent, d'en être l'acteur, immergé dans les sons directs et réels produits par les gestes sur la matière travaillée.

L'essentiel étant montré, Serge Maury a répondu aux questions des participants. Il en a profité pour préciser quelques points sur les modes de vie spécifiques des chasseurs-cueilleurs et les environnements dans lesquels ils évoluaient. Mais aussi pour commenter l'importance que revêt la connaissance des savoirs, des savoir-faire, des créations et des représentations des différents groupes humains. Elles sont les bases essentielles d'échanges et de partages entre les cultures et les générations d'hommes dans le temps et dans l'espace. Spécifiques à chaque période de l'histoire elles sont des réponses à des relations à la vie et à une conception du monde, chaque fois différentes, que nous devons prendre garde de juger avec nos propres références mais plutôt d'apprendre à connaître dans leurs fondements.

L'intérêt de la préhistoire est en effet de soulever ces aspects qui nous permettent, encore aujourd'hui, d'entretenir un véritable dialogue avec nos ancêtres, à l'origine de notre humanité, et de nous poser des questions sur nos propres rapports aux savoirs et sur nos propres représentations du monde.

Sortie du samedi 12 mai 2012

« CHÂTEAU DE ROCHEBRUNE
CHARROUX
CIVRAY
MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE D'ANGOULÊME »

Par Marie-Thérèse Mousnier

Compte-rendu publié dans le présent ouvrage.

Séance du jeudi 5 juin 2012

« LE VIN DE ROSSIGNOL ET DES ENVIRONS »

Par Michel Vergnaud

Travail publié dans le présent ouvrage.

Séance du jeudi 5 juillet 2012

« TEYJAT : PRÉSENCE DU PASSÉ »

Par Jean-Marc Warembourg

Travail publié dans le présent ouvrage.

Séance du jeudi 6 septembre 2012

« LES QUATRE COMPÈRE D'AYDIE »

Par Jean-Marie Bouzy

Enfants du pays, issus d'une vieille lignée originaire du Béarn, l'un d'entre eux est un Aydie Bernardières à Champeaux, les trois autres, cousins du premier sont des Aydie-Vaugoubert à Quinsac et Champagnac.

La modicité de leur naissance ne leur permet pas de se faire une situation à la hauteur de leurs espérances, aussi vont-ils chercher ailleurs les moyens de se construire eux-mêmes suivant ce que leur permet leur époque.

Trois d'entre eux seront militaires, le quatrième sera d'Eglise. Qui sont-ils ?

Sicaire Auguste Nicolas Aydie-Bernardières, né et mort à Paris (1692-1741), titré par ses parents comte de Rions, modeste officier devenu amant d'une orgueilleuse princesse, la duchesse de Berry (1695-1719), l'une des filles du Régent.

Antoine Aydie-Vaugoubert, né en 1688 à Champagnac, mort à Quinsac en 1764. Officier sans réel avenir, devenu intendant auprès du maître de l'office de la garde-robe du duc et de la duchesse de Berry, époux d'une sœur du précédent. Veuf, il le reste toute son existence. Bien qu'il n'ait pas participé à la conspiration du Prince de Cellamare, il s'en trouve impliqué, s'étant réfugié en Espagne. Il s'y construit une brillante carrière, devenant capitaine général des armées de Castille, lieutenant général des armées de la frontière. Revient en France lors de trois séjours ou congés, six mois en 1740, cinq mois en 1748, trois ans de 1753 à 1756. Son retour définitif se situe en mai 1761. Sans descendance, son domaine de Vaugoubert et ses biens seront distribués entre ses nièces Abzac.

Blaise Marie Aydie Vaugoubert, né à Vaugoubert en 1692, mort à Mayac en 1761. Officier, chevalier de Malte en 1716, il est à la fois militaire et d'Eglise. Esprit cultivé, pénétré d'un grand sens moral, peu attiré par les « affaires » ou les mondanités, il se voue à la passion de sa vie : Mademoiselle Aïssé, leur fille Célinie, ses frères Aydie, ses nièces Abzac.

Blaise Daniel Odet (en famille François Odet) Aydie-Vaugoubert, né en 1698 à Quinsac, mort en 1794 à Périgueux. Ne possédant rien, il s'emploie, devenu prêtre, à obtenir diverses charges et bénéfices pour s'assurer des revenus confortables. Épicurien, il cultive de bonnes relations avec les puissants. Cède ses biens à l'une de ses nièces Abzac.

Oubliés dans leur individualité propre de nos jours, leur souvenir demeure en ce qu'ils participent à la construction de la mémoire collective de ces Périgourdiens partis chercher fortune ailleurs.

Séance du jeudi 4 octobre 2012

« DU MÉTAYAGE »

Par Michel Combet

En 1900, le roman d'Eugène Le Roy *Jacquou le Croquant* installe le mythe du pauvre métayer périgourdin exploité par le grand propriétaire, noble de préférence, comme réponse unique et définitive aux positions soutenues sur le sujet par les élites locales, tant sur le plan idéologique qu'économique, et cette représentation a la peau dure en Dordogne plus d'un siècle plus tard ; non que l'analyse sociologique en soit totalement erronée mais qu'elle soit a-historique et surestime l'importance du métayage dans la région.

C'est pourquoi, avant de traiter du discours des élites, il semble important de consacrer quelques instants à l'étude des structures foncières et du mode de faire-valoir. Car, c'est en effet l'ampleur estimée du métayage dans le département qui, en partie, motive le débat et les prises de position.

Les élites ont produit sur la question un nombre important de textes. Durant une première partie du XIX^e siècle, qui va des lendemains de la Révolution aux années 1860, le discours dominant est hostile au métayage pour des raisons multiples, et beaucoup, parmi les grands propriétaires, appellent de leurs vœux la mise en place du fermage paré de toutes les vertus... Puis, vers le milieu du Second Empire, on assiste à un basculement et les élites locales plaident bientôt, majoritairement, pour la défense du système traditionnel de faire-valoir. Ils mobilisent pour ce faire de nouveaux arguments ou renversent les argumentations anciennes. Comment expliquer ce changement d'attitude ?

Si la littérature produite par les élites du Périgord sur la question du mode de faire-valoir est abondante, elle n'est pas originale dans sa forme : discours des comices et autres concours agricoles, comptes-rendus d'expériences, essais et articles dans les revues spécialisées, thèses de droit,... Elle n'est guère plus originale quant au fond. On peut cependant constater que le changement d'opinion sur le métayage intervient ici beaucoup plus tardivement que dans d'autres régions.

A la fin du siècle, alors que le monde rural traditionnel vacille, ses apologistes, voient en lui un puissant facteur de conservation des équilibres sociaux existants : un pôle de résistance pour que rien ne bouge...

Sortie du samedi 6 octobre 2012

« CHÂTEAUX DE JAURIAS, LA VASSALDIE, CLAUZUROUX ET LA MEYFRÉNIE »

Vifs remerciements aux propriétaires qui nous ont fait visiter si agréablement : Messieurs Pierre-Louis Ducors, Alain de Bonneville, Noël Granger et Madame Alain de La Ville.

Merci pour un repas raffiné au « P'tit Rossignol » de Goûts-Rossignol, une bonne adresse.



Le château de Jaurias. Photo FG



Le château de La Vassaldie. Photo FG



Le château de Clazuroux. Photo FG



le château de la Meyfrénie. Photo FG.

SOMMAIRES DES CHRONIQUES NONTRONNAISES.

NUMERO –1 (A Saint-Martin le Pin au XVIIIe siècle) – 1981

- Fiche technique - Quelques précisions sur la monnaie et les mesures - Saint-Martin sur la carte de Belleyme
- Chapitre 1 : vivre et mourir à Saint-Martin au XVIIIe siècle
- Chapitre 2 : L'économie du village
- Chapitre 3 : Les cadres de la vie paroissiale
- Chapitre 4 : la société villageoise, la pyramide sociale
- Chapitre 5 : solidarité et tension au village. *Guy Mandon*

NUMERO 0 (biographies et bibliographies) Ecrivains et Terre Natale

- Joseph Nadaud - François Chabaneau - Camille Chabaneau - Les Verneilh-Puyraseau
- Joseph de Verneilh-Puyraseau - Félix de Verneilh-Puyraseau - Jules de Verneilh-Puyraseau
- Alcide Dusolier - Antonin Debidour - Ribault de Laugardière et G. de Monneron
- Georges Rocal - Fernand Dupuy - Michèle Brunet - Madeleine Ducourtieux
- Paulette Ménager - Paul Thibaud - Félicie Brouillet - Pierre Barrière
- Claude Barrière - Léonard Pomeyrol.

NUMERO 1 – 1981

- Du haut du clocher de Nontron : *Robert Bouet*
- Monnaies dans la région de Nontron sous Richard Cœur de Lion (1169-1199) : *Gérard Chaperon*
- Forge-Neuve et Montalembert : *Jean Maudet*
- La Nontronite : *Suzanne Battut*
- La montée à Paris d'un jeune Nontronnais, Antonin Debidour : *François Debidour*
- Les gisants de Javerlhac : *Marcel Belly*
- Registres paroissiaux de Teyjat (1754-1792) : *Robert Bouet*

NUMERO 2 – 1981

- Les Moulins du Bandiat : Travail collectif
- Au temps du subdélégué Duboffrand : *Robert Bouet*
- Le château de Piégut : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Notes sur la Cure de Nontron et ses curés du XVIe au XVIIIe siècle : *Robert Bouet*
- Les Bernardières : *Jean Perrard*
- Poésies intimes de Camille Chabaneau : *Hélène Clavaud*
- Autour d'une prescription médicale à Javerlhac en 1680 : *Odette Plazer*

NUMERO 3 – 1982

- Les métiers de Nontron : *Madeleine Thibaud*
- Les châteaux de Nontron : *Suzanne Battut*
- Les Carnot : *Paulette Boudriol*
- La poste à Nontron : *Gérard Chaperon*
- L'église de Nontron pendant la Révolution française : *Robert Bouet*

NUMERO 4 – 1983

- La vie municipale à Javerlhac de 1837 à 1891 : *Marthe Bontemps et Charlotte Martial*
- Quelques coutumes dévotieuses et pratiques superstitieuses dans le Nontronnais : *Odette Plazer*
- La direction de l'Hôpital de Nontron de 1802 à 1952 : *Robert Bouet*
- Nontron et le pouvoir politique de 1789 à 1815 : *Irène Massey*
- Routes et chemins en Nontronnais : *Madeleine Thibaud*

NUMERO 5 – 1984

- Les guérisseurs, leurs remèdes, les Saints guérisseurs : *Joseph Doucet*
- Petite étude historique sur la ligne du chemin de fer du Quéroy à Nontron : *François Reix*
- Les chemins de fer en Nontronnais, les projets non réalisés, Nontron-Périgueux et Nontron Chabannais : *François Reix*
- La carrière administrative de Jean-Baptiste-Joseph Verneilh Puyraseau (1756-1839) : *Roland Drago*
- La Renaudie : *Docteur Georges Durieux*
- Disparition des ruines du château-fort de Nontron : *Suzanne Battut*
- La caisse d'épargne de Nontron : *Denise Lafarge*

NUMERO 6 – 1985

- Connaissance d'Henri Delage : *Jean Delage*
- Piégut : ses marchés, son tramway : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Sur les traces de Burgou : *Paul Thibaud*

- Les dix dernières années de Du Guesclin : *Jean Perrard*
- Règlement de police municipale de Nontron du 20 décembre 1850 au 30 novembre 1889 : *Hélène Clavaud*
- Un lustre de Notre-Dame de Nontron : *Suzanne Battut*
- La vie rurale en Périgord Vert dans la première moitié du XXe siècle : *Fernand Dupuis*

NUMERO 7 – 1986

- Historique du GRHIN. Sa centième : *Hélène Clavaud*
- Délibération du Conseil Municipal de la commune d'Etouars (sollicite érection en succursale) : *Louis Le Cam*
- Hôpital de Nontron. Legs et aliénations : *Hélène Clavaud*
- Saint-Pardoux-La-Rivière des origines à 1300 : *René Agard-Lafond*
- Des fontaines miraculeuses – Les bonnes fontaines : *Joseph Doucet*
- L'Hôtel de ville de Nontron : *Irène Massevy*
- En Nontronnais au temps des Etats-Généraux (1788-1789) : *Robert Bouet*

NUMERO 8 – 1987

- La Baronnie de Nontron dans la mouvance de Bretagne (1275-1464) : *Suzanne Battut*
- Deux parlementaires nontronnais, Thomas et Alcide Dusolier : *Henri Laforest*
- Richard Cœur de Lion en Limousin : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Procès à cadavre du curé de Nontron, Jean-Baptiste Turçat, en 1759 : *Robert Bouet*

NUMERO 9 – 1987

- L'affaire de Vaucocour ou le soulèvement d'Abjat en 1640 : *Robert Fayemendy*
- La fabrication de canons de marine dans les forges du Nontronnais : *Pierre Blanc*
- « Le pain noir » Nontron, 7 avril 1817 : *Irène Massevy*
- Léonard Pomeyrol, directeur d'école et écrivain occitan : *Marcel Belly*

NUMERO 10 – SPECIAL BICENTENAIRE – 1989

- Le district de Nontron : 1789 – 1790 – 1791 – 1792 : *Robert Fayemendy*
- Sacrilège à Teyjat : *Marcel Belly*
- Deux curés en révolution : *Robert Bouet*
- Etat-civil de la commune de Nontron, décennie 1793-1802 : *Louis Le Cam*
- Tribulations du curé Dubut de Front-sur-Dronne pendant la Révolution : *Docteur Georges Durieux*
- Les fêtes révolutionnaires à Nontron : *Irène Massevy*
- « Souvenir de 75 ans... » Verneilh Puyraseau : *Jean Bardoulat*

NUMERO 11 – 1990

- L'abbaye de Peyrouse : *Joseph Doucet*
- Premier collège de Nontron : *Hélène Clavaud*
- Les vicissitudes du langage : *Paul Thibaud*
- La vie quotidienne à Nontron au début du XIXe siècle : *Irène Massevy*

NUMERO 12 – 1991

- Notes d'histoire sur la forge de Rudeau ou des Bernardières : *Madeleine Hériard*
- Histoire vécue d'une jeune fille sous la Terreur : *Jacqueline Carenso*
- Mémoires d'émigration d'un gentilhomme périgordin, Antoine Faurichon de la Bardonnie (1791-1797) : *Jacqueline Carenso*
- Extrait du rapport sur les gisements de plomb argentifère : *P. Termier*
- Les petits moulins de Saint-Estèphe : *Madeleine Thibaud*

NUMERO 13 – 1997

- Le conventionnel Jean Allafort et ses enfants : *Marthe Bontemps*
- Un aristocrate périgordin dans la Révolution française, le citoyen Chapelle-Julilhac : *Pierre Ortega*
- Un Périgordin de Nontron : Le comte de Saint-Aulaire, *François Debidour*
- Un prêtre philanthrope, Pierre Védey : *Irène Massevy*
- L'agronomie forestière de Justin Amédée de la Garde : *Armand Affagard*
- Abbé Julien – Georges Rocal : *Paul Delavallade*

NUMERO 14 – 1998

- Le drame de Montcigoux : *Jean Bardoulat*
- Prisonniers de guerre et déserteurs pendant la Révolution : *Docteur Michel Duverger*
- L'octroi à Nontron au cours du XIXe siècle : *Odette Plazer*
- L'hospice de Nontron, les enfants trouvés : *Irène Massevy*

NUMERO 15 – 1999

- La Révolution de 1848 et la seconde République. Vie quotidienne et municipale à Nontron : *Louis Le Cam*
- Un rite politique oublié : la fête de l'Empereur en Nontronnais au second Empire : *Georges MarBeck*
- L'hospice de Nontron, les indigents : *Irène Masseur*
- Le crime du Bandiat : *Hervé Lapouge*

NUMERO 16 – 2000

- Pour un centenaire, le chanoine Lavergne, archiprêtre de Nontron : *Père Pommarède*
- Aux armes Citoyens de Javerlhac ! : *Odette Plazer*
- Thomas-Robert Bugeaud (1784-1849) « Ense et Aratro »-« Par l'épée et la charrue » : *Pierre Ortega*
- Lucien-Jacques Janet de Lasfond (1819-1893), Louvetier, Maire et pamphlétaire : *A.Ribadeau Dumas*
- L'état civil dans la société du Haut-Périgord et du Bas-Limousin aux XVIIIe et XIXe, *Robert Fayemendy*
- Cent ans de murs peints publicitaires en Nontronnais : *Alain Poinet*

NUMERO 17 – 2001

- La Cella de Badeix dans l'ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*
- La fuite de Louis XVI – Réactions en Dordogne : *François Reix*
- François Chabaneau, un savant périgordin oublié (1754-1842) : *Abbé Robert Bouet*
- L'hospice de Nontron reçoit les militaires (1802-1835) : *Irène Masseur*
- De la naissance de l'assurance à l'incendie du château de Nontron : *Alain Poinet*
- Javerlhac au temps de la séparation de l'Eglise et de L'Etat (1880-1910) : *Odette Plazer*

NUMERO 18 – 2002

- Le nom de Nontron dans la littérature : *Jean-Bernard Besse*
- Nos prieurés de l'ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Alcide Dusolier (1836-1918) : *Robert Fayemendy*
- Antonin Debidour (1847-1917) : *Jeanine Valade*
- Léon Sireyjol (1861-1942) : *Jean-Serge Eloi*
- En Périgord-Vert, quelques Maires des moins notables aux notables : *Daniel Lacombe*

NUMERO 19 – SPECIAL 25 ANS DU GRHIN – 2003

- Un pionnier de l'aviation, méconnu, le baron Charles de Verneilh-Puyraseau : *Jean Bardoulat*
- Alcide Dusolier, homme politique : *Robert Fayemendy*
- Un brin d'histoire et d'éducation civique à l'aube du 3^{ème} millénaire : *Pierre Guillout*
- Histoire du Lycée-Collège Alcide Dusolier de Nontron : *Louis Le Cam*
- Grandmont, un Ordre qui connut quelques désordres : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Apothicaires et leurs remèdes en Nontronnais : *Odette Plazer*
- Le monument aux morts de Saint-Pardoux. Aperçus de la Grande Guerre : *François Reix*

NUMERO 20 – 2004

- Réfractaires, émigrés et biens nationaux en Javerlhacois (1789-1794) : *Odette Plazer*
- Les guerres de Religion en Nord-Périgord : *Anne-Marie Cocula*
- Rochers de légende du chaos granitique de Piégut-Pluviers. Communes d'Augignac et de Saint-Estèphe : *Bernadette Dumas-Oklé*
- Grandmont dans la tourmente. Les chocs de la civilisation occidentale du 14^{ème} au 17^{ème} . : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Les Périgordins dans les Brigades Internationales. : *Jean-Jacques Gillot*
- Etude sur le chemin de fer en Dordogne : *Daniel Lacombe*
- Réfractaires, émigrés et biens nationaux (1789-1794) deuxième partie : *Odette Plazer*

NUMERO 21 – 2005

- La Chapelle (St) Robert et Forgeneuve pendant la Révolution ; les ateliers de salpêtre : *Odette Plazer*
- Aspects de la vie rurale en Nord Périgord, souvenirs d'un médecin de campagne de Thiviers : *Dr. Claude Hautefeuille*
- Saint-Angel et le domaine de La Pouyade ; *Marie-Thérèse Mousnier*
- Noblesse aujourd'hui, dans son contexte historique : *Henri Malga*
- L'héraldique ; explications des règles élémentaires de quelques blasons du Périgord : *Henri Malga*
- 1- Badeix et la Réforme du 17^e siècle. 2- Destruction de l'Ordre de Grandmont : *Marie-Thérèse Mousnier*

NUMERO 21 Bis (supplément spécial Mme Battut) 2005

- Manuscrit sur les châteaux de Nontron et leurs seigneurs
- Pièces annexes
- Histoire d'un lustre de l'église de Nontron
- La Nontronite.

NUMERO 22 – 2006

- Histoires d'encriers : *Jean Bardoulat*
- Instruments de musique ancienne : *Michel Dollé*
- Les origines de la cavalerie française : *Henri Malga*
- Heurs et malheurs de la Royale. L'Hermione : *Dr Claude Varlet*
- Les relations entre la France et les Pays-Bas pendant les Temps Modernes : *Gérard Van Der Most*.

NUMERO 22 bis – 2006

- Guerres et insurrections de la misère : *Marie-Thérèse Mousnier*

NUMERO 23 – 2007

- Villebois-Marcueil, le La Fayette de l'Afrique du Sud : *Henri Malga*
- L'eau et les hommes : *Bernadette Dumas-Oklé*
- La lumière de Chartres dans les ténèbres périgordines : *Thierry Baritaud*
- Le général d'Empire Fournier-Sarlovèze, comte de Louis XVIII, 1775-1827 : *Henri Malga*
- Véritable et tragique histoire du château de LERM : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Réception d'un hôte de marque au XVIIe siècle : *Jean-Marie Bouzy*

NUMERO 24 – 2008

- L'abbaye de Ligeux, pensionnat pour jeunes filles nées : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Albert de Calvimont, préfet et homme de lettres : *Philippe Lalanne de Jonquel*
- Jean de Bretagne, vicomte de Limoges : *Francis Gérard*

NUMERO 25 – 2009

- Armand-Emmanuel de Richelieu (1766-1822) : *Geneviève Moreau*
- Madame Grand, Madame de Talleyrand-Périgord, Princesse de Bénévent : *Jean-Marie Bouzy*
- George Sand (1804-1876) : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Les débuts de la carte postale : *Jean-Pierre Rudeaux*
- Aucors, histoire du château et de ses seigneurs (1100-2000) : *Claude-Henri Piraud*
- Hautefaye 1870 : *Georges Marbeck*
- Des pigeonniers seigneuriaux : *Francis Gérard*

NUMERO 26 – 2010

- Notre voyage à La Tour-Blanche : *Gabriel Duverneuil, Francis Gérard*
- La prison militaire de Nontron en 1944 : *Jean-Jacques Gillot*
- Lussas et Nontronneau : *Abbé Robert Bouet*
- Fontaines, ses prieurés, son château : *Michel Vergnaud*
- La Vicomté de Turenne : *Marie-Thérèse Mousnier, Gérard Francis, Henri Malga*
- La Guyenne : le tremplin politique d'Henri III de Navarre, le futur Henri IV : *Anne-Marie Cocula, Marie Pauthier*
- Le camp américain de la Forêt de La Braconne : *Colonel Jean Delahaye*

NUMERO 27 – 2011

- Notre voyage en Charente : *Francis Gérard*
- Les écrivains du Piégutais : *Jean Bardoulat*
- Le canton de Jumilhac-le-Grand : *Jean-Pierre Rudeaux*
- Jean Guy Antoine Devard : *Hervé Lapouge*
- Notre voyage vers les Bastides : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Nontron en cartes, plans, gravures... : *François Reix*
- L'Aquitaine : *Marie-Thérèse Mousnier*

NUMERO 28 – 2012

- Des dessins du baron de Verneilh-Puyraseau : *Francis Gérard*
- Michèle Brunet - de la place du Canton à Lecture pour tous : *Hervé Lapouge*
- Notre voyage en Charente : *Marie-Thérèse Mousnier*
- Le vin de Rossignol et des environs : *Michel Vergnaud*
- Teyjat - présence du passé : *Jean-Marc Warembourg*
- La Vierge dorée de l'église de Bussière-Badil : *Marie Pauthier*

NUMERO 28 bis - Tome 1 – 2012

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; les publications dans le Bulletin de la SHAP : *F. Gérard*

NUMERO 28 bis - Tome 2 – 2012

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; les autres publications : *F. Gérard*

NUMERO 28 bis - Tome 3 – 2012

- Œuvres de Jules de **Verneilh** ; Florilège : *F. Gérard*

NUMERO 29 – 2013

- La route de la poste royale, la « diagonale d'Aquitaine ». *Gabriel Duverneuil*

- Bourdeilles XIVe siècle. Huit années de présence anglaise. *Bernard Angeli*

- Petit Patrimoine. Patrimoine oublié... *Marie Pauthier*

- Notre Voyage dans le Brantômois. *Jean-Pierre Rudeaux*

NUMERO 29 bis

- Naissance des associations à Nontron : *D. Poupeau*

NUMERO 30 - 2014

- A propos des fouilles archéologiques. *Gabriel Duverneuil - Francis Gérard*

- Le voyage touristique de Raymond Poincaré en Dordogne. *Jean-Pierre Rudeaux*

- La vie quotidienne au Moyen Age. *Sonia Breux-Pouxviel*

- Les tailleries de meules de Saint-Crépin-de-Richemont. *Maurice Cestac*

- Construction du chemin de fer de Nontron à Thiviers. *François Reix*

NUMERO 30 bis

- Un siècle au service de l'herbe à Nicot : *Jean Bardoulat*

NUMEROS SPECIAUX 1, 2, 3, 4, 5, 6 : chanoine Brugière

- **1** : Le canton de Nontron ;

- **2** : Le canton de Mareuil ;

- **3** : Le canton de Bussière-Badil ;

- **4** : Le canton de Verteillac ;

- **5** : Le canton de Champagnac.

- **6** : Le canton de Saint-Pardoux-la-Rivière

Commande d'anciennes Chroniques¹ :

Commande des numéros :

N^{os} -1 à 29 15 € X = €
Frais postaux pour envoi des Chroniques (5 €)

Total : €

N.B. : les numéros spéciaux du chanoine **Brugière** sont vendus au prix de **25 €** l'exemplaire.
Les tomes 28 bis des œuvres de Jules de **Verneilh** sont vendus **30 €** l'exemplaire.
Le numéro 29 bis est vendu **11 €** l'exemplaire.
Le numéro 30 bis est vendu **6 €** l'exemplaire.

Date :

Signature :

Chèque de règlement à l'ordre du GRHIN

Commande à envoyer à GERARD Francis
 Bernardières
 24340 CHAMPEAUX
 frgerard24@orange.fr



Bulletin d'adhésion au GRHIN

Mme, M., Mlle, M. et Mme

prénom :

Adresse :

Désirez-vous

Recevoir le CR mensuel par Mail ; adresse Mail :

Recevoir le CR mensuel par courrier papier à votre adresse.

Cotisation simple : (35 €)

Cotisation en couple : (40 €)²

Coupon à accompagner d'un chèque libellé à l'ordre du GRHIN , à l'adresse suivante :

Dominique Poupeau
Le Puy de Fleury
24300 NONTRON

1 - page à couper, à photocopier ou recopier.

2 - ne donnant droit qu'à un seul exemplaire des Chroniques